LECTURE ET LANGUE FRANÇAISE

6e ANNEE



INSTITUT PEDAGOGIQUE NATIONAL

A L'ELEVE,

Le livre que voici va être ton fidèle compagnon de la cinquième à la sixième année de ta scolarité élémentaire.

Fruit du travail d'une équipe aussi nombreuse que variée (inspecteurs de l'enseignement, conseillers pédagogiques, instituteurs, illustrateurs et techniciens de l'imprimerie), il a l'ambition de te mener pas à pas jusqu'à ce cap difficile de l'examen d'entrée en sixième.

Durant trois années déjà, tu t'es exercé à la pratique de la langue française qu'aujourd'hui tu peux **parler, lire** et **écrire** pour échanger des idées et exprimer tes besoins et tes sentiments comme tu le ferais dans ta langue : la langue arabe.

L'étape que tu vas franchir maintenant doit te permettre de mieux connaître et d'utiliser efficacement cette langue tout en t'acheminant vers des exercices plus formateurs et propres à te donner le **goût,** la **curiosité** et **l'ouverture d'esprit** nécessaires à tout jeune Algérien pour la poursuite et l'amélioration de sa formation.

Ce livre, qui est le tien, présente dans une forme élaborée des lectures attrayantes et joliment illustrées dont tu sauras sans nul doute apprécier le contenu. Son guide, à la fin de chaque texte, te rappelle, à propos de chacune des leçons que tu suivras en classe, le minimum indispensable à retenir — tant en grammaire, conjugaison et orthographe qu'en expression orale et écrite — en vue d'une connaissance chaque jour meilleure de cette langue qui sera pour toi un instrument privilégié pour la poursuite de tes études notamment scientifiques et techniques.

Puisses-tu donc, cher élève, aimer ce compagnon et lui prodiguer tous les soins qu'il mérite. Tel est le vœu de toute cette équipe d'éducateurs qui a mis son expérience et son amitié dans le présent travail.

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTERE DE L'EDUCATION

Lecture et Langue Française

6e Année

1. PREMIERE RENTREE

La scène se passe en Algérie, dans un petit village kabyle.

1 — Je me souviens, comme si cela datait d'hier, de mon entrée à l'école. Un matin, mon père arriva de la djemaa. J'étais dans notre cour, aux murs **crépis** à la bouse de vache, près d'un kanoun ou se trouvait une casserole de lait. Ma mère venait de rentrer à la maison ; elle allait prendre une pincée de sel et une motte de couscous pour préparer mon petit déjeuner.

2 — Ce matin-là, ma sœur étant absente, j'étais seul face à la casserole, les yeux encore pleins de sommeil, mais le ventre parfaitement éveillé. Cependant, lorsque mon père parla, l'envie de manger s'envola, en même temps que mon sommeil.

3 — « Vite, vite, dit-il à ma mère, lave-le entièrement : les mains, la figure, le cou, les pieds. Crois-tu que le cheikh acceptera un **singe pareil** !

— Il y a aussi sa gandoura qui est sale, dit ma mère. Il faudrait peut-être attendre demain. Je la laverais, ainsi que son burnous. »

4 — Vous pensez si j'ouvris les oreilles à cette proposition ! « Demain, dit mon père, toutes les places seront prises. Et puis, il vaut mieux ne pas commencer l'école par des absences. Inutile d'arriver en retard aujourd'hui : dépêchons-nous ! »

Je fus débarbouillé à la hâte, et cinq minutes après, j'arrivai dans la vaste cour de l'école, toute **grouillante** d'élèves.

D'après Mouloud Feraoun.
« Le Fils du pauvre. »
(Ed. du Seuil.)

Crépis : les murs sont recouverts de bouse séchée.

Un singe pareil : un garçon si malpropre qu'il ressemble à un singe.

Grouillante : les élèves, très nombreux, s'agitent et font du bruit.

QUESTIONS

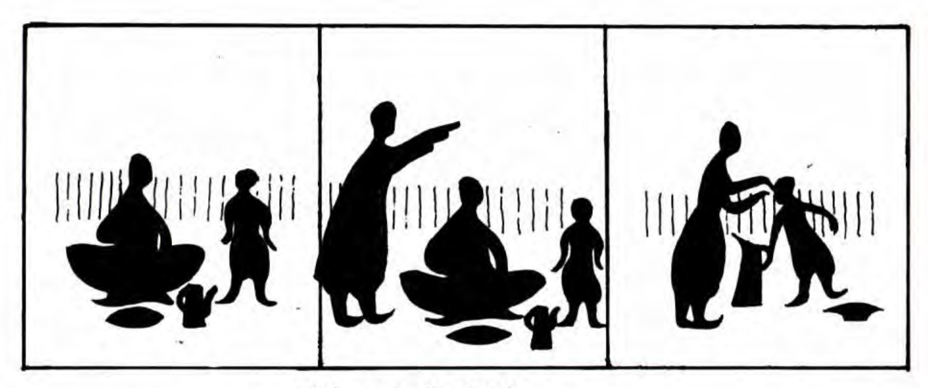
1°) Pourquoi « l'envie de manger » s'envola-t-elle ?
2°) La mère veut remettre la rentrée au lendemain. Pour quelles raisons ?
3°) Pourquoi l'enfant ouvre-t-il les oreilles à la proposition de sa maman ?
4°) Le père est-il d'accord pour retarder la rentrée ? Quelles raisons donne-t-il ?

VOCABULAIRE

Je me souviens de la dernière fête de l'Aïd.

a) Exprime cette idée d'une autre façon.
b) Ecris le contraire de cette phrase.

EXPRESSION ECRITE



Que fait la mère ?

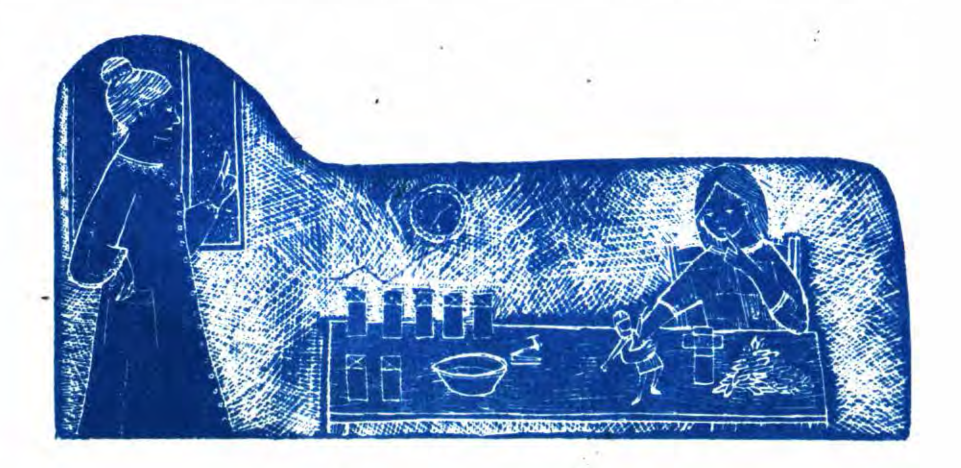
Qui vient d'arriver ?
Qu'ordonne-t-il à la mère ?

2. UNE BIEN JEUNE OUVRIERE

*A treize ans, la petite Denise travaille dans une usine fabriquant de la **chicorée.***

1 — J'allais travailler avec tout ce que je possédais de précieux en poche. J'avais des poches immenses, sous ma jupe, de véritables sacs. Je les approfondissais moi-même, en y cousant des rallonges de toile. J'y fourrais tout, mes quatre ou cinq poupées à treize sous, leur garde-robe, mes balles, mes cordes à sauter, mes rubans... : tout ce qu'il fallait cacher, abriter...

2 — Je faisais la route en sautant à la corde. En arrivant à l'atelier, j'étais en avance : quatre minutes, cinq minutes. Les autres en profitaient pour préparer leur ouvrage. Moi, je tirais mes poupées. Je les habillais, je les changeais... L'heure sonnait. Au travail ! Il fallait tout rentrer. Mais je continuais d'y réfléchir :



Comment l'habiller, cette poupée ? Et cette autre, quelle robe lui mettre ? Voilà à quoi je pensais pendant que mes mains travaillaient.

3 — Finalement, n'y tenant plus, je relevais mon jupon sur ma cuisse, reprenais ma fille dans ma poche, la déposais sur la table. juste devant mes yeux. Et pièce par pièce, tout en remplissant mes paquets de chicorée, je lui passais ses petits vêtements. Et je jouais...

« Denise ! »

Je sursautais.

« Encore une fois ! » criait Mme Blanche.

Honteuse, je rempochais ma poupée, et me remettais à l'ouvrage, pour cinq minutes.

D'après M. Van Der Meersch.
« La Fille pauvre. »
(Albin Michel.)

Chicorée : on la mélange au café.

QUESTIONS

1°) Cette ouvrière est bien jeune ! Qu'est-ce qui est précieux pour elle ?
2°) A quoi pense-t-elle pendant son travail ?
3°) Pourquoi Mme Blanche lui crie-t-elle : « Encore une fois ! » ?

GRAMMAIRE

Pour exprimer une idée, on construit une phrase à l'aide de mots convenablement disposés. Une phrase commence par une majuscule et se termine par un point.

Ex. : Je faisais la route en sautant à la corde (9 mots).

Copie le texte suivant en écrivant les majuscules et les points qui manquent.

« Chaque matin, mon camarade m'appelle je descends rapidement l'escalier nous bavardons en marchant jusqu'à l'école nous arrivons toujours à l'heure ».

3. DAME JEANNE, L'OIE SAVANTE

Pour gagner quelque argent, un homme a dressé une oie et la présente au public.



1 — L'homme porte un objet bizarre, qui ressemble au cadre d'une porte. A la barre horizontale de ce cadre en bois sont accrochés une petite cloche et un pistolet ; de la cloche et du pistolet pendent des ficelles.

Il place le cadre au milieu de la pièce, puis appelle l'oie : « Dame Jeanne, quand vous voudrez... »

2 — L'oie arrive devant son maître.

« Commençons par le commencement ! dit l'homme. Avant toute chose, salue et fais la révérence ; vite ! »

Dame Jeanne tend le cou, salue de tous les côtés, et se baisse sur une de ses pattes.

« Bravo ! s'écrie le maître. Maintenant, fais le mort. »

L'oie se couche sur le dos, les pattes en l'air.

3 — Soudain, l'homme se prend la tête à deux mains et, **l'air épouvanté**, il crie :

« Au secours ! Au secours ! Au feu ! Au feu ! »

Dame Jeanne court en se dandinant vers l'objet de bois, tire sur la ficelle de la cloche et sonne, sonne... L'homme est très satisfait ; il caresse l'oie, la complimente :

« C'est très bien, Dame Jeanne, vraiment, c'est très bien ! »

4 — Maintenant, tu trouves un voleur dans ta boutique, qu'est-ce que tu fais ? »

L'oie tire sur l'autre ficelle : aussitôt un coup de pistolet se fait entendre. Roussette, la chienne, trouve ce bruit si amusant qu'elle saute de joie, et se met à **japper** gaiement.

A. Tchékhov.
D'après l'adaptation de M. Alexandre
« Roussette ».
(Ed. Delagrave).

L'air épouvanté : l'homme fait semblant d'avoir très peur.

Japper : pousser de petits aboiements.

QUESTIONS

1°) Quels sont les quatre tours que sait exécuter Dame Jeanne ?
2°) D'après le n° 1, pouvions-nous les prévoir tous ?
3°) Comment son maître la récompense-t-il ?

4. AU MARCHE



La scène se passe dans un souk marocain, la veille de l'Aïd.

1 — Ma mère me demanda de l'accompagner au marché.
« Est-ce que j'aurai une chemise neuve ?
— Tu auras une chemise neuve.
— Et un beau gilet ?
— Et un très beau gilet. »

2 — Nous fîmes cinq ou six boutiques. Les marchands **s'empressaient** de nous montrer des piles de gilets à ma taille. Ma mère fixa son choix sur l'un d'eux, orné de boutons dorés. Elle m'enleva la djellaba, et m'essaya le vêtement.

3 — « Cet article vous plaît-il ? demanda le marchand.
— C'est le prix qui en décidera, répondit ma mère.
— Alors je prépare le paquet ! Habituellement un tel gilet est

vendu neuf dinars ; **je vous le cède** pour huit seulement.

— Ah ! non ! C'est vraiment trop cher, je vous en donne six dinars.

— Six dinars ! Vous ne m'en offrez même pas le prix de revient...

4 — Ecoutez, dit ma mère, je suis mère de famille ; je m'occupe de ma maison, je n'ai pas le temps de marchander. **Coupons court** à toute discussion, je vous en offre sept dinars.

— Ce garçon me plaît, je ferai un effort **en sa faveur ;** donnez-moi sept dinars et demi.

— Partons, les gilets ne manquent pas au marché.

— Revenez, Lalla ! Revenez donc, dit le marchand ; le gilet plaît à cet enfant, prenez-le pour sept dinars ! »

Adapté de A. Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

S'empressaient : ils montraient volontiers les gilets, espérant en vendre un.

Je vous le cède : je vous le laisse.

Coupons court : arrêtons tout de suite.

En sa faveur : pour lui.

QUESTIONS

1°) Pourquoi ce gilet a-t-il été choisi ?

2°) La maman n'a pas dit qu'elle achèterait ce gilet. Pourtant le marchand déclare : « Alors, je prépare le paquet ». A votre avis, pourquoi le dit-il ?

3°) Le marchand finit par céder ; quelle raison donne-t-il à cela ? Qu'en pensez-vous ?

ORTHOGRAPHE

1°) J'écris « et » (e-t) quand je peux le remplacer par : « et puis ».
« La chienne saute et (et puis) jappe ».

J'écris « est » (e-s-t) quand je peux le remplacer par : « était ».
Elle est (était) contente ».

2°) On ne met pas d'accent sur l' « e », devant une consonne double.
Exemple : « une chienne, la cachette, la vitesse, une sauterelle ».

5. UNE DANSE AMUSANTE

Après trois mois de navigation sur un radeau, des explorateurs ont débarqué sur une petite île de l'Océan Pacifique. La population les accueille gentiment. Erik est bien gêné : il a été obligé de changer son pantalon habituel contre une drôle de culotte.

1 — Après le repas, les gens du village voulurent nous montrer les danses du pays, et nous fûmes invités à entrer dans le cercle.

Erik refusa. Il souffrait de la hanche depuis plusieurs jours. Barbu comme un vieux capitaine, il fumait sa pipe, une couronne de fleurs dans les cheveux. Il se tenait raide dans sa culotte en peau de mouton.

2 — Alors une grosse femme entra dans le cercle, fit quelques pas de danse, puis s'avança vers Erik, pour l'inviter à danser. Il était épouvanté. Mais il fut entraîné malgré lui, tenant d'une main sa pipe et de l'autre sa culotte qui tombait. Car il n'avait pas de ceinture... La laine était tournée vers l'intérieur et la peau vers l'extérieur. Un grand trou derrière laissait passer un bout de laine blanche qui avait l'air d'une queue de lapin.

3 — Quand il essaya de **sautiller,** sa couronne faillit tomber. Pour la rattraper, il fut obligé de lâcher sa culotte. Elle glissa, il voulut la remonter et crac ! ce fut la couronne qui se mit de travers. De nouveau, il essaya de la redresser, mais hop ! la culotte descendit aux chevilles.

4 — Nous riions tellement que des larmes coulaient sur nos barbes. A la fin, la danse s'arrêta, car les chanteurs et les musiciens étaient trop occupés eux-mêmes à se tenir les côtes...

Adapté de Thor Heyerdal
« L'Expédition du Kon-Tiki. »
(Albin Michel).

Sautillet : faire de petits sauts.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Erik refusa-t-il de danser ?

2°) Obligé d'entrer dans le cercle des danseurs, il est épouvanté. Pourquoi ?

3°) Qu'est-ce qui fait rire tout le monde lorsqu'il se met à danser ?

CONJUGAISON

Quand je veux nommer un verbe sans le conjuguer, je donne son infinitif :

Exemple : je réfléchis, verbe : réfléchir.

Chaque verbe comprend :

Le radical : qui change rarement dans la conjugaison.

La terminaison : qui varie suivant :

— **le temps** : je réponds, je répondais

— **la personne** : nous tirons, vous tirez.

— **le nombre** (suivant que le sujet est au singulier ou au pluriel) : il réfléchit, ils réfléchissent.

Recopie ces verbes en séparant le radical de la terminaison. Indique l'infinitif de chaque verbe.

Exemple : tu déchires (verbe déchirer).

« Tu déchires - nous écoutons - vous verserez - elle réfléchissait nous regarderons - ils se séparent ».



6. UN GRAND NETTOYAGE



1 — Le lundi, huit jours avant la fête de l'Achoura, le maître décida de nettoyer la classe et de la repeindre. Il forma des équipes et nomma les chefs. On emprunta des seaux et des balayettes de doum.

2 — Le travail commença. Dans un vacarme d'injures, de pleurs et d'éclats de rire, quelques élèves, s'emparèrent des **têtes-de-loup.** Ils s'appliquèrent à nettoyer le plafond et les murs de leurs toiles d'araignées. Des seaux énormes de **lait de chaux** furent préparés. Une dizaine d'élèves, armés de balayettes, entreprirent de badigeonner les murs.

3 — Ils maniaient leurs balais sans précautions. Ils éclaboussaient au passage des enfants qui criaient. De la chaux plein les yeux, ceux-ci se mettaient à hurler, abandonnant leur travail. D'autres les remplaçaient ; des disputes éclataient ; parfois, au-dessus de ce **tintamarre** grondait la voix du maître. Le bruit cessait alors une seconde, puis reprenait.

4 — Les murs étaient blanchis. Le lendemain, des équipes furent de nouveau formées. Chaque groupe avait sa **spécialité.** Je devins un personnage important : je fus nommé chef des frotteurs, pour laver le sol.

Une vingtaine d'élèves, chargés d'énormes seaux, faisaient **la corvée** d'eau. Ils allaient la chercher à la fontaine, à cinquante pas de notre école. Le sol fut **inondé.** Je pris très au sérieux mon travail, et, pour donner l'exemple, je maniai avec force ma balayette. J'en avais mal aux reins. De temps à autre, je me redressais, tout rouge. Le soir, je revins à la maison, mort de fatigue, mais très fier de ma journée.

Adapté de A. Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

Une tête-de-loup :

Le lait de chaux : de la chaux diluée dans l'eau.

Un tintamarre : un grand bruit, un vacarme.

Une spécialité : un travail bien défini.

La corvée : un travail pénible.

Inondé : le sol est recouvert d'eau.

QUESTIONS

1°) Quels sont les différents travaux exécutés par les enfants ?
2°) Chaque équipe avait sa spécialité. Quelle était celle de « l'équipe des frotteurs » ? Pouvez-vous indiquer le travail d'autres équipes dont on ne parle pas dans le texte ?
3°) Le « chef des frotteurs » a pris son travail au sérieux. A quoi le voit-on ?

VOCABULAIRE

Les élèves maniaient leurs balais sans précautions.
Le boucher .... avec ....
Parle aussi le l'apprenti coiffeur.

7. SERPENTS AU METRE

Un Anglais parcourait l'Afrique du Sud pour y acheter des bêtes sauvages et des serpents. Un matin, il reçut la visite de deux Noirs.

1 — C'étaient de solides gaillards, grands et musclés, la peau luisante de sueur.

Chacun d'eux portait une caisse de bois, l'un sur l'épaule, l'autre sur la tête.

« Que désirez-vous ? leur demanda-t-il.

— ... Sultan Saïdi nous a fait savoir que tu voulais des serpents. Alors, nous sommes venus t'en vendre », dit l'un d'eux. Et, du doigt, il désigna les deux coffres.

2 — Avant que l'Anglais puisse répondre, l'homme avait soulevé le couvercle d'un des coffres. On vit se tordre et s'enrouler des dizaines de serpents de différentes espèces, de toutes les teintes et de toutes les tailles : vipères, cobras et vingt autres sortes de serpents, tous mortels.

« Très beau ! » dit l'Anglais.

3 — Puis il demanda :

« Comment vous nomme-t-on ?

— Lui, son nom est Séfu. Le mien, Nyoka, répondit l'un des Noirs.

— Quel prix voulez-vous de ces serpents ?

— Un franc, le mètre. »

C'était raisonnable. Mais, comment mesurer les serpents dans les coffres ?

(A suivre.)



Serpents mortels : leurs morsures tuent.

QUESTIONS

1°) Que contenaient les coffres ?

2°) Pensez-vous qu'en voyant les serpents vous diriez, vous aussi : « Très beau ! » ?

3°) « Un franc, le mètre » ! Pourrait-on vendre les serpents autrement qu'au mètre ? Quelle question nous posons-nous après cette réponse ?

GRAMMAIRE

Une **syllabe** est la partie d'un mot qui se prononce en une seule fois. Le mot « jour » a une seule syllabe. Le mot « re..pein..dre » en a **trois.**

Un mot est formé de plusieurs lettres ·

Exemple : « équipe » : 6 lettres.

Indique, après chaque mot, le nombre de syllabes, puis le nombre de lettres. Souligne les voyelles.

Exemple : « Sultan » : 2 syllabes, 6 lettres.

« Sultan nous a fait savoir que tu voulais des serpents. Alors, nous sommes venus ».

8. SERPENTS AU METRE (SUITE)

1 — Nyoka demanda un mètre. L'Anglais en fit apporter un. Nyoka posa le mètre sur le sol, tandis que Séfu ouvrait le coffre qui était vide.



2 — Sans hésiter, les deux hommes plongèrent leurs mains au milieu de ces bêtes. Ils en retirèrent un serpent par le cou et l'étendirent de toute sa longueur sur le sol devant le mètre. Tous y passèrent. Ils les mesuraient comme les vendeuses mesurent les rubans. L'Anglais notait les longueurs.

3 — De temps en temps, un reptile furieux enfonçait ses crochets dans les bras ou les mains de Nyoka et de son aide. Mais tous deux supportaient sans bouger cette blessure. L'Anglais n'arrivait pas à comprendre : à en croire les médecins, les savants, ces deux hommes auraient dû être étendus sur le sol, en train de mourir ! Et ils continuaient calmement leur besogne, transvasant les reptiles d'un coffre à l'autre.

4 — Lorsque le dernier cobra fut mesuré et le couvercle du coffre abaissé L'Anglais poussa un soupir de soulagement. Il paya la somme due.

D'après Carnochon et Sdawson.
« L'Empire des serpents. »



QUESTIONS

1°) Nyoka a l'habitude de manier les serpents. A quoi le voit-on ?

2°) De quoi l'Anglais s'étonne-t-il ? Pouvez-vous donner une réponse à la question qu'il se pose ?

3°) Pourquoi pousse-t-il un soupir de soulagement ?

CONJUGAISON

Pour trouver à quel **groupe** appartient un verbe, je cherche son infinitif :

Si l'infinitif se termine par er (e-r), le verbe est du **premier groupe** (exemple : chanter).

Si l'infinitif se termine par ir (i-r) et si la première personne du pluriel au présent se termine par **issons**, il est du deuxième groupe (exemple : finir).

Si le verbe n'appartient ni au premier, ni au deuxième groupe, il est du troisième groupe (exemple : ouvrir - répondre).

Ecris les verbes suivants à l'infinitif et classe-les en trois groupes : premier, deuxième, troisième groupe

« Nous finissons nos devoirs, nous partons ensemble - des voyageurs attendent à l'arrêt - je vois l'autobus arriver - des retardataires courent pour le rattraper - les voyageurs montent, paient leur place - la voiture démarre - je saisis l'épaule de mon camarade pour ne pas tomber ».

9. UN REPAS DIFFICILE A DIGERER



1 — Un monsieur entre dans un restaurant. Il pose son parapluie dans un coin, et s'installe à une table.

Il est déjà près de quatorze heures. Quelques rares clients sont encore là. Ils mangent leur dessert ou boivent leur café.

2 — Le garçon s'approche :

« C'est pour déjeuner, monsieur ?

— Oui, garçon. Apportez-moi **la carte,** s'il vous plaît.

Le garçon tend le menu au client. Il disparaît un instant et revient avec une nappe de papier, une assiette, un verre et la corbeille à pain. D'un geste rapide et précis, il met le couvert.

3 — A présent, le garçon attend, sa serviette sur le bras. Il regarde l'horloge et soupire. Le monsieur lit longuement la carte. Enfin, il enlève ses lunettes, et dit au garçon :

« Donnez-moi une soupe de légumes.

— Il n'y en a plus, monsieur.

— Ah ? C'est dommage. Alors, une salade de pommes de terre, et puis...

— Il n'y en a plus, monsieur.

— Une côte de veau avec des pâtes, il y en a ?

— Il n'y en a plus, monsieur. »

4 — Fort mécontent, le client se lève et se prépare à partir.

« Puisque c'est ainsi, donnez-moi mon parapluie ! »

Le garçon jette un coup d'œil dans le coin de la salle :

« Il n'y est plus, monsieur ! » répond-il, toujours de la même voix.

La carte : un imprimé, qui présente les plats disponibles.

QUESTIONS

1°) A quel moment le client arrive-t-il au restaurant ?

2°) Comment expliquez-vous que le garçon réponde, chaque fois : « Il n'y en a plus ! »

3°) Qu'est devenu le parapluie ?

4°) Le client a-t-il pris un repas ? Qu'est-ce qui sera, pour lui, « difficile à digérer » ?

ORTHOGRAPHE

1°) Je n'oublie pas les accents :
L'accent aigu : « des légumes ».
L'accent grave : « de la crème ».
L'accent circonflexe : « la fenêtre ».

2°) Devant m, b, p, il faut écrire : « m » au lieu de « n », sauf dans : un bonbon, une bonbonne. Ex : « La jambe, la pompe, emmener ».

10. SOYEZ HONNETE !

1 — Une dame entre dans une épicerie. Le vendeur achève de servir un client, lui rend sa monnaie, et vient à elle :

« Que désirez-vous, madame ?

— Rien, monsieur, merci... Euh, je... »

2 — L'épicier la regarde, étonné. La dame, **l'air gêné,** s'explique :

« Monsieur, ce matin, je vous ai acheté du sucre et quatre kilos de pommes de terre ; vous vous souvenez ?

— Peut-être !

— Comment, « peut-être » ? Vous ne vous en souvenez plus ? C'était juste au moment où arrivait le camion du **grossiste.** Il vous a livré du fromage, du beurre et du lait. J'ai attendu qu'il parte pour me faire servir.

— Bon, admettons. Eh bien !

— Vous vous êtes trompé de trois dinars en me rendant la monnaie.

— Ah ! ça, madame, il fallait me le dire tout de suite... »

3 — La dame lève les bras et les laisse retomber, comme pour s'excuser :

« Mais, monsieur, **je ne m'en suis pas aperçue.** Je n'ai vu votre erreur qu'après mon arrivée chez moi.

— Ah ! pardon, madame ! Quand je vous ai rendu votre monnaie, vous auriez dû faire attention !

— Bien sûr, monsieur, mais...

— Non, madame ! Je regrette, mais maintenant il est trop tard. Au revoir, madame.

4 — Alors, tant pis, répond la dame tranquillement. Je voulais être honnête, mais, si c'est trop tard, je garde vos trois dinars... »

L'air gêné : la dame est embarrassée.

Le grossiste : celui qui apporte la marchandise aux épiciers.

Je ne m'en suis pas aperçue : je n'ai pas fait attention, je ne l'ai pas remarqué.

QUESTIONS

1°) Selon le marchand, pourquoi la dame réclame-t-elle ?

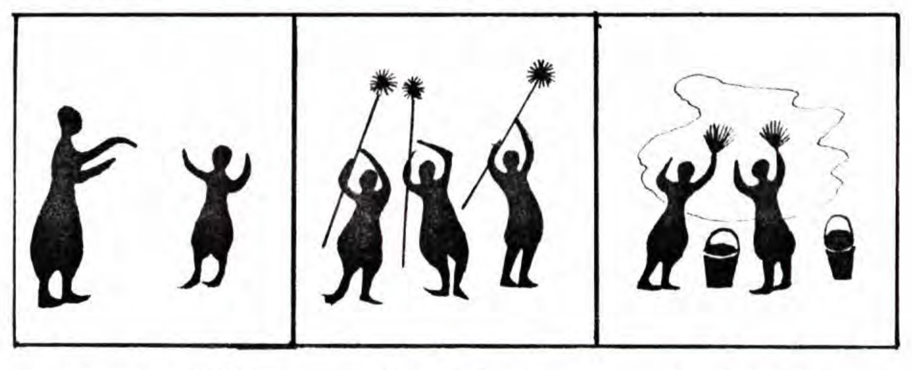
2°) Que répond-il ? Est-il disposé à lui rendre son dû ?

3°) A quel moment apprenons-nous la véritable raison de la démarche de la cliente ? Exprimez clairement ce qui a dû se passer le matin.

EXPRESSION ECRITE

Un grand nettoyage.

Après le nettoyage de la classe, un garçon rentre chez lui...



Ton tablier est tout taché de chaux... Qu'as-tu fait à l'école ?

Que faisait la première équipe ?

Que faisait la deuxième équipe ?

11. MA PREMIERE TRUITE

Alexis va pêcher la truite avec un camarade. Celui-ci est un débutant. Il raconte sa première pêche.

1 — L'eau de la rivière est **limpide.** Tout à coup, j'aperçois une truite **immobile.**

« Attention, dit mon ami Alexis, il ne faut pas être vu. »

Le voilà à plat ventre. Je fais comme lui. Couché dans l'herbe, sans même voir l'eau, il prend sa ligne. Il pique une sauterelle à l'hameçon et lance le fil. J'en fais autant.

2 — « Ça mord ! » dis-je, d'une voix étouffée.

Mon fil se promène à droite et à gauche, courbant la **gaule.**

« Tire, tire ! dit Alexis... ne lui laisse pas faire ce qu'elle veut. »

3 — Je tire ; un **clapotis** violent et, au bout de mon fil, se tord un poisson étincelant.

Mais j'ai tiré si fort que ma ligne a sauté dans le feuillage d'un arbre voisin !



La truite reste pendue à une branche. Je vais grimper pour la prendre ; elle se décroche et tombe dans l'herbe.

« Ah ! elle est partie... dis-je avec regret.

— Pas de danger », répond Alexis.

4 — J'écarte les herbes ; une magnifique truite est là, toute **luisante.** Je la saisis, elle se débat dans ma main.

« Elle pèse bien deux livres ! dis-je.

— Mettons une, et même une petite ! C'est très beau déjà, pour une première truite », me répond Alexis.

D'après Gabriel Maurière.

Limpide : claire

Immobile : la truite ne bougeait pas.

La gaule : la canne à pêche, le roseau.

Un clapotis : bruit de l'eau lorsqu'on en retire le poisson.

Luisante : brillante.

QUESTIONS

1°) Pourquoi ne « faut-il pas être vu » ?
2°) Quelles précautions prennent alors les deux garçons ?
3°) A quoi voyons-nous que le camarade d'Alexis est un débutant ?

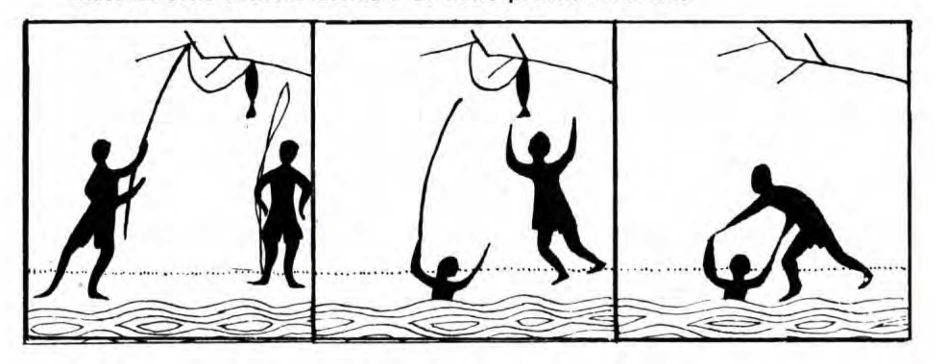
VOCABULAIRE

Attention : il ne faut pas être vu.
Exprime la même idée en employant les verbes se cacher, se montrer.

ELOCUTION :

Ma première truite.

Raconte cette nouvelle aventure de notre pêcheur débutant.



12. L'AVION DANS LA TEMPETE

1. L'orage



Une jeune fille, Françoise, et son père sont dans un avion qui survole l'Atlas Marocain. Il fait nuit ; ils sont pris dans un violent orage.

I — Voilà maintenant le vrai combat avec le vent. L'orage a éclaté au moment où l'avion survolait les monts de l'Atlas, et, à cette heure, il fait rage. Dans le ciel, de grands éclairs déchirent la nuit. Une pluie furieuse s'abat sur les hublots.

L'appareil **pointe** tout à coup, s'élance, retombe dans un trou d'air, se balance comme une feuille morte.

L'officier radio essaie de **rassurer** les passagers :

« On rentre souvent dans l'orage au-dessus de l'Atlas, dit-il ; mais on retrouve le calme sur la vallée... Il n'y a aucun danger... »

2 — « Tu n'as pas peur, Françoise ? » murmure la voix du père. Si, bien sûr. Pour la première fois de sa vie, Françoise sait ce que c'est que la peur...

L'avion cherche à **escalader les nuages ;** il s'élance, retombe, penche, roule sur une aile.

Françoise est un peu pâle. Mais derrière l'épaisse vitre, elle suit l'effort du pilote qui lutte contre le vent. Elle a aperçu son visage. Il a jeté un regard vers ses passagers, ceux dont il a la charge...

3 — « Françoise ! »

La jeune fille a senti se resserrer la main de son père.

C'était le dernier combat, rapide, brutal. La tempête était la plus forte. Elle criait déjà sa terrible victoire.

L'un des moteurs était maintenant en panne. Par grandes secousses, la machine tombait sur une aile.

(A suivre.)

Pointe : s'élève.

Rassurer : tranquilliser.

Escalader les nuages : passer par dessus les nuages.

QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qui nous montre que l'avion subit un orage ?

2°) Françoise a peur ; à quoi le voit-on ? Peut-on dire pourtant qu'elle a du courage ?

3°) Pourquoi le père resserre-t-il la main de sa fille ?

GRAMMAIRE

Le nom a pour compagnons l'article et l'adjectif qualificatif. Ex. : **« Un nuage épais »**.

Le verbe a pour compagnons le pronom, qui sert à le conjuguer, et l'adverbe. Ex. : **« L'avion s'élance, il retombe brusquement »**.

Souligne chacun des compagnons du nom dans les groupes suivants (les noms en bleu ; les adjectifs en marron ; les articles en rose) :

Une eau claire - une magnifique truite luisante - l'herbe haute le vert feuillage - un pêcheur patient et adroit.

13. L'AVION DANS LA TEMPETE.

2. La chute

1 — Un instant plus tard, dans **un fracas épouvantable,** l'avion touchait le sol et restait piqué dans le sable, la queue en l'air.

Toutes les lumières s'étaient éteintes.

Dans le noir, on entendait des cris, des plaintes ; les gens affolés se bousculaient à l'intérieur de la prison de fer.

« Françoise ! ... Attends, je vais défaire ta ceinture...

— C'est fait !

— Du calme ! criait l'officier radio. Que les femmes ne bougent pas de leur place ! »

2 — On entendait :

« J'étouffe ! A moi ! Je suis brisé ! A moi !... »

Il faut **forcer la porte avec des leviers,** des couteaux. Le père de Françoise réussit à faire de la lumière avec une lampe de poche.

« Sauvez le pilote !... » crie un passager.

Françoise donnait les premiers soins aux blessés. Son père revenait, portant le pilote, qui avait les deux jambes cassées.

3 — « Couchez-vous ! ordonna le pilote... Collez-vous au sol... Vite !... » Il était temps ! L'avion éclatait dans les flammes : **une volée de débris** et de morceaux de ferraille **fauchaient l'air** tout à coup...



4 — « Nous sommes à trente kilomètres de Marrakech », vint dire le père de Françoise. Il venait d'interroger un vieux Marocain qui comprenait un peu le français.

On chargea les blessés. Le vent était tombé. Le ciel s'éclaircissait. Au balancement des chameaux, la petite caravane se mit en route.

Sur le sable, il restait un amas de fers rougis.

Adapté de René Guillot.
Marouana du Bambarsou.
(Edit. de l'Amitié, G. T. Rageot.)

Un fracas épouvantable : un grand bruit, effrayant

Forcer la porte avec des leviers : ouvrir la porte avec des barres de fer.

Une volée de débris : l'explosion projette en tous sens les morceaux de l'avion.

Fauchaient l'air : les morceaux de fers fendaient l'air comme des faux.

QUESTIONS

1°) Pourquoi le pilote ordonne-t-il aux passagers de se coucher ?

2°) Quels sont les deux dangers auxquels Françoise et son père ont échappé, lors de la chute de l'avion.

3°) Françoise a du sang-froid ; elle est dévouée : montrez-le.

4°) Comment se termine l'aventure ?

CONJUGAISON

On emploie le temps présent :

- Pour indiquer des actions qui ont lieu dans le moment **présent** : je travaille ; j'écoute.
- Pour indiquer des actions **habituelles** : chaque jour, je cours à la rivière, je pêche.

Chanter, au présent :

Je chant**e** (e)	nous chant**ons** (ons)
tu chant**es** (es)	vous chant**ez** (ez)
il / elle chant**e** (e)	ils / elles chant**ent** (ent)

1°) Copie, dans le cahier d'orthographe, la conjugaison du verbe «**chanter**» au présent (terminaisons en couleur).

2°) Copie les phrases suivantes, en écrivant au présent les verbes mis entre parenthèses ; souligne les terminaisons :

La chatte (sauter), elle (regarder) les mouches - nous (culbuter) - vous (sursauter) - les bêtes (brouter) l'herbe - tu (raconter) une histoire - j'(emporter) mes livres et mes cahiers - ils (sauter) et (danser).

14. UN BRAVE CŒUR

Omar est un garçon pauvre. Et ce n'est pas sans difficultés qu'il arrive parfois à se procurer de quoi se nourrir.

1 — Omar avait de temps en temps l'occasion de calmer sa faim. En effet, il faisait souvent de petites commissions pour Yamina, une voisine : il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, portait son pain au four...

2 — Yamina revenait chaque matin du marché avec un couffin plein de **provisions.** A son retour, elle récompensait Omar en lui donnant une tranche de pain avec un fruit, un piment morceau de viande ou une sardine frite. Quelquefois, après le déjeuner, elle l'appelait, lui disait d'entrer. Elle apportait alors ce qu'elle avait gardé pour lui, coupait un morceau de pain, et plaçait le tout devant lui.



« Maintenant mange, mon garçon », disait-elle.

Omar était touché par tant de gentillesse, et comme Yamina insistait, il se mettait à manger avec appétit.

3 — Un jour, dans la cour de l'école, un petit mioche aux grands yeux noirs, au visage pâle et inquiet, se tenait tout seul dans un coin, les mains au dos, derrière un platane. Omar laissa tomber à ses pieds ce qui lui restait d'un croûton, fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et continua de courir. Arrivé à bonne distance, il s'arrêta, **épia** le petit garçon. Il le vit de loin fixer des yeux le bout de pain, puis le saisir d'un geste **furtif,** et mordre dedans. La joie **illuminait** son visage.

Omar aussi était heureux : il sanglota.

D'après Dib.
« La Grande Maison. »

Provisions : tout ce qu'elle achetait pour manger

Epia le petit garçon : le guetta sans être vu.

Furtif : sans qu'on s'en aperçoive.

La joie illuminait son visage : La joie se lisait clairement sur son visage

QUESTIONS

1°) A quoi voyons-nous que Yamina a bon cœur ?
2°) Omar pense que le mioche pourrait refuser le pain qu'il lui tendrait : quelle ruse imagine-t-il alors ?
3°) Omar « sanglota » ; pouvez-vous dire pourquoi ?
4°) Ce garçon est-il égoïste ou charitable ?

ORTHOGRAPHE

1°) Entre deux voyelles « s » se prononce : « ze ». Ex. : Un voisin. Pour obtenir le son « ss », il faut mettre deux « s ». Ex. : Un poisson.

2°) J'écris : « **a** » (sans accent), si je peux le remplacer par « **avait** », car c'est le verbe « **avoir** » : il **a** peur (il **avait** peur).
Si je ne peux pas le remplacer par « **avait** », je mets un accent, car c'est une préposition. Ex. : Je grimpe **à** une branche.

15. UNE RENCONTRE INATTENDUE

Des explorateurs roulent sur une piste, dans les hautes herbes de la savane, au cœur de l'Afrique.



1 — Nous roulions au ralenti depuis un moment. Soudain, d'un fourré placé sur notre droite, une ombre longue s'avança ; puis une seconde la suivit aussitôt.

Je n'en croyais pas mes yeux : c'étaient, à dix mètres devant nous, deux lions qui glissaient de la droite à la gauche. Ils traversaient la piste pour gagner la savane claire.

2 — « Des lions !... » m'exclamai-je, **stupéfait.** Et mes amis, comme moi, crièrent : « Des lions. » Ils étaient tout proches. Nous les regardions encore, lorsque, du buisson, **surgit** un nouvel animal.

3 — Cette fois, c'était une grande lionne, et nous comprîmes aussitôt qu'elle était la mère des deux autres. Elle passa si près de notre capot que nous eûmes le temps de sauter à terre et de la filmer avec nos caméras.

4 — Elle s'éloignait lentement, se retournant, **protégeant la retraite** de ses enfants, sans nous donner l'impression qu'elle allait nous attaquer. Elle tenait seulement à garder avec nous une certaine distance. Elle retardait notre avance, car nous l'avions suivie dans la savane. Elle nous retenait et ne paraissait pas contente. Mais nous l'étions, nous, de l'admirer, si belle dans sa démarche souple, habile, silencieuse.

Adapté de Paul Vialar.

Stupéfait : immobile de surprise.

Surgit : apparut brusquement.

Protégeant la retraite : veillant sur ses enfants qui s'éloignaient.

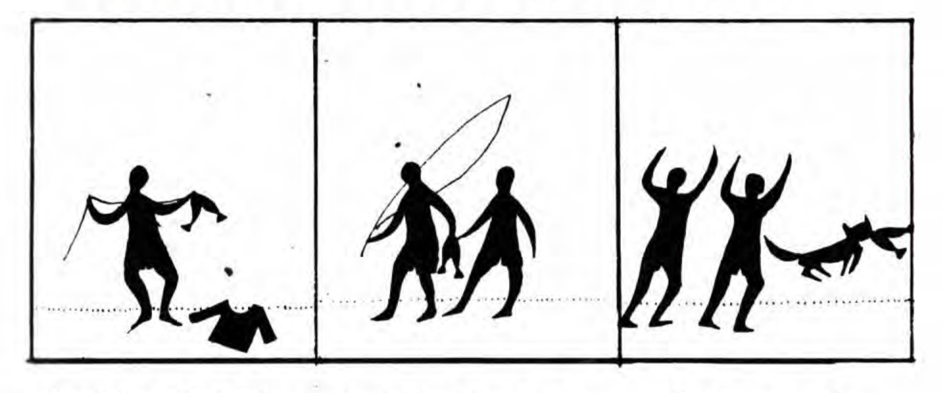
QUESTIONS

1°) Quelles sont les deux ombres qui apparaissent au début du texte ?
2°) A quoi s'attendent les explorateurs en apercevant les lions ?
3°) Perdent-ils leur sang-froid ? A quoi le voyons-nous ?
4°) Comment la lionne protège-t-elle ses petis ?

EXPRESSION ECRITE

Ma première truite

Raconte comment se termine l'histoire d'Alexis et de son camarade.



Que fait à présent notre pêcheur débutant ? — Où vont les deux amis ? — Qu'arrive-t-il ici ?

16. LE CHIEN ET LA BOUILLOIRE



Trois Anglais ont emmené avec eux, dans leur bateau, leur chien, Montmorency.

1 — Depuis le début du voyage, Montmorency s'était montré très curieux au sujet de la bouilloire. Il restait à la **contempler** pendant qu'elle chauffait, et s'efforçait, de temps à autre, de **l'exciter** par ses grognements. Lorsqu'elle se mettait à fumer et à crachoter, elle semblait le provoquer, et il voulait se battre avec elle.

2 — Ce jour-là, nous finissions notre repas par une tasse de thé et une tarte à la crème. La bouilloire était sur le feu. Au premier bruit qu'elle fit, Montmorency se leva en grognant et marcha sur elle, **menaçant.** Ce n'était qu'une petite bouilloire. mais elle était pleine d'ardeur, et elle se mit à cracher.

« Ah ! vous en voulez ! gronda Montmorency entre ses dents ; je vais vous apprendre à vous moquer d'un chien de bonne famille, misérable long-nez, espèce de propre à rien ! **Gare à vous !** »

3 — Et il s'élança sur cette pauvre petite bouilloire qu'il saisit par le bec. Alors, dans le silence du soir, s'éleva un hurlement affreux, et Montmorency s'élança hors du bateau. Il fit autour de l'île une promenade, à cinquante kilomètres à l'heure, s'arrêtant de temps à autre pour enfouir son nez dans une flaque de boue fraîche.

4 — Depuis ce jour-là, Montmorency regarde la bouilloire avec un mélange de crainte et de **haine.** De plus loin qu'il l'aperçoit, il gronde et se recule vivement, la queue entre les pattes. Lorsqu'on la pose sur le réchaud, il saute par-dessus bord et va s'asseoir sur la rive, jusqu'à ce qu'il ne soit plus question de thé.

D'après Jérôme K. Jérôme.
« Trois hommes dans un bateau. »
(Hachette.)

Contempler : regarder avec étonnement.

Exciter : énerver.

Menaçant : la façon dont il s'avançait montrait qu'il voulait faire du mal à la bouilloire.

Gare à vous : attention à vous, prenez garde.

La haine : le désir de faire du mal, ici à la bouilloire.

QUESTIONS

1°) Pour Montmorency la bouilloire est vivante. A quoi le voyons-nous ?
2°) Pourquoi le chien hurla-t-il ?
3°) Quel besoin avait-il d'enfouir son nez dans la boue fraîche ?
4°) Depuis cet incident, le chien croit que la bouilloire lui veut du mal. Comment se comporte-t-il avec elle ?

VOCABULAIRE

« **Lorsqu**'elle se mettait **à fumer et à crachoter,** il voulait se **battre avec elle** ».

Exprime la même idée, mais change les mots ou expressions suivants : « Lorsque », « à fumer et à crachoter », « se battre avec elle ».

17. LA PREMIERE PECHE DU MOUSSE

Montés sur une petite barque, Dan, et un jeune pêcheur, Harvey, sont allés pêcher la morue. La ligne est amorcée, Harvey attend avec impatience que le poisson morde à l'hameçon.

1 — « Nous y voici ! » s'écria Dan.

Une grosse morue se **trémoussait** et battait de la queue le long du bord.

« Le maillet, Harvey ! le maillet, derrière toi ! vite... »

Dan **étourdit le poisson,** avant de le tirer à bord. Il arracha l'hameçon à l'aide du bâton court qu'il appelait une « fourchette ».

2 — Tout à coup, la ligne d'Harvey partit comme l'éclair entre ses doigts, les sciant même à travers les **mitaines...**

« C'est une morue ! Laisse aller la ligne pour que le poisson puisse se débattre sans briser le fil, cria Dan. Je vais t'aider.

— Non ! je ne veux pas, haleta Harvey, c'est mon premier poisson ! Est-ce... est-ce une baleine ?

— **Un flétan** peut-être bien... »

Dan chercha à voir dans l'eau et **brandit** le lourd maillet, prêt à tout événement. Quelque chose d'ovale voletait et tremblotait dans l'eau.

« Je parierais la moitié de mon salaire qu'il pèse plus de cent kilos. Tu as toujours envie de l'amener tout seul ? » dit Dan.



3 — Le visage **bleu pourpre,** moitié à cause de l'émotion, moitié à cause de l'effort, Harvey **dégouttait de sueur.** Dan dut l'aider tout de même : c'était trop lourd pour lui. A eux deux, après de gros efforts, ils finirent par **hisser** l'énorme poisson à bord.

« Chance de débutant, dit Dan, en s'essuyant le front. Il pèse bien cent kilos ! »

Harvey regarda orgueilleusement la bête marquée de gris et de blanc. A terre, il avait vu plusieurs fois des flétans sur les marchés, mais il ne lui était jamais arrivé de se demander comment ils se trouvaient là. Maintenant, il le savait ; mais il était vraiment **harassé** par l'effort qu'il avait fourni.

D'après Rudyard Kipling.
« Capitaines courageux. »
(Hachette.)

Se trémoussait : s'agitait rapidement

Etourdit le poisson : l'assomma à coups de maillet.

Les mitaines : dessin.

Un flétan : poisson plat des mers froides pouvant peser 250 kg.
Brandit : agita en l'air.

Bleu pourpre : violacé.

Il dégouttait de sueur : les gouttes de sueur coulaient de son front.
Hisser : faire monter.

Harassé : extrêmement fatigué.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Dan crie-t-il : « Le maillet, Harvey ! le maillet » ?
2°) Qui a pris le plus gros poisson ?
3°) Qu'est-ce qui montre que le poisson d'Harvey est énorme et difficile à prendre ?

GRAMMAIRE

Le nom est un mot qui désigne une personne (un pêcheur), un animal (une baleine) ou une chose.

Le nom de chose désigne :

— Un objet que l'on peut voir, toucher : la chaise.
— Une chose que l'on ne peut ni voir ni toucher : la fatigue, la joie.
— Une action : la lutte.

Relève, en trois colonnes, les noms du numéro 2 de la lecture « Serpents au mètre » (suite) : noms de personnes, noms d'animaux, noms de choses. Fais précéder chacun d'eux d'un article.

18. LA PANTHERE NOIRE

L'auteur, accompagné d'un ami, chasse les bêtes sauvages. **Il est à l'affût;** *il s'aperçoit soudain que son compagnon s'est endormi; et, pourtant, une panthère n'est pas loin...*

1 — A quarante mètres devant moi, **deux yeux se posaient** à droite et à gauche, cherchant le piège. Les bêtes sauvages se méfient des pièges.

Avec de grandes précautions, je touchai du coude le bras de mon compagnon. Je pus me rendre compte qu'il avait des qualités de chasseur : il s'éveilla sans bruit, souleva sans se troubler son fusil et épaula.

2 — Une détonation retentit : Mon ami avait tiré. La bête se dressa, tourna deux fois sur elle-même — ce qui indique, en général, que le coup est mortel —, et retomba sur le dos. Elle eut plusieurs **soubresauts,** puis elle s'immobilisa, les pattes raides. Mon compagnon se leva brusquement pour aller voir la bête.

3 — Je le saisi par le bras : Il fallait d'abord s'assurer de la mort de la panthère. Tout faisait supposer qu'elle avait été tuée net, mais il valait mieux attendre une ou deux minutes. Il **se dégagea** vivement. Je lui criai encore de ne pas bouger, et,



comme il avançait, je me saisis d'une pierre et la lançai sur la panthère. C'est une expérience qui ne manque jamais. Si la bête a un reste de vie, elle le montre en recevant le coup. Or, la panthère demeura parfaitement immobile.

4 — « Elle est bien morte ! » me dit joyeusement mon ami en la touchant avec la crosse de son fusil. Je l'avais suivi. Comme il disait ces mots, la panthère se releva et bondit sur lui. Il tomba sous le choc ; je vis qu'elle le saisissait à la nuque et qu'il essayait de l'écarter. Toute ma **présence d'esprit** m'était revenue. Je tenais mon fusil armé. J'en plaçai le canon dans l'oreille de la panthère, et, cette fois, elle mourut sur le coup.

D'après Maurice Magre.
« Indre, Magie. »

Etre à l'affût : être caché, pour guetter le gibier

Deux yeux se posaient : le regard de la panthère s'arrête ici et là.

Soubresauts : sauts brusques.

Se dégagea : je le tenais par le bras, il se libéra.

Ma présence d'esprit m'était revenue : je compris immédiatement ce que je devais faire.

QUESTIONS

1°) A quoi voyons-nous que le compagnon de l'auteur a des qualités de chasseur ?

2°) Qu'est-ce qui fit croire aux chasseurs que la panthère avait été touchée à mort ?

3°) Et pourtant, quelles précautions supplémentaires prennent-ils avant de s'approcher ?

4°) Grâce à quoi le compagnon de l'auteur a-t-il été sauvé ?

ORTHOGRAPHE

1°) Les noms masculins en « **ail, eil, euil** » se terminent par « **ail ; eil ; euil** » Ex. : « Le gouvern**ail**, le somm**eil**, un faut**euil** ».
Les noms féminins se terminent par « **aille, eille, euille** ». Ex. : « La **paille**, une ab**eille**, la **feuille** ».

2°) On écrit : **ce (c.e)** devant un nom et **se (s.e)** devant un verbe.
Ex. : **ce** chasseur **se** fatigue vite.

19. POURSUIVIE PAR UN CROCODILE



Une fillette est tombée dans un fleuve où nagent des crocodiles.

1 — Une **agitation** extraordinaire règne au grand village de Mossaka. Des femmes et des enfants sortent des cases, courent et pataugent dans l'eau boueuse, qui leur monte jusqu'aux genoux.

2 — On pousse en hâte des pirogues dans le fleuve. Vingt, cinquante, cent pirogues sont en ce moment lancées à l'eau, et filent vers un point noir, qui **se débat** un peu plus loin. De ce point noir arrive de temps en temps un appel **terrifié,** vite couvert par le bruit des vagues. Les longs cheveux de la fillette flottent un moment à la surface, pour disparaître ensuite.

3 — La première pirogue est conduite par un gamin. Il avance si rapidement qu'il paraît voler. On lui crie d'être prudent, de s'arrêter. Mais on dirait qu'il n'entend pas. Le voilà qui pousse un grand cri et se jette à l'eau sans hésiter. Un énorme crocodile, la gueule largement ouverte, surgit non loin du point noir.



4 — L'enfant **émerge** et arrache la fillette juste devant la mâchoire de l'animal. Puis il nage de toutes ses forces pour s'éloigner du monstre. Enfin, il atteint la pirogue : Ils sont sauvés !... Dix, quinze, trente pirogues arrivent maintenant près du crocodile. Armés de leurs harpons, les hommes se précipitent à l'eau et percent de leur fer les flancs de l'animal.

Jean Malouga.
Cœur d'Aryenne, Présence Africaine
P.A.P. 60.64.

Une agitation règne : les gens courent de façon désordonnée.

Se débat : lutte.

Terrifié : plein de frayeur.

Emerge : sort sa tête hors de l'eau.

QUESTIONS

1°) Quelle est la cause de cette agitation ?
2°) Pourquoi crie-t-on au gamin d'être prudent ?
3°) Quels dangers menacent la fillette ?
4°) Le gamin a plusieurs qualités ; lesquelles ?

20. UN GARÇON HARDI

La famille Lepic se trouve réunie après le repas du soir. Il y a là le père, la mère et les trois enfants : Félix, Ernestine et Poil-de-Carotte, ainsi surnommé à cause de ses cheveux roux.

1 — Il fait nuit noire ; on a oublié de fermer la porte du poulailler.

« Félix, si tu allais fermer la porte ? dit Mme Lepic à l'aîné de ses enfants.

— Je ne suis pas ici pour m'occuper des poules, dit Félix, un garçon pâle et **poltron.**

— Et toi, Ernestine ?

— Oh ! moi, maman, j'aurais trop peur ! »

2 — Grand frère Félix et sœur Ernestine lisent, très intéressés, les coudes sur la table, presque front contre front.

« Dieu, que je suis bête ! dit Mme Lepic, je n'y pensais plus : Poil-de-Carotte, va fermer le poulailler ! »

Poil-de-Carotte, qui joue sous la table, se dresse et dit avec timidité :

« Mais, maman, j'ai peur aussi, moi.

— Comment, répond Mme Lepic, un grand garçon comme toi ! C'est pour rire !

— On le connaît ; il est hardi comme un bouc, dit sa sœur Ernestine.

— Il ne craint rien ni personne ! dit Félix, son grand frère. »



3 — Poil-de-Carotte lutte contre sa peur.

« Au moins, éclairez-moi ! »

Mme Lepic hausse les épaules ; Félix

sourit. Ayant pitié de son frère, Ernestine prend une bougie et l'accompagne jusqu'au bout du couloir.

« Je t'attendrai là », dit-elle. Mais elle s'enfuit tout de suite, **terrifiée,** parce qu'un fort coup de vent a éteint la lumière.

4 — Poil-de-Carotte se met à trembler dans l'obscurité. Il fait si noir qu'il se croit aveugle. Le vent semble vouloir l'emporter. Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans les doigts, sur les joues ? Le mieux est de se précipiter, au hasard, vers les poules, la tête en avant. Tâtonnant, il saisit enfin le crochet de la porte. Au bruit de ses pas, les poules, effrayées, s'agitent **en gloussant** sur leur perchoir.

Poil-de-Carotte leur crie :

« Taisez-vous donc ! C'est moi ! »

Il ferme la porte et se sauve, les jambes, les bras rapides comme des ailes. Puis il rentre, haletant, fier de lui...

Adapté de J. Renard.
« Poil-de-Carotte. »

Poltron : qui manque de courage.

Terrifiée : très effrayée, prise d'une grande peur.

En gloussant : en poussant des cris comme lorsqu'elles appellent leurs petits.

QUESTIONS

1°) A quoi voyons-nous que Poil-de-Carotte a peur ? Et pourtant il est courageux ; pourquoi ?

2°) Peut-on dire qu'Ernestine est courageuse ?

3°) Que pensez-vous de chacun des enfants ?

CONJUGAISON

On emploie aussi le temps **présent**, dans un récit, pour le rendre plus vivant, plus **présent**. Ex. : « Je dormais... Soudain un coup de feu retentit, je me réveille ».

Verbe **finir au présent** :

je finis (is)	nous finissons (i-ss-ons)
tu finis (is)	vous finissez (i-ss-ez)
il ou elle finit (it)	ils ou elles finissent (i-ss-ent).

2°) Ecris au présent les verbes entre parenthèses ; souligne les terminaisons.

Je (féliciter) le premier de la classe, il (rougir). Les phares (éblouir) les promeneurs. Vous (pétrir) la pâte. Nous (emplir) la baignoire. Nous (transporter) des seaux d'eau. Tu (salir) ton tablier. Je (démolir) le château.

21. LES CHASSEURS DE CASQUETTES

Tarascon est une petite ville du midi de la France, située sur le Rhône. Ses habitants s'appellent les Tarasconnais.

1 — A Tarascon, tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur, le gibier manque, il manque absolumen.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés : pas un merle, par une caille, pas le moindre lapereau...

2. — « Ah ! çà, me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc les dimanches ?

— Ce qu'ils font ? Eh ! mon Dieu, ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, et s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur ou d'un olivier.

Après un bon repos, ils tirent de leur **carnier** de la viande, des œufs durs, du fromage, des olives, des fruits, et commencent un déjeuner interminable.

3 — Après quoi, quand on a bien mangé, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse.

C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces et la tire au vol !

Celui qui touche le plus souvent sa casquette est proclamé roi de la chasse. Il rentre le soir en **triomphateur** à Tarascon, la casquette **criblée** au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

D'après Alphonse Daudet.
« Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon. »

Un tremblement : les chasseurs, les chiens, etc., forment un ensemble important.

Lieue : distance de 4 km.

Le terrier : trou dans la terre où s'abritent le lapin, le renard, etc.

Le carnier : le sac à gibier.

Le triomphateur : celui qui a emporté la victoire.

Criblée : percée de trous.

QUESTIONS

1°) D'après le début du texte, où vont chaque dimanche les Tarasconnais ?
2°) Y-a-t-il du gibier ?
3°) En quoi consiste alors leur chasse ?
4°) Que faut-il pour être proclamé « roi de la chasse » ?

VOCABULAIRE

« Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau ».

1°) Et si on s'était attendu à rencontrer des sangliers, des lièvres, des pigeons ramiers ? Il n'y a rien « Pas...
2°) Le buffet est vide : « Pas...
3°) Au contraire maintenant, il est plein à craquer :

22. LE PIANO DE CECILE

Il s'agit d'une famille pauvre qui a un besoin pressant d'argen
La femme s'adresse à son mari.

1 — « Raymond, les enfants ont aosolument besoin de vêtements d'hiver. Il faut des chaussures et du linge ; et le loyer doit être payé dans six semaines ! Nous n'y arriverons jamais ! »

Papa fit un long soupir :

« J'ai pensé emprunter de l'argent au **mont-de-piété,** en y déposant quelque chose.

— Je ne dis pas non, mais quoi ?

— Le piano, par exemple.

— Bien sûr, le piano...

— Je le ferai enlever demain. »

2 — Le lendemain matin, quand nous revînmes de l'école, le piano était parti. Ma sœur, depuis la rentrée, partageait son temps entre ses leçons de musique et l'école, où je la prenais au passage.

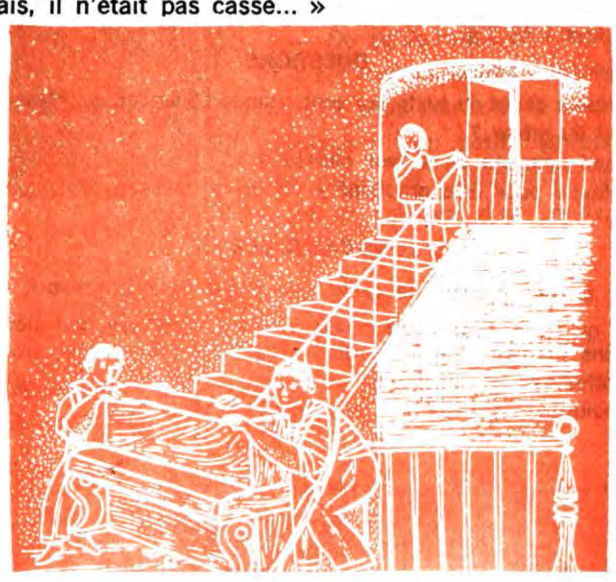
Elle dit :

« Où est mon piano ? »

Maman soupira, l'air gêné :

« Il est en réparation.

— Mais, il n'était pas cassé... »



3 — Elle éclata en sanglots. Papa fronçait les sourcils et tirait sur sa moustache. Cécile refusa de déjeuner et même d'aller en classe.

Elle s'était **réfugiée** à plat ventre sous un lit et ne cessait de pleurer. Vers le soir, père eut avec maman un **entretien** à voix basse :

« Je porterai nos deux montres ; elles sont en or, toutes les deux. Et je reprendrai le piano...

— Mais, Raymond, le transport seul va nous enlever une bonne partie de la somme !

— Tant pis ! je me suis trompé. Je mettrai aussi ta bague et mon épingle de cravate. Mais je ne peux pas supporter d'entendre pleurer cette petite. »

4 — Le lendemain, les déménageurs étaient dans l'escalier. Le piano retrouva sa place et Cécile sa gaieté.

D'après Duhamel.

Mont-de-piété : caisse de crédit municipal qui prête de l'argent à la condition d'y déposer un objet d'une certaine valeur.

Elle s'était réfugiée : elle s'était retirée, cachée.

Un entretien : une conversation.

QUESTIONS

1°) Quels sont les soucis de la mère ?
2°) Que décident les parents ?
3°) Devant le chagrin de la fillette, quelle a été d'abord l'attitude du père ? Quelle solution trouve-t-il à ce problème ?
4°) A-t-il bon cœur ? A quoi le voyons-nous ?

GRAMMAIRE

Un mot qui dit comment s'appelle une personne, un animal ou une chose est un nom propre. Ex. : Rachid, Minet, Médéa.

Un nom propre commence toujours par une majuscule.

Les autres noms sont **des noms communs**. Un nom commun peut toujours précédé d'un article : **un** chasseur, **un** merle, **la** ville.

Relève, sur deux colonnes, les noms communs et les noms propres du n° 1 de la lecture « Un brave cœur ».

23. LE PETIT PRINCE ET LE SERPENT

C'est un petit garçon qui vivait dans une étoile. Par amour pour une rose, il quitte son étoile et tombe sur notre terre. Il atterrit au milieu du désert...

1 — Le Petit Prince, une fois sur terre, fut donc bien **surpris** de ne voir personne. Un anneau couleur de lune remua dans le sable.

« Bonne nuit, fit le Petit Prince à tout hasard.

— Bonne nuit, fit le serpent.

— Sur quelle **planète** suis-je tombé ? demanda le Petit Prince.

— Sur la Terre, en Afrique, répondit le serpent.

— Ici, c'est le désert. Il n'y a personne dans le désert. La Terre est grande », dit le serpent.

2 — Le Petit Prince le regarda longtemps :

« Tu es une drôle de bête, lui dit-il enfin ; mince comme le doigt...

— Mais je suis plus puissant que le doigt d'un roi », dit le serpent.

Le Petit Prince eut un sourire :

« Tu n'es pas bien puissant... tu n'as même pas de pattes... tu ne peux même pas voyager.

— Je puis t'emporter plus loin qu'un navire », dit le serpent.

3 — Il s'enroula autour de la cheville du Petit Prince, comme un bracelet d'or.

« Celui que je touche, je le rends à la terre dont il est sorti, dit-il encore. Mais tu es **pur,** et tu viens d'une étoile... »

Le Petit Prince ne répondit rien.

« Je puis t'aider un jour, si tu regrettes trop ta planète. Je puis...

— Oh ! j'ai très bien compris, dit le Petit Prince. »

Et ils se **turent.**

(A suivre.)

Surpris : étonné.

Une planète : la terre, les étoiles sont des planètes.

Tu es pur : tu n'as jamais rien fait de mal.

Ils se turent : ils ne dirent plus rien.

QUESTIONS

1°) Quel est cet anneau couleur de lune ?

2°) Le serpent se dit plus puissant qu'un roi, pourquoi ?

3°) Que signifie la phrase du serpent lorsqu'il dit au Petit Prince : « Celui que je touche, je le rends à la terre dont il est sorti. »

CONJUGAISON

Verbe être, présent.
Je **suis** en classe
tu **es** en classe
il, elle **est** en classe
nous **sommes** en classe
vous **êtes** en classe
ils, elles **sont** en classe

Verbe avoir, présent.
J'**ai** chaud
tu **as** chaud
il, elle **a** chaud
nous **avons** chaud
vous **avez** chaud
ils, elles **ont** chaud

1°) Copie, dans le cahier d'orthographe, la conjugaison des verbes « être » et « avoir » au présent.

2°) Remplace les points par le verbe « être » ou le verbe « avoir » au présent.
Tu .... un manteau - vous .... bien placés - il .... une toupie - je .... dans la cour - nous .... froid - ils .... en promenade - vous .... bon cœur - tous les élèves .... les mains propres.

24. A LA RECHERCHE DES HOMMES



1 — Le Petit Prince traversa le désert et ne rencontra qu'une fleur. Une fleur à trois pétales, une fleur de rien du tout...

« Bonjour, fit le Petit Prince.

— Bonjour, dit la fleur.

— Où sont les hommes ? » demanda poliment le Petit Prince.

2 — La fleur, un jour, avait vu passer une **caravane...**

« Les hommes ? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les **ai** aperçus il y a des années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène. Ils manquent de racines ; ça les gêne beaucoup.

« Adieu, fit le Petit Prince.

— Adieu, fit la fleur. »

3 — Le Petit Prince ayant longtemps marché à travers les sables, les **rocs** et les neiges, découvrit enfin une route. Et les routes vont toutes chez les hommes...

C'est alors qu'apparut le renard :

« Bonjour, dit le renard.

— Bonjour, répondit poliment le Petit Prince », qui se retourna, mais ne vit rien.

4 — « Je suis là, dit la voix ; sous le pommier...

— Qui es-tu ? dit le Petit Prince. Tu es bien joli...

— Je suis un renard, dit le renard.

— Viens jouer avec moi, lui proposa le Petit Prince. Je suis tellement triste... »

(A suivre.)



Une caravane : groupe de voyageurs traversant le désert à dos de chameaux.
Les rocs : les rochers.

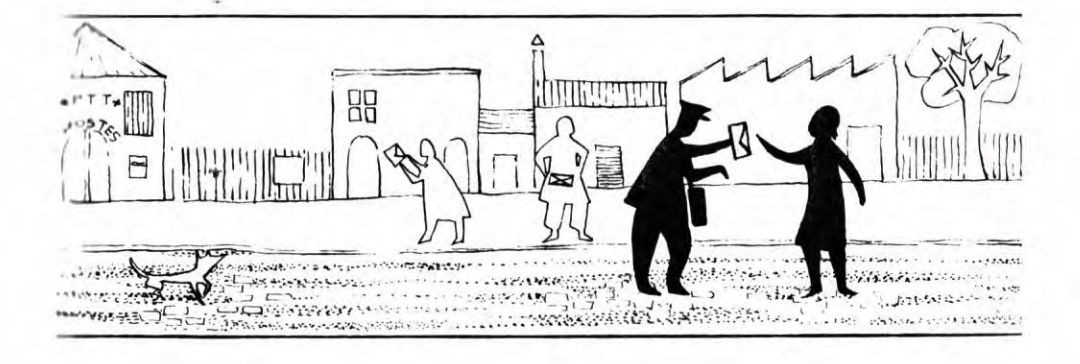
QUESTIONS

1°) Pourquoi la fleur n'a-t-elle aperçu que quelques hommes ?
2°) A quoi la fleur compare-t-elle les hommes ?
3°) Pourquoi le renard se cache-t-il derrière le pommier ?

EXPRESSION ECRITE

La matinée du facteur

Que fait le facteur ?
Qu'a-t-il fait ?
Son travail terminé, que fera-t-il ?



25. LE PETIT PRINCE ET LE RENARD

1 — « Je ne peux pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.

— Ah ! pardon », fit le Petit Prince.

Mais, après avoir réfléchi, il ajouta :

« Qu'est-ce que signifie « apprivoisé » ?

— Tu n'es pas d'ici, dit le renard. Que cherches-tu-?

— Je cherche les hommes, dit le Petit Prince. Qu'est-ce que signifie « apprivoisé » ?

2 — Les hommes, dit le renard, ont des fusils, et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules : C'est leur seul **intérêt.** Tu cherches des poules ?

— Non, dit le Petit Prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie « apprivoisé » ?

— C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards.

— Mais si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

— Je commence à comprendre, dit le Petit Prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...



3 — C'est possible, dit le renard. On voit sur la terre toutes sortes de choses...

— Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le Petit Prince. Le renard parut curieux :

— Sur une autre planète ?

— Oui.

— Il y a des chasseurs sur cette planète-là ?

— Non.

— Ça, c'est intéressant. Et des poules ?

— Non.

— Rien n'est parfait » soupira le renard.

D'après A. de Saint-Exupéry.
« Le Petit Prince. »
(Gallimard.)

C'est leur seul intérêt : ils ne m'intéressent que pour les poules qu'ils élèvent

QUESTIONS

1°) Quel intérêt les hommes présentent-ils pour le renard ? Mais aussi quel danger ?

2°) Quel est le mot dont le Petit Prince veut reconnaître le sens ?

3°) Quelle réponse lui donne le renard ?

4°) En apprenant que le Petit Prince vient d'une autre planète, quelles questions le renard lui pose-t-il ? Cela vous rappelle-t-il la première question ?

ORTHOGRAPHE

1°) On écrit :

« son » : (s.o.n) quand on peu le faire suivre de : **« à lui, à elle »**.
Exemple : « chaque garçon a **son** ballon (à lui), chaque fille a **son** ouvrage (à elle).

On écrit :

« sont » (s.o.n.t) quand on peut le remplacer par : **« étaient »**. **Ex. :** « Les terriers **sont (étaient)** vides ».

2°) Devant **e** et **i**, **« g »** **se prononce : « j »**. **Ex. :** Un forgeron, le gibier. Pour faire **« je »** avec la lettre **« g »**, il ne faut pas oublier un **« e »** devant : **« a »** ou **« o »**. **Exemple :** « une orangeade - un pigeon ».

26. DES TOURISTES IMPRUDENTS

Le père de l'auteur vient d'acheter une automobile. Toute la famille est partie en voyage. A la tombée de la nuit, n'ayant pas trouvé de chambres d'hôtel, nos voyageurs décident de passer la nuit dans leur voiture. Mais où stationner?

1 — Nous reprîmes la route à minuit. Un peu après la sortie de la ville, mon père rencontra sur la droite un petit chemin.

« Nous nous arrêterons là, dit-il, et nous dormirons dans l'auto. Demain, nous rentrerons à la maison. »

Mon oncle essaya de le faire changer d'avis, mais en **vain.** Nous étions tous très fatigués et nous nous endormîmes rapidement.

2 — Nous fûmes brutalement réveillés au petit jour par un coup de sifflet **strident.** En ouvrant les yeux, nous aperçûmes en face de nous une forme énorme qui crachait de la vapeur dans un **vacarme** effrayant.

Cette chose bruyante arrêtée nez à nez avec notre automobile était la locomotive d'un petit train ! Et nous étions stationnés à un endroit où la petite voie ferrée traversait le chemin de campagne.



A toutes les fenêtres de l'unique wagon, il y avait des ouvriers qui s'amusaient beaucoup à notre spectacle.

« Alors les touristes, criaient-ils, on fait du camping sur la voie ferrée ? »

3 — Mon père s'énervait ; le moteur refroidi ne voulait pas se mettre en marche, et la locomotive n'en finissait plus de siffler.

Le mécanicien était un brave homme ; il eut pitié de nous et vint avec quelques voyageurs pousser la voiture jusqu'à la grande route. Le moteur se mit enfin à tourner, et les voyageurs du train nous souhaitèrent bon voyage.

D'après Jean Lhôte.
« La Communale. »
(Ed. du Seuil.)

Un touriste : une personne qui voyage pour son plaisir.

En vain : sans réussir.

Strident : perçant.

Un vacarme : un grand tapage ; ici, causé par le bruit de la locomotive et les cris des voyageurs.

QUESTIONS

1°) Par quoi furent réveillés les touristes ? L'enfant-a-t-il su immédiatement que c'était une locomotive ? Par quelle expression la désigne-t-il ?

2°) Les voyageurs et le mécanicien sont amusés de la rencontre ; à quoi le voyons-nous ?

3°) Pourquoi le père s'énervait-il ? Comment l'auto finalement arrive-t-elle à démarrer ?

VOCABULAIRE

Au petit jour, nous sommes brutalement réveillés par un coup de sifflet strident.

Par quoi pourraient-ils encore être réveillés brutalement ?

Par quoi et quand, des enfants seraient-ils, au contraire, réveillés doucement ?

27. HISTOIRE D'UN PAUVRE MALADE

1 — Le médecin poussa la porte :

« C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

— Oui docteur, c'est ici. Entrez, docteur. Je vous ai fait venir pour mon petit garçon. Je ne sais pas ce qu'il a : il tombe.

— Il tombe ?

— Oui, docteur ! Dès que je le lâche, tout le temps, il tombe ! »

2 — Le médecin pose son chapeau et son sac sur la table.

« Voyons, madame, quel âge a-t-il, votre garçon ?

— Deux ans, docteur. Deux ans et demi bientôt.

— A cet âge-là, on tient sur ses jambes... Et comment cela lui a-t-il pris ?

3 — Il était très bien hier soir. Ce matin, je vais pour le lever. Je lui enfile ses chaussettes, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes... Pouf ! il tombe... Je me **précipite,** je le relève... pouf... ! il tombe une seconde fois. Etonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Hélas, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait : depuis ce matin, il tombe...

4 — Voyons-le, s'il vous plaît, madame... Mais il est **superbe,** cet enfant. Mettez-le à terre, pour voir... »

La mère prend l'enfant couché sur le lit et le pose sur ses jambes : il tombe.

« Vous voyez, docteur ! Oh ! que peut-il donc avoir ?

— Encore une fois, s'il vous plaît. »

La mère relève son fils, le remet sur pieds. Il tombe.



5 — « Dis-moi, petit. Tu as mal aux jambes ?

— Non, monsieur.

— Et ici ? Le docteur lui touche le dos.

— Non monsieur.

6 — Madame, c'est de la **paralysie.**

— De la para... Ah ! mon Dieu ! »

Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.

« Hélas, oui, madame. »

Tout en parlant, il s'est approché de l'enfant :

« Ah ! çà, mais... Ah ! çà, mais... Eh, madame ! qu'est-ce que vous venez me **chanter,** avec votre maladie ! Je comprends qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... Vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe de pantalon... »

D'après G. Courteline.

Je me précipite : je m'élance.

Superbe : en bonne santé, bien constitué.

La paralysie : la paralysie empêche le malade paralysé de bouger les jambes, les bras ou tout le corps.

Me chanter : me raconter.

QUESTIONS

1°) L'enfant tombé, le docteur demande d'abord son âge : pourquoi ?
2°) Il s'informe des circonstances de la maladie : en trouve-t-il la cause ?
3°) Il examine l'enfant. il lui pose des questions ; lesquelles ? Que conclut-il ?
4°) Sa surprise : que découvre-t-il ?

GRAMMAIRE

Quand je veux indiquer le genre d'un nom, je dis si ce nom est au masculin ou au féminin :

Un mécanicien : genre masculin. - La fermière : genre féminin.

Un nom est du genre masculin quand on peut mettre, devant lui, **le** ou **un** : **le** moteur, **un** cheval.

Un nom est du genre féminin quand on peut mettre, devant lui, **la** ou **une** : **la** fermière, **une** voiture.

Relève, chacun sur une ligne, les noms de la phrase suivante. Indique leur genre. **Exemple :** Le wagon : nom commun, genre masculin.

« Dans le wagon, à toutes les fenêtres, il y avait des ouvriers qui s'amusaient de notre embarras ».

28. LE NID DE CHARDONNERETS



1 — Il y avait, sur une branche fourchue de notre cerisier, **un nid** de chardonnerets joli à voir, rond, parfait, tout crin au-dehors, tout duvet au-dedans. Quatre petits venaient d'y **éclore.**

Je dis à mon père : « J'ai envie de les prendre pour les élever. »

Mon père m'avait expliqué souvent que c'est un crime de mettre des oiseaux en cage. Mais cette fois, **las** sans doute de répéter la même chose, il ne trouva rien à répondre.

Quelques jours après, je lui dis : « Si tu veux, ce sera facile. Je placerai d'abord le nid dans une cage, j'attacherai la cage au cerisier, et la mère nourrira les petits par les barreaux, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle. »

2 — Mon père ne me dit pas ce qu'il pensait de ce moyen. C'est pourquoi j'installai le nid dans la cage, la cage sur le cerisier. Ce que **j'avais prévu** arriva : les vieux chardonnerets apportèrent aux petits des pleins becs de **chenilles.** Et mon père observait de loin, amusé comme moi, leur va-et-vient.

3 — Je dis un soir : « Les petits sont forts ; s'ils étaient libres, ils s'envoleraient. Qu'ils passent une dernière nuit en famille. Demain, je les porterai à la maison, et je te prie de croire qu'il n'y aura pas beaucoup de chardonnerets au monde mieux soignés. »

4 — Mon père ne me dit pas le contraire.

Le lendemain, je trouvai la cage vide. Mon père était là, témoin de ma **stupeur.**

D'après Jules Renard.

Un nid :

Eclore : sortir de l'œuf.

Las : ennuyé, fatigué.

Ce que j'avais prévu : ce que je savais qu'il arriverait.

Une chenille :

Témoin de ma stupeur : le père était présent, lorsque l'enfant resta immobile d'étonnement devant la cage vide.

QUESTIONS

1°) Que voulait le garçon ? Le père a-t-il accepté ? Pourquoi ?
2°) Lorsque les oisillons grandirent, quelle nouvelle proposition fit-il à son père ?
3°) Le père ne dit rien ; mais est-il d'accord ?
4°) Qui a libéré les chardonnerets ? Pourquoi ?

ORTHOGRAPHE

1°) Mots contenant : « **ay - oy - uy** » :
un crayon - des rayures
un moyen - un noyau
un tuyau - un jeu bruyant.

2°) Pour savoir, si je dois écrire le nom au singulier ou au pluriel, je regarde le petit mot placé **devant lui** :

Exemple :	**mon** crayon,	**mes** crayons
	ton cahier,	**tes** cahiers
	son buvard,	**ses** buvards
	notre règle,	**nos** règles
	votre livre,	**vos** livres

29. LA LAMPE A PETROLE

1 — Il faisait déjà sombre quand j'arrivai à la maison...

Ma mère alluma une énorme bougie, placée dans un chandelier de cuivre.

Ce soir, la chambre de notre voisine Fatma Bziouya brillait d'un éclat **inaccoutumé.** Ma mère s'en aperçut. Sans quitter sa place, elle interpella notre voisine :

« Fatma ! tu célèbres un mariage ? Pourquoi fais-tu brûler plusieurs bougies ? ... Que dis-tu ? Une lampe ! attends, j'arrive. »

2 — Ma mère se leva, se dirigea vers la pièce d'en face ; je la suivis. Oh ! merveille ! Au centre du mur, une lampe à pétrole était accrochée. Une flamme blanche brillait dans un verre **en forme de clarinette.** Nous étions, ma mère et moi, complètement **éblouis.** Ma mère dit enfin :

« Ta lampe éclaire bien. N'y a-t-il pas de danger **d'explosion ?** Des risques **d'incendie ?** On dit que le pétrole sent mauvais.

— Je ne crois pas qu'il y ait de danger, répliqua notre voisine. D'ailleurs plusieurs personnes du quartier se servent maintenant



de ces lampes. Et elles en sont très satisfaites. Vous devriez en achetez une, la chambre paraît plus accueillante et plus gaie.

— Oui, répondit ma mère en allongeant les lèvres, une lampe, certes, éclaire mieux qu'une bougie, mais elle est moins jolie qu'un chandelier de cuivre... »

3 — Elle me prit par la main, me ramena chez nous. Elle ne dit plus rien jusqu'à l'arrivée de papa. Elle prépara le dîner comme d'habitude. Elle disposa la petite table ronde, puis elle rassembla à **portée de sa main** tout ce qu'i' faut pour préparer le thé.

Adapté d'Ahmed Sefrioui.
« La Boîte à Merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

Inaccoutumé : habituellement, la chambre n'était pas aussi bien éclairée

Clarinette :

Eblouis : étonnés, surpris, en admiration devant cette nouveauté.

Danger d'explosion : la lampe pourrait éclater à grand bruit.

Un risque d'incendie : la lampe pourrait mettre le feu à la maison.

A portée de sa main : les objets sont placés à un endroit où la main peut arriver facilement à les prendre.

QUESTIONS

1°) Qu'ést-ce qui attire l'attention de la mère ?
2°) Comment la voisine lui apprend-elle la nouvelle ?
3°) Quels reproches la mère fait-elle à la lampe à pétrole ?
4°) Croyez-vous qu'elle préfère vraiment la bougie à la lampe à pétrole ?

CONJUGAISON

Verbe « **attendre** » au présent

J'attends (ds)	nous attendons (ons)
tu attends (ds)	vous attendez (ez)
il (ou elle) attend (d)	ils (ou elles) attendent (ent)

1°) Copie dans le cahier d'orthographe la conjugaison du verbe « **attendre** » (terminaisons en couleur).
2°) Mets les verbes entre parenthèses au présent de l'indicatif.
Je (rendre) un livre qu'on m'a prêté - nous (fondre) du beurre salé - tu (suspendre) ton manteau - vous (perdre) vos billes - les voyageurs (descendre) à l'arrêt - l'un d'eux (prendre) un taxi.

30. UNE AGREABLE SURPRISE

1 — Lorsque mon père **franchit le seuil** de la chambre, je me précipitai pour l'accueillir. Le dîner était délicieux ; un plat que je préférais entre tous : des pieds de mouton aux pois chiches. Nous mangeâmes copieusement. La table débarrassée, ma mère nous servit le thé à la menthe et donna les nouvelles de la journée. Mon père **sirotait** son thé et répondait rarement.

2 — La lumière baissa une seconde ; ma mère **moucha** la bougie avec une paire de ciseaux rouillés. Elle en profita pour déclarer que les bougies devenaient de moindre qualité, qu'il en fallait une tous les jours et que la pièce manquait de gaieté. « Tous les gens « bien » s'éclairent au pétrole, dit-elle. »

Ces propos laissent mon père dans une **indifférence** totale. Mes yeux brillaient de curiosité. J'attendais sa réponse. Au fond de moi, j'admirais l'habileté de ma mère. Mais je fus vite **déçu,** car mon père se leva sans dire un mot. Cette nuit-là, je rêvai d'une lampe à pétrole avec sa belle flamme blanche...

3 — Le lendemain, à mon retour de l'école, je sautai de joie et de surprise lorsque je découvris, accrochée au mur de notre chambre, bien au centre, une lampe à pétrole **identique** à celle de notre voisine.

Le matin, en rapportant les provisions, mon père l'avait tendue à ma mère. Il avait acheté aussi une bouteille de pétrole et un entonnoir...

Ma mère rayonnait de bonheur...

D'après Ahmed Sefrioui.
« La Boîte à Merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

Franchit le seuil : passa l'entrée de la chambre.

Sirotait : buvait à petits coups.

Moucha : enleva la partie noire de la mèche.

Indifférence : il ne semblait pas du tout intéressé par ce qu'on lui disait.

Déçu : l'enfant espérait une réponse du père ; elle ne vint pas.

Identique : tout semblable.

QUESTIONS

1°) La mère désire une lampe : quels reproches adresse-t-elle à l'éclairage à la bougie ?

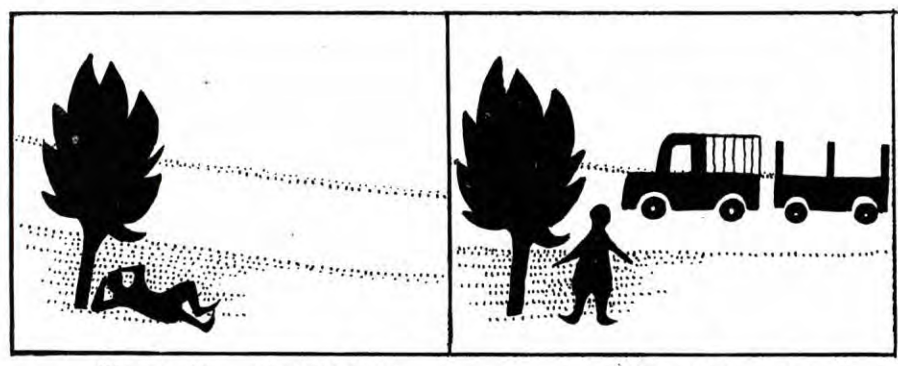
2°) Qu'espère l'enfant à ce moment-là ?

3°) Le père semble-t-il disposé à acheter la lampe à pétrole ?

4°) Et pourtant, il était décidé à le faire ; pourquoi n'a-t-il rien dit ?

EXPRESSION ECRITE :

Surprise d'Ali à son réveil.



— Observe Ali — Qu'a-t-il fait ?

— Pourquoi s'est-il couché ?

— Ali est très surpris :

Que se passe-t-il ?

31. LA PART DU LION

1 — Ils étaient quatre, partis à la chasse ensemble : le Lion, maître du désert, le Tigre, la Panthère, et le Chacal, le plus faible des quatre, le plus petit, mais le plus malin. Ils avaient trotté tout le jour, cherchant des **proies.**

Le soir venu, **ils entassèrent leur butin :** une gazelle, un sanglier et un lièvre.

2 — Les chasseurs avaient faim — Alors le Lion dit au Tigre : « Fais vite les parts, ô Tigre, que nous puissions dîner. »
Craignant de ne point satisfaire le roi du désert, Tigre répondit : « Fais-les toi-même, ô Lion. N'es-tu pas notre Seigneur ?

— Je suis **las** et n'en ai pas envie.

— Alors, tire-les au sort. »

Cette fois le Lion se fâcha :
« Tigre, j'ai ordonné. A toi d'obéir. »

3 — Tigre, tremblant, se hâta de distribuer les parts de gibier.

« Lion, tu auras la gazelle ; moi, Tigre, je prendrai le sanglier ; Panthère et Chacal se partageront le lièvre. »

Tigre croyait avoir bien fait les choses. Il pensait même que le Lion serait content. Et, du regard, il **sollicitait l'approbation** du Lion.

Mais Lion leva sa patte armée de fortes griffes et, d'un coup puissant, il frappa le Tigre qui s'abattit sur le sable en hurlant, **la jambe cassée.**



4 — « Tu ne sais pas faire un partage, déclara-t-il au blessé. Chacal, sépare les proies et prends garde de me faire **languir.** J'ai faim. »

Chacal, la queue entre les jambes, s'empressa d'obéir. Il prit la gazelle dans ses bras, la traîna jusqu'à Lion, et lui dit :

« Voici. »

Puis aussitôt saisit le sanglier qu'il déposa devant Lion en ajoutant :

« Et voilà pour ton dîner, ô Lion. Quant au lièvre, il suffira **amplement** pour Tigre, Panthère et moi-même.

— Cela est bon. Voilà un partage qui me plaît. Qui donc, Chacal, t'apprit à si bien répartir le butin ? »

Et pour une fois, le Chacal répondit, en toute vérité :

« C'est la jambe cassée du Tigre, seigneur. »

Jean Mauclère (Contes).

Des proies : des animaux pour se nourrir.

Ils entassèrent leur butin : ils firent un tas des bêtes qu'ils avaient prises.

Las : très fatigué

Il sollicitait l'approbation : il demandait au lion d'approuver, de juger bon son partage.

Languir : souffrir en attendant le partage.

Amplement : largement.

QUESTIONS

1°) Le Tigre refusa d'effectuer le partage. Pourquoi ?

2°) Comment répartit-il le butin ? Pensez-vous que son partage était bien fait ?

3°) Le Lion fut mécontent du Tigre, mais satisfait du Chacal. Pourquoi ? Que pensez-vous de ce partage ?

VOCABULAIRE

Un partage inégal.

« Lion, tu auras la gazelle ; moi Tigre, je prendrai le sanglier ; Panthère et Chacal se partageront le lièvre ».

1°) Tigre est impoli : rétablis l'ordre normal dans cette phrase.

2°) A table, maman partage les fruits entre le père, la mère et les deux enfants. Raconte.

32. CHAGRIN D'ENFANT

Samba Diallo va quitter l'école coranique et revenir chez ses parents. Son cousin, chef de la **tribu** *des Diallobé, vient de le lui annoncer.*

1 — « Eh bien ! tu pleures ? Voyons, à ton âge ? Tu n'es pas content de retourner près de ton père ? Viens ici, approche. »

Le chef des Diallobé l'avait attiré sur ses genoux. Doucement, il avait essuyé ses larmes.

« Allons, cesse de pleurer, c'est fini... Tu sais, Samba Diallo, le maître est très content de toi...

— En allant lui dire adieu, tu lui conduiras Tourbillon, et tu le lui offriras. »

2 — Tourbillon était un magnifique **pur-sang** arabe, qui appartenait au chef.

Tard dans l'après-midi, Samba Diallo, monté sur Tourbillon, et accompagné de quelqu'un qui tenait le cheval par la **bride,** se dirigea vers la demeure du maître. Lorsqu'il arriva près de la maison, il descendit de cheval et marcha le reste du chemin. A la porte du maître, il se déchaussa, prit ses babouches à la main, et entra.

3 — Le maître était assis au milieu de ses élèves. Dès qu'il aperçut Samba Diallo, il se mit à lui sourire et se leva pour venir à lui.

Samba Diallo courut et l'obligea à rester assis.

« Tu vois, mon fils, je ne sais même plus me lever. Allons bon, qu'est-ce ? Tu pleures ? Voyons, voyons, tu es courageux, pourtant. Tu ne pleurais jamais quand je te punissais. »

Les élèves se taisaient. Samba Diallo eut un peu honte d'avoir pleuré devant eux.

4 — « Maître, je viens vous faire mes adieux. Je suis bien triste. »

Les larmes de nouveau l'étouffaient.



« Mon cousin, vous prie... de lui faire la grâce d'accepter... »

Il désigna Tourbillon du doigt.

« Juste ciel ! Ton cousin est vraiment trop bon ! ce cheval est très beau ! Je ne peux pourtant pas en faire un cheval de trait. On ne peut demander au pur-sang de tirer la charrue. »

D'après Cheikh Hamidou Kane.
« Pages africaines. »
(Hatier.)

La tribu : est un groupe de familles qui obéissent à un même chef.

Un pur-sang : cheval de race qui n'est pas utilisé pour tirer les voitures ou les charrues, comme le cheval de trait.

La bride :

QUESTIONS

1°) Pourquoi le garçon pleure-t-il ?
2°) Qu'offre-t-il à son maître ? Celui-ci est-il vieux ? A quoi le voit-on ?
3°) Le maître est heureux de recevoir un tel cadeau. Mais, il est un peu embarrassé. Pourquoi ?

GRAMMAIRE

Pour former le féminin d'un nom, on ajoute généralement un e, au nom masculin : un voisin, une voisine.

Recopie les phrases suivantes ; mais écris au masculin les noms qui sont au féminin, et au féminin ceux qui sont au masculin. Attention ! certains noms ne changent pas de genre !

« Pour sa ferme, la fille de mon voisin a acheté un mulet. Dans l'équipe de volley-ball, les remplaçantes prennent la place des absentes. L'employé et l'apprenti ont un jour de congé ».

33. UNE PRISE DIFFICILE

Grigori et son père Pantéléi pêchent en bateau sur un grand fleuve russe, le Don.

1 — **Pantéléi avait déjà utilisé toute la boîte d'appât** et, serrant les lèvres d'un air mécontent, regardait le bout de sa ligne. Grigori s'impatientait. Tout à coup, sa canne à pêche se courba et glissa lentement vers le fleuve.

« Tire ! murmura le vieillard. »



Grigori sursauta, tira la canne, mais celle-ci se plia et le bout s'enfonça dans l'eau.

« Tiens bien ! » cria le vieux en repoussant la barque de la rive.

Grigori s'efforçait de soulever la canne, mais il perdit l'équilibre, et faillit tomber. La ligne se **rompit**.

« Ce n'est pas un poisson, c'est un bœuf ! grogna Pantéléi **en amorçant** à nouveau sa ligne

2 — Grigori, en riant, attacha une nouvelle ligne et la jeta dans l'eau. A peine le plomb eut-il touché le fond que la canne plia de nouveau.

« Ah ! te voilà, diable ! » s'exclama Grigori en tirant avec peine le poisson. Celui-ci se débattait furieusement en essayant de s'en aller vers le courant.



La ligne **vibrait** comme une corde tendue. Pantéléi serrait dans sa main le manche de l'épuisette, prêt à cueillir le poisson.

« Amène-le à la surface ! fais attention !

— Ne crains rien, je m'y connais. »

Une grande carpe rouge et jaune apparut, émergea, mais aussitôt, baissant sa large tête plate, elle replongea dans le fleuve.

« Elle tire tellement que j'en ai mal au bras ! » cria l'enfant.

« Tiens bien, Grigori !

— Je la tiens !

— Attention ! Ne la laisse pas aller sous la barque. »

3 — Tout **haletant,** Grigori amena vers lui le poisson couché sur le flanc. Le vieux essaya de la prendre avec l'épuisette, mais la carpe, d'un bond, replongea une fois encore dans le fleuve.

« Mets-lui la tête hors de l'eau ! Quand elle aura avalé de l'air, elle se calmera. »

Avec précaution, Grigori amena de nouveau le poisson à la surface. Fatigué, la bouche ouverte, celui-ci se cogna la tête contre la barque et s'arrêta.

D'après Michel Cholokhov.
« Sur le Don paisible. »

L'appât : ce qu'on fixe à l'hameçon pour attirer le poisson.
Se rompit : se cassa.
En amorçant : en garnissant l'hameçon d'une amorce, d'un appât.
Vibrait : la ligne, tendue, tremblait rapidement.
Haletant : essoufflé.

QUESTIONS

1°) Que veut dire le père, lorsqu'il déclare : « Ce n'est pas un poisson, c'est un bœuf ! » ?

2°) Le père a-t-il raison ? Le poisson s'est-il facilement laissé prendre ? Combien de fois la carpe faillit-elle échapper aux pêcheurs ?

ORTHOGRAPHE

1°) Les noms féminins terminés par le son « **i** », **s'écrivent « i - e »**, sauf, la brebis, la souris, la perdrix, la fourmi, la nuit.

2°) On écrit : « **ou** » (sans accent) quand on peut le remplacer par : « ou bien ». Sinon, on écrit « **où** » (avec un accent grave).

Exemple : « Venez-vous avec nous **ou** (ou bien) restez-vous ici ? Je sais **où** vous allez (dans ce cas, on ne peut pas remplacer : « **où** » par : « **ou bien** »).

34. LA POUPEE

1 — C'est le soir de **Noël.** Khaled offre à la petite Nicole une poupée algéroise. Nicole admire son chemisier et son large pantalon en satin blanc, brodés de fil et de perles. Ses deux nattes noires sont ramenées en avant et retombent jusqu'à la taille. Elle sourit de ses grands yeux noirs et brillants ; une partie de son visage est masquée par une voilette de tissu fin.

2 — La petite fille remarque :
« Elle est bien belle ! »
Puis elle ajoute :
« Comment s'appelle-t-elle ?
— Elle s'appelle Houria, répond Khaled.
— Comment dis-tu ? « Ouria » ?
— Non, Houria, précise Khaled ; pas Ouria. Houria, avec « heu » ; n'arrives-tu pas à dire « heu » ? »
L'enfant essaye, mais ne peut arriver à prononcer ce son.

3 — « Et ça veut dire quoi, Ouria ?
— Ça veut dire : liberté.
— Et liberté, ça veut dire quoi ? »
Ne recevant pas de réponse, **impatiente,** la gamine répète : « Alors, ça veut dire quoi, liberté ?
— Ma chérie, répond la maman, ça veut dire qu'on peut dormir quand on veut et chanter les chansons que l'on veut. »
L'enfant **hoche gravement** sa petite tête et se met à réfléchir, tout en serrant, d'un **geste maternel,** la poupée sur sa poitrine.

4 — Khaled ne sait que répondre.
« Liberté, ça veut dire qu'une poupée comme toi peut dormir avec une poupée comme Houria ».
Le père **intervient :**
« Appelle-la plutôt, Ourida.

— Je veux bien ; Ourida c'est plus facile ; et qu'est-ce que ça veut dire : « Ourida » ?



— Ça veut dire petite rose », explique Khaled. La fillette bat des mains, joyeuse. « Les petites roses, je les connais, il en pousse dans le jardin ! » Il se fait tard : On couche Nicole, avec sa jolie poupée.

M. Haddad.
« Le Quai aux fleurs ne répond plus ».

Noël : c'est une fête chrétienne. Les enfants reçoivent des cadeaux comme chez nous à l'Aïd.

Impatiente : elle perd patience, elle s'énerve parce qu'elle ne **reçoit pas** de réponse.

Hoche gravement la tête : secoue la tête de bas en haut avec un air sérieux.

Un geste maternel : comme celui d'une maman.
Intervient : prend part à la conversation.

QUESTIONS

1°) La fillette veut savoir ce que signifie le mot : « liberté ». Quelle explication lui en donne la maman ?

2°) Quelle est l'explication que donne Khaled ?

3°) Pouvez-vous dire pourquoi il n'a pas été répondu immédiatement à la question de la fillette, et pourquoi Khaled « ne savait que répondre » ?

CONJUGAISON

Verbe aller	verbe venir	verbe faire	verbe dire
Je v**ais**	je vi**ens**	je f**ais**	je d**is**
tu v**as**	tu vi**ens**	tu f**ais**	tu d**is**
il, elle v**a**	il, elle vi**ent**	il, elle f**ait**	il, elle d**it**
nous all**ons**	nous ven**ons**	nous fais**ons**	nous dis**ons**
vous all**ez**	vous ven**ez**	vous fait**es**	vous dit**es**
ils, elles v**ont**	ils, elles v**ont**	ils, elles f**ont**	ils ,elles dis**ent**

1°) Copie les verbes « aller, venir, faire, dire » au présent (terminaisons en couleur).

2°) Ecris, au présent, à la deuxième personne du singulier et du pluriel : aller, venir, faire ses achats, dire quelques mots à quelqu'un.

35. LES PECHEURS D'EPONGE

1 — Les marins d'Adjim, dans le golfe de Gabès, en Tunisie, sont de hardis pêcheurs. Ils ne **harponnent** pas l'éponge avec le trident, ce qui la déchirerait. Ils ignorent le lourd **scaphandre** qui permet de marcher au fond de la mer, et d'y faire la cueillette comme dans un champ. Non, ils plongent à dix, quinze mètres de profondeur, parfois bien plus !...

Ils vont arracher les éponges des rochers, puis ils remontent en toute hâte... **Périlleux** métier !

2 — La barque est arrivée sur les lieux de pêche. Le père regarde attentivement le fond de la mer.

Soudain il se redresse :

« Regarde, Mokhtar : là sur ce rocher, deux ou trois belles, et d'autres plus petites. »

Un coup de barre, quelques coups de rames, et la barque est ramenée juste au-dessus de l'endroit **repéré.** Elle s'immobilise.

3 — Moktar regarde ses compagnons, saisit **la gueuse de fonte** et, avec un grand cri : « Allah ! » il se jette à l'eau qui éclabousse de tous côtés. Entraîné rapidement, l'homme file comme une flèche : quand la surface de la mer est redevenue calme, on ne le distingue plus. Au fond de la mer, il s'empresse de cueillir les éponges avant que le souffle ne lui manque. Des secondes passent qui semblent bien longues.

4 — Plusieurs secousses du cordeau avertissent qu'il est temps. Un marin tire alors à pleins bras, pour remonter le plongeur. Celui-ci, pour atteindre plus vite la surface se hisse à la corde fixée au bloc de fonte.

Bientôt, les bulles crèvent la surface ; enfin, l'homme émerge, et respire à pleins poumons l'air pur, l'air précieux qui remplit d'aise sa poitrine. Il revoit la barque à laquelle il **s'agrippe,** ses compagnons qui se penchent vers lui, le beau soleil, la mer bleue... Il a un joyeux sourire.

On le **hisse** sur le pont ; la cueillette est bonne. Les boules brunes tombent au fond de la barque en faisant « flac ! » comme du linge mouillé.

A. et L. Chauvineau.
« Contes du Soleil levant. »

Ils ne harponnent pas : ils n'accrochent pas l'éponge avec le harpon.

Le scaphandre :

Périlleux : dangereux.

Repéré : l'endroit précis où se trouvent les éponges.

La gueuse de fonte : la masse de métal qui fera descendre plus vite le pêcheur.

Il s'agrippe : il s'accroche.

On le hisse : on le fait monter.

QUESTIONS

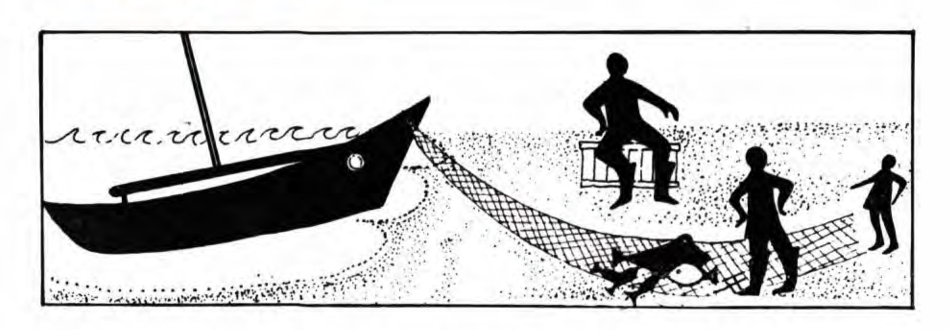
1°) D'après le numéro 1, comment pourraient procéder les pêcheurs pour courir moins de danger ?

2°) Pourquoi le pêcheur s'empresse-t-il de cueillir les éponges ? Que fait-il pour remonter plus vite ?

3°) « Il a un joyeux sourire » ; pourquoi ?

EXPRESSION ECRITE

Le partage de la pêche.



Imagine le dialogue entre le patron, le pêcheur et le mousse

36. GAVROCHE

Le petit Gavroche, gamin de Paris, est depuis longtemps abandonné par ses parents. Il aperçoit deux petits enfants, abandonnés comme lui, qui viennent d'être chassés par un coiffeur auquel ils demandaient la charité.

1 — Les deux enfants se remirent en marche en pleurant. Cependant, il commençait à pleuvoir.

Le petit Gavroche courut après eux et les **aborda** :

« Qu'est-ce que vous avez donc, moutards ?

— Nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné.

— C'est ça ? dit Gavroche. Est-ce qu'on pleure pour ça ? **Mômes,** venez avec moi.

— Oui monsieur, dit l'aîné. »

Et les deux enfants le suivirent respectueusement. Ils avaient cessé de pleurer.

2 — Cependant, en continuant de monter la rue, Gavroche aperçut, toute glacée sous une porte cochère, une mendiante de treize à quatorze ans, si court-vêtue qu'on voyait ses genoux.

« Pauvre fille ! dit Gavroche. Tiens, prends ça ! »

Et, défaisant le vieux châle qu'il avait autour du cou, il le jeta sur les épaules maigres et violettes de la mendiante.



La petite le regarda d'un air étonné, et reçut le châle en silence.

— « Brr ! » dit Gavroche, frissonnant. Sur ce « Brr ! » l'averse redoubla et **fit rage.** Il se remit en marche.

« C'est égal, reprit-il en jetant un coup d'œil à la mendiante qui **se pelotonnait** sous le châle, en voilà une qui a un fameux vêtement. »

— Comme ils passaient devant la boutique d'un boulanger, Gavroche se tourna :

« Ah çà, mômes, avons-nous dîné ?

— Monsieur, dit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis ce matin.

— Vous êtes donc sans père ni mère, reprit Gavroche.

— Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont... Voilà deux heures que nous marchons ; nous avons cherché des choses à manger, mais nous ne trouvons rien.

— Je sais, fit Gavroche. Les chiens mangent tout ! »

(A suivre.)

Les aborda : s'approcha des enfants pour leur parler.

Mômes : enfants.

Fit rage : se déchaîna.

Se pelotonnait : se mettait en boule pour avoir moins froid.

QUESTIONS

1°) Pourquoi les enfants cessèrent-ils de pleurer ?
2°) Quel cadeau Gavroche fit-il à la mendiante ? Et pourtant, n'en avait-il pas besoin, lui aussi ?
3°) Gavroche veille sur les enfants. De quoi s'inquiète-t-il ?
4°) Que pensez-vous de Gavroche ?

VOCABULAIRE

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant.

Parlez : de votre père qui buvait son café et lisait le journal.
de votre mère qui tricotait et écoutait la musique au poste de radio.

37. GAVROCHE (SUITE).

1 — Gavroche releva la tête d'un air **triomphant.**

« Calmez-vous, les momignards. Voici de quoi souper pour trois ». Et il tira d'une de ses poches un sou ; sans laisser aux deux petits le temps de **s'ébahir,** il les poussa tous deux dans la boutique d'un boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

« Garçon ! Cinq centimes de pain. »

Le boulanger, qui était le maître en personne, prit un pain et un couteau.

« En trois morceaux, garçon ! » reprit Gavroche, et il ajouta : « Nous sommes trois. »

Voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain, il lui jeta en plein visage :

« Keksekça »

2 — Le boulanger comprit parfaitement ce mot qui ressemble à un mot russe ou polonais, et répondit :

« Eh, mais ! C'est du pain, du très bon pain de deuxième qualité !

— Vous voulez dire du pain noir, reprit Gavroche, calme et **dédaigneux.** Du pain blanc, garçon ! **Je régale.** »

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire. Tout en coupant le pain blanc, il les considérait, d'une façon **compatissante** : « Ah çà, **mitron !** dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous regarder comme ça ? »

3 — Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux enfants :

« Mangez ! »

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres ; il le prit pour lui.

D'après V. Hugo.
« Les Misérables. »



Triomphant : fier et joyeux.

S'ébahir : montrer leur grande surprise.

Dédaigneux : la façon de parler de Gavroche montre qu'il n'apprécie pas le pain noir.

Je régale : j'offre un bon repas. Est-ce le cas ici ?

Compatissante : le boulanger est compatissant : il est pris de pitié devant ces trois pauvres enfants.

Le mitron : est un garcon boulanger. Gavroche s'adresse-t-il à un mitron ?

QUESTIONS

1°) Combien Gavroche a-t-il pour payer son pain ? Cela suffirait-il aujourd'hui ?

2°) Quel pain le boulanger voulait-il d'abord servir ? Pourquoi ?

3°) Le boulanger est-il un brave homme ? A quoi le voyons-nous ?

4) Gavroche a-t-il bon cœur ?

GRAMMAIRE

Pour former le féminin de certains noms, on change quelques lettres de leur terminaison : le chien, la chi**enne** ; le coiffeur, la coiff**euse** ; le directeur, la direct**rice** ; le boulanger, la boulang**ère** ; un curieux, une curi**euse** ; le maître, la maît**resse**.

Recopie les noms suivants en changeant le genre de chacun d'eux.
Ex. : « une ouvrière ». « Un ouvrier, une paysanne, un voleur, un auditeur, une gardienne, le fils, un sot ».

38. LE BOA PUNI



1 — Dans une forêt, vivaient un éléphant, un boa et une tortue. L'éléphant et la tortue étaient de grands amis. Le boa n'était l'ami de personne. Quand il avait faim, il mangeait n'importe qui. Et toutes les bêtes de la forêt avaient peur de lui, sauf l'éléphant.

2 — Un jour, le boa trouva la tortue qui dormait. Il s'approcha sans bruit, et l'avala si vite qu'elle descendit droit dans son estomac. Et le boa s'enroula sur lui-même, puis ferma les yeux : il faisait toujours un petit **somme** après ses repas.

Mais, après ce repas-là, il ne s'endormit pas. Il souffrait de l'estomac.

3 — Vint à passer l'éléphant qui lui dit :

« Tu es tout **pâle ;** ça ne va pas ?

— J'ai avalé une tortue ; elle me reste sur l'estomac.

L'éléphant regarda le ventre du boa. Il le tâta avec sa trompe, reconnut son amie la tortue. Il dit froidement :

« Tu es perdu !

— Perdu ? Pourquoi perdu ?

— Tu ne la digéreras pas. Elle mourra dans ton estomac... Et tu mourras à ton tour, empoisonné... Recrache-la vite.

— Je ne peux pas.

— Je vais t'aider. Déroule-toi. Allonge-toi. »

4 — Le serpent se déroula, s'allongea le plus qu'il put.

L'éléphant dit :

« Ne bouge pas ! »



Et, soufflant, pesant de tout son poids d'éléphant, il lui posa un pied sur le bout de la queue, puis l'autre, et ainsi de suite, l'un après l'autre, l'un devant l'autre, l'un contre l'autre, tout le long de sa longueur de boa, chassant pas à pas la tortue.

Quant tout le poids de l'éléphant posa sur la **nuque** du boa, la gueule du boa s'ouvrit, cracha la tortue qui sortit sa tête, sa queue, ses pattes, et partit du côté de la rivière.

5 — Alors, l'éléphant demanda au boa :

« Tu vas mieux ? »

Le boa ne répondit pas. Partout où avait passé l'éléphant, tout le long de lui-même, de la tête à la queue, il était aplati, immobile, écrasé, mort.

Faire un somme : dormir un moment.

Pâle : le boa a perdu sa couleur vive.

La nuque : le bas de la tête, derrière le cou.

QUESTIONS

1°) Pourquoi le boa souffrait-il de l'estomac ?

2°) L'éléphant lui propose de le délivrer : comment ? Connaît-on déjà le résultat de l'opération avant même de commencer ?

3°) Quand il demande : « Tu vas mieux ? », pense-t-il que le boa lui répondra ?

39. EN PLONGEE PARMI LES REQUINS

Deux plongeurs, Dumas et l'auteur du récit, sont descendus pour étudier les fonds marins.

1 — Soudain à une douzaine de mètres de nous apparaît, dans une faible lumière, une masse grise : c'est un énorme requin de huit mètres de long, de l'espèce la plus dangereuse.

Tous les **spécialistes** le considèrent comme un terrible mangeur d'hommes, et les histoires les plus horribles courent sur son **compte.**

2 — Immédiatement Dumas et moi, nous nous serrons l'un contre l'autre, pendant que la brute avance paresseusement. Dans ma frayeur, je me dis : « La sale bête ! Elle aura tout de même du mal à digérer les bouteilles d'acier que nous avons sur le dos ».

3 — Alors le requin nous aperçoit. Sa **réaction** est la dernière que nous aurions jamais imaginée : saisi de **terreur,** le monstre s'immobilise, puis lâche un nuage **d'excréments** et s'enfuit à une vitesse incroyable.

4 — Nous nous regardons Dumas et moi, et nous éclatons de rire... Ainsi, le requin mangeur d'hommes a eu peur de nous. Nous sommes prêts à affirmer que tous les requins sont des **lâches...** et cette confiance a **failli** nous perdre...

(A suivre.)

Un spécialiste : désigne ici, celui qui a étudié les poissons, surtout les requins.

Sur son compte : sur lui.

Sa réaction : ce qu'il a fait dès qu'il nous a aperçus.

Saisi de terreur : frappé d'une grande peur.

Lâche un nuage d'excréments : il a tellement peur qu'il fait ses besoins.

Un lâche : manque de courage.

A failli nous perdre : a été sur le point de nous perdre.

QUESTIONS

1°) A quoi s'attendent les deux plongeurs en apercevant le requin ?

2°) Quelle est la réaction du requin ?

3°) Pourquoi les plongeurs éclatent-ils de rire ? Désormais, auront-ils peur des requins ?

ORTHOGRAPHE

1°) Les noms féminins terminés par le son : **« u »**, s'écrivent : **« ue »**, sauf : la gl**u**, la trib**u**. Ex. : la **rue**, la tort**ue** ».

2°) On écrit : **« ses » (s-e.s.)** lorsque, après le nom, on peut dire : **« à lui, à elle ».** Sinon, on écrit : **ces (.e.s.).** Ex. : Gavroche tire de l'argent de **ses** poches (à lui). **Ces** garçons sont avec moi : on ne peut pas dire : **« ces** garçons (à lui) ».

CONJUGAISON

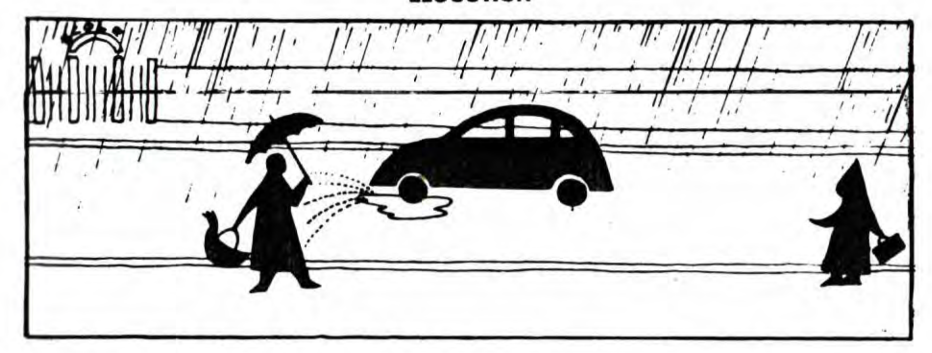
On peut conjuguer un verbe à la forme affirmative ou à la forme négative. Ex. : je chante, je ne chante pas.

Pour mettre un verbe à la forme négative, on ajoute : ne ... pas, ne ... plus, ne ... jamais, ne ... rien. Ex. : je **n'**ai **pas** peur - je **n'**ai **jamais** peur.

1°) Copie dans le cahier d'orthographe la conjugaison des verbes « être et avoir » à la forme négative.

2°) Ecris négativement les phrases affirmatives et affirmativement les phrases négatives : Ex. : « la lune ne brille pas - la lune brille - je frappe mes camarades - tu es fatigué - vous n'avez pas faim - ils ont peur - le maître ne punit pas le bavard - nous rougissons - ils ne répondent pas poliment ».

ELOCUTION



40. UNE RENCONTRE AVEC LES REQUINS

1 — L'eau, d'un très beau bleu, est transparente. Je plonge avec Dumas près de la baleine que nous avons blessée. Nous tombons sur un autre requin de deux mètres cinquante à trois mètres de longueur ; il est gris clair, bien propre. Nous nageons hardiment vers lui ; nous sommes sûrs qu'il va se sauver, comme tous les autres. Mais, surprise ! il ne fuit pas. Nous sommes à trois mètres de lui, et je le filme longuement... Mon camarade suit l'animal, et le saisit par la queue.

2 — Tout à coup, alors que nous sommes à vingt mètres sous l'eau, deux autres requins **surgissent** des profondeurs. Ils sont beaucoup plus grands, plus bleus, et plus sauvages que le premier. Ils nous encerclent, et tournent lentement autour de nous, menaçants. Dumas se rapproche de moi, et saisit son poignard.

3 — Brusquement, le requin gris s'éloigne comme pour prendre son élan, puis se retourne et fonce sur moi. De toutes mes forces, je le frappe sur le museau avec ma caméra. Il s'éloigne un peu, et nous en profitons, Dumas et moi, pour remonter vers la surface, où le bateau nous attend... Horreur ! Il est à trois cents mètres. Nous hurlons et agitons les bras pour signaler notre présence. Pendant ce temps, les trois requins nous attaquent. Nous replongeons et leur faisons face... Nous sommes à bout de force ; le froid nous gagne.

4 — Alors, le **miracle se produit... L'attitude des requins change** ; ils s'agitent, font un dernier tour et disparaissent. Nous n'y pouvons croire ! Nous nous regardons. Une ombre passe sur nous : c'est le canot de « **l'Elie-Monnier** », qui nous a retrouvés et qui nous repêche.

D'après J. M. Cousteau et F. Dumas.
« Le Monde du silence. »



Surgissent : apparaissent brusquement.

Le miracle se produit : les plongeurs ne s'attendaient pas du tout à voir les requins disparaître.

L'attitude des requins change : ils ne manifestent plus l'intention de nous attaquer.

« L'Elie-Monnier » : c'est le nom du bateau dans lequel voyagent les plongeurs.

QUESTIONS

1°) Les plongeurs sont confiants. Qu'est ce qui le montre ?
2°) Avec quoi l'auteur se défend-il contre le requin qui l'attaque ?
3°) Les plongeurs remonten à la surface : qu'espèrent-ils ? Que se passe-t-il ?
4°) Les deux hommes semblent perdus : que se produit-il alors ?

EXPRESSION ECRITE :



41. UN MONSTRE

La scène se déroule en plein océan Pacifique, où de hardis explorateurs naviguent sur un radeau.

1 — Soudain **Kunt** hurla : « Un requin ! Un requin ! » et son cri sauvage nous effraya...

Notre camarade était en train de laver son pantalon dans les vagues. Il leva un instant les yeux et vit tout à coup devant lui une face énorme, horrible, si **monstrueuse** qu'elle nous **épouvanta.**

Elle était plate comme la tête d'une grenouille, avec deux petits yeux et des mâchoires de crapaud larges d'un mètre cinquante. Un corps **gigantesque** la prolongeait.

2 — Le monstre s'approcha lentement par-derrière. Il grimaçait comme un **bouledogue** et, posant soudain sa gueule terrifiante au bord du radeau, nous regarda de ses petits yeux. C'était le fameux requin-baleine.

Sa taille et sa force sont telles qu'il aurait pu réduire en miettes le radeau et nous-mêmes d'un seul coup de queue...

3 — Pourtant nous décidâmes de l'attaquer. Nos harpons étaient prêts... Tout à coup, **Erik** leva le sien et l'enfonça de toutes ses forces dans le crâne énorme. Il fallut une ou deux secondes à l'animal pour comprendre ce qui lui arrivait. Alors, avec la rapidité de l'éclair, il plongea. La ligne attachée au harpon fila par-dessus le bord. Les trois hommes qui se trouvaient près d'Erik furent lancés **pêle-mêle** à la renverse, **écorchés** et brûlés par la ligne qui filait à toute vitesse, et qui fut brisée comme une simple ficelle.

Le requin-baleine disparut et nous ne le revîmes jamais.

D'après Thor Heyerdal.
« L'Expédition du Kon-Tiki. »
(Albin Michel.)

Kunt : c'est le nom d'un des navigateurs.

Monstrueuse : énorme, affreuse.

Nous épouvanta : nous effraya, nous terrifia.

Gigantesque : très grand.

Un bouledogue :



Erik : un des navigateurs.

Pêle-mêle : mélangés les uns aux autres, en désordre.

Ecorchés : blessés ayant une partie de la peau enlevée.

QUESTIONS

1°) Pourquoi les navigateurs furent-ils épouvantés ?
2°) Pourtant, ils firent face au danger. Comment ?
3°) Que se passa-t-il après le coup de harpon ?

VOCABULAIRE

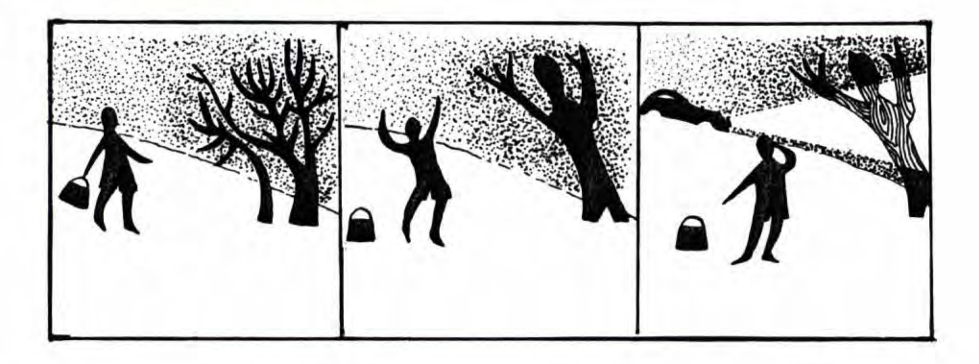
Il vit tout à coup devant lui une face horrible, si offreuse qu'elle l'épouvanta.

Utilise la même tournure pour décrire les scènes suivantes :

— Ali prit la casserole ; elle était très chaude, brûlante.
— Un malade allongé depuis des semaines, veut sortir de son lit il était faible ...

ELOCUTION

Le récit d'une grande peur.



42. CHASSE A LA GAZELLE

Moulay, le chauffeur, et Ali, le graisseur, effectuent en camion un transport de marchandises. Moulay a promis à la jeune Yaminata de lui rapporter une gazelle.

1 — Un jour, avant d'arriver à Fort-Flatters, Ali remarqua des traces, qu'il reconnut aussitôt. Deux gazelles étaient passées depuis peu. Deux gazelles ! Le camion **les prit en chasse.** Vers le milieu de l'après-midi, Moulay et Ali les virent enfin. Elles se promenaient parmi les arbustes qui poussent **misérablement** dans ce désert.

« Vivante, je la veux vivante », avait demandé Yaminata.



2 — Déjà Ali chargeait sa carabine italienne. Il riait par ses yeux, il riait par ses dents.

Le camion roulait lentement ; le graisseur ouvrit la portière. Attentif, il s'installa, un pied posé sur l'aile rayée par le sable.

Moulay ordonna :

— « Pose ce fusil ! Vivante ! Yaminata veut une gazelle vivante... »

3 — Les deux gazelles dressèrent leur museau pointu ; elles regardèrent l'ennemi en face. Elles **détalèrent, en évitant** les dunes fermes qui auraient permis au camion de passer. Elles **coupèrent** par une sorte de plateau rouge. Mais au bout de ce plateau, il y avait d'autres dunes, de vraies dunes celles-là, énormes, hautes d'une cinquantaine de mètres.

La poursuite commença.

Le camion fonçait, toute sa ferraille grinçant joyeusement. Nerveux, Moulay accélérait : son pied défonçait le plancher; le volant lui battait les poignets et la poitrine. Il **scrutait** l'horizon, impatient et plein d'espoir. Mais les gazelles, lancées peuvent atteindre la vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure.



4 — Cependant, la distance diminuait, les gazelles se rapprochaient.

La plus petite se détacha ; faible, **épuisée,** elle s'avoua vaincue ; son cœur allait éclater. Elle s'assit sagement. Sa tête se pencha doucement. Elle regarda longuement ses ennemis, et mourut en pleurant.

D'après Malek Haddad.
« Je t'offrirai une gazelle. »
(Ed. R. Julliard.)

Les prit en chasse : les poursuivit.

Misérablement : avec très peu de terre et d'eau.

Elles détalèrent : elles s'enfuirent en hâte.

Elles coupèrent : elles allèrent directement.

Scrutait : examinait à fond.

Epuisée : très fatiguée.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Moulay ordonne-t-il « Pose ce fusil » ?
2°) Comment les gazelles évitent-elles d'abord les chasseurs ?
3°) Le camion peut-il les atteindre facilement ? Pourquoi ?
4°) L'une des gazelles renonce à lutter : pourquoi ?

GRAMMAIRE

Quand je veux indiquer le nombre d'un nom, je dis si ce nom est au singulier ou au pluriel :

La grenouille, une grenouille : nombre singulier.

Les poissons, des poissons : nombre pluriel.

Indique le genre et le nombre des noms de la phrase suivante :
Ex. : volant : nom commun, genre masculin, nombre singulier. Le volant battait les poignets et la poitrine du chauffeur.

43. UNE PANNE D'AVION EN PLEIN DESERT



Le pilote et son mécanicien Prévot sont pris dans un brouillard épais... L'avion s'est approché dangereusement du sol.

1 — Soudain, il y eut une sorte de tremblement de terre qui **ravagea** notre cabine, arrachant les fenêtres, expédiant des tôles à cent mètres. L'avion vibrait comme une couteau planté de loin dans le bois dur. Une seconde, deux secondes...

L'avion tremblait toujours et j'attendais avec impatience qu'il éclate comme une grenade. Mais les **secousses souterraines** se prolongeaient. Je ne comprenais rien, ni ce tremblement, ni cette colère... cinq secondes, six secondes... Et, brusquement, un choc projeta par la fenêtre nos cigarettes, détruisant l'aile droite. Puis rien. Je criai à Prévot, mon mécanicien :

« Sautez vite ! »

Il cria en même temps :

« Le feu ! »

2 — Et déjà nous avions basculé par la fenêtre arrachée. Nous étions debout à vingt mètres.

« Pas de mal, Prévot ?

— Pas de mal... »

Mais il se frottait le genou.

« Tâtez-vous, remuez, jurez-moi que vous n'avez rien de cassé.

— Ce n'est rien, c'est la pompe de secours... »

3 — Moi, je pensais qu'il allait **s'écrouler** brusquement, ouvert de la tête au nombril... Mais il me répétait, les yeux fixes :

— « C'est la pompe de secours ! »

Je me dis : le voilà fou, il va danser !...

Mais, détournant enfin son regard de l'avion qui, désormais, était sauvé du feu, il me regarda et reprit :

— « Ce n'est rien ; c'est la pompe de secours qui m'a accroché au genou. »

(A suivre.)

Ravagea : causa d'importants dégâts.

Secousses souterraines : l'avion subit des chocs en glissant sur les creux et les bosses du sol.

S'écrouler : s'affaisser, s'abattre.

QUESTIONS

1°) Pourquoi le mécanicien crie-t-il : « le feu ! ». Pourquoi ce feu s'est-il déclaré ? Quelle phrase le prouve ?

2°) Le pilote s'inquiète de l'état de santé du mécanicien ; quelles questions lui pose-t-il ?

3°) Il pense que son mécanicien est devenu fou : pourquoi ?

ORTHOGRAPHE

1°) Pour faire « **gue** », avec la lettre « **g** », il ne faut pas oublier le « **u** », devant : « **e** », « **i** », « **é** », « **ê** », « **è** ». Ex. : « un boule**dogue**, le **gui**don, la **guê**pe ».

2°) Les noms en : « **eau, au, eu** » prennent : « **x** » au pluriel. Ex. : « un **radeau**, des rad**eaux** ; un tuy**au**, des tuy**aux** ; un **jeu**, **des jeux**.

44. DANS LE DESERT (SUITE).

1 — Les réservoirs d'essence sont crevés. Nous n'avons plus d'eau. Le sable a tout bu. Nous retrouvons un demi-litre de café au fond d'un thermos **pulvérisé.** Nous retrouvons aussi un peu de raisin et une orange. Mais je calcule :

« En une heure de marche, sous le soleil, dans le désert, on épuise ça... »

2 — Nous nous installons dans la cabine pour attendre le jour. Je m'allonge, je vais dormir.

Je réfléchis en m'endormant à notre aventure : Nous ne savons pas où nous nous trouvons exactement. Nous n'avons pas un litre de liquide.

Il ne faut pas compter sur les avions : ils nous rechercheront sur trois mille kilomètres ! Il ne faut pas non plus rester sur place, et manquer peut-être l'Oasis proche. Nous marcherons aujourd'hui tout le jour. Et nous reviendrons à notre appareil. Nous inscrirons, avant de partir, notre programme en grandes majuscules sur le sable.

3 — Hélas ! Ce fut bien différent quand vint le jour ! Le vent souffle, ce vent d'Ouest qui sèche l'homme en dix-neuf heures. Mon œsophage n'est pas fermé encore, mais il est dur et **douloureux.** J'y devine quelque chose qui racle. Bientôt commencera cette toux dont on m'a parlé, et que j'attends. Ma langue me gêne.

Nous marchons vite, profitant de la fraîcheur du petit jour : nous savons bien qu'au grand soleil nous ne marcherons plus. Nous n'avons pas le droit de transpirer...

Nous avons mangé un peu de raisin le premier jour. Depuis trois jours, une demi-orange et une moitié de **madeleine.** Je n'ai pas faim, j'ai soif. Cette gorge dure, cette langue de plâtre me font souffrir.

Nous nous sommes assis : nous tombons de fatigue... Mais il faut repartir.

4 — Le paysage change. Nous marchons maintenant sur du **sable. A deux kilomètres** devant nous, des dunes ; sur ces dunes quelques taches de **végétation** basse. C'est le désert blond, c'est le Sahara : Je crois le reconnaître.

Nous allons marcher tout de même, au moins jusqu'à ces arbustes...

Nous sommes sauvés, il y a des traces dans le sable !...

« Ici, Prévot, deux hommes se sont séparés.

— Ici, un chameau s'est agenouillé...

— Ici... »

(A suivre.)

Pulvérisé : brisé en petits morceaux.

Douloureux : l'œsophage lui cause une douleur, lui fait mal.

Une madeleine :

La végétation : les arbres, les plantes constituent la végétation

QUESTIONS

1°) Quelles réserves ont pu retrouver les aviateurs ? Est-ce suffisant ?
2°) Quel danger courent-ils ? Espèrent-ils du secours ? Que décident-ils ?
3°) Pourquoi n'ont-ils pas « le droit de transpirer » ? Quelles douleurs éprouvent-ils ? Quelles en est la cause ?
4°) « Nous sommes sauvés ! », pensent-ils. Pourquoi ?

CONJUGAISON

Pour écrire un verbe à la forme interrogative :
Je place le pronom sujet après le verbe.
Je n'oublie pas le trait d'union entre le verbe et le pronom.
Je n'oublie pas le point d'interrogaton.

Chanter	**finir**	**avoir**	**être**
chantes-tu ?	finis-tu ?	as-tu ?	es-tu ?
chante-t-il ?	finit-il ?	a-t-il ?	est-il ?
chantons-nous ?	finissons-nous ?	avons-nous ?	sommes-nous ?
chantent-ils ?	finissez-vous ?	ont-ils ?	sont-ils ?
	finissent-ils ?		

Ecris les phrases suivantes à la forme interrogative. Je ne suis pas un mauvais élève - il a trop de travail - nous commençons la partie - vous êtes contents - les poires mûrissent - les œufs sont frais.

45. SAUVES (FIN).

1 — Cependant, nous ne sommes pas sauvés encore ! Il ne nous suffit pas d'attendre : Dans quelques heures, on ne pourra plus nous **secourir.** La marche de la soif, une fois la toux commencée, est trop rapide. Et notre gorge...

Nous avons donc marché encore... Et tout à coup, j'ai entendu le chant du coq ; Prévot m'a saisi par le bras :

« Vous avez entendu ?

— Quoi ?

— Le coq ?

— Alors... Alors...

— Alors, bien sûr, c'est la vie !... »

2 — J'ai eu une dernière **hallucination** : celle de trois chiens qui se poursuivaient ; Prévot, qui regardait aussi, n'a rien vu. Mais nous sommes deux à tendre les bras vers ce **Bédouin.** Nous sommes deux à rire de bonheur !

Mais nos voix ne **portent pas** à trente mètres. Nous nous parlions tout bas l'un à l'autre, et nous ne l'avions même pas remarqué !

3 — Mais ce Bédouin et son chameau, qui viennent d'apparaître lentement, ils s'éloignent. Peut-être cet homme est-il seul ?

Un autre Arabe, de profil sur la dune. Nous parlons, mais tout bas. Alors, nous agitons les bras. Mais ce Bédouin regarde toujours vers la droite...

Et voici que, sans hâte, il fait un quart de tour. A la seconde même où il regardera vers nous, il aura déjà effacé en nous la soif, la mort.

4 — C'est un miracle... Il marche vers nous sur le sable, comme un Dieu sur la mer...

L'Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé des mains sur nos épaules, et nous lui avons obéi : nous nous sommes étendus.

Nous avons attendu, le front dans le sable. Et maintenant, nous buvons à plat ventre, la tête dans la bassine, comme des veaux. Le Bédouin s'en effraie et nous oblige, à chaque instant, à nous **interrompre.** Mais, dès qu'il nous lâche, nous plongeons tout notre visage dans l'eau.

D'après Saint-Exupéry.
« Terre des hommes. »
(Ed. Gallimard.)

Secourir : venir en aide.

Une hallucination : l'auteur voit des choses qui n'existent pas ; qu'est-ce qui en est la cause ?

Bédouin : Arabe nomade du désert.

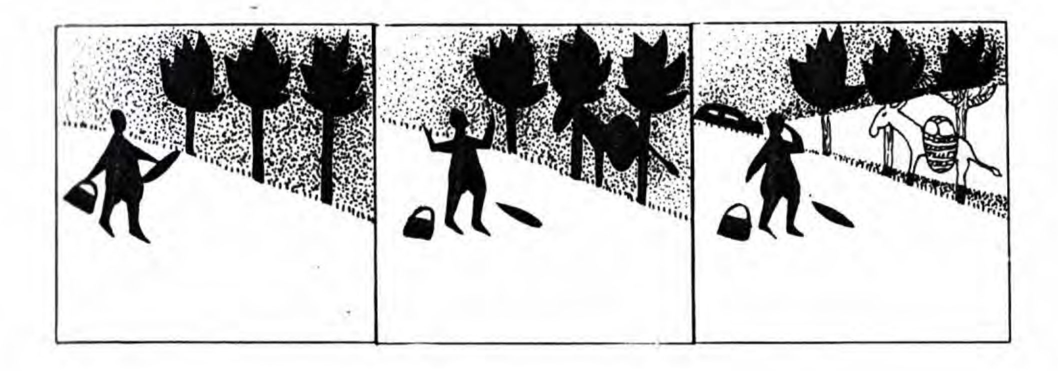
Ne porte pas : à trente mètres, on ne les entend pas appeler.

Interrompre : arrêter un moment.

QUESTIONS

1°) Pourquoi, « dans quelques heures », ne pourra-t-on plus secourir les aviateurs ?
2°) Le Bédouin ne les entend pas ; pourquoi ?
3°) A quel moment pensent-ils être sauvés ?
4°) De quelle manière le Bédouin les a-t-il secourus ?

EXPRESSION ECRITE



46. UNE PECHE MIRACULEUSE

1 — « Vraiment, mon beau neveu, je pêcherai de **grosses anguilles ?** demande Isengrin, le loup.

— Assurément, mon oncle, grosses comme ça ! », répond le Renard.

La nuit était claire et glaciale. L'étang se trouvait fortement **gelé.** On ne voyait dans la glace qu'un trou ; les paysans y laissaient le seau qui leur servait à **puiser** l'eau.

« Pour avoir du poisson, c'est ici que je viens, dit Renard. Je me fais attacher le seau à la queue, je le plonge dans l'étang et j'attends. Quand le seau me semble plein, je le sors et j'apporte ma pêche à la maison où Hermeline, ma femme, prépare un bon repas. »

2 — Le loup fit ce que Renard lui avait conseillé : le voici, le seau attaché à la queue, attendant le poisson. Or, par ce froid terrible, l'eau ne tarde pas à se prendre en glace, et serre fort la queue du loup. Il croit le seau **alourdi** par le poisson frais.

« Tant de poissons en si peu de temps, pense-t-il ; mon neveu me l'avait bien promis, c'est vraiment une pêche miraculeuse ! J'en ai assez pris ». Et il se décide à quitter le bord de l'étang.

Mais il ne peut bouger. Il se **démène,** s'agite, tire de tous côtés. La glace s'est formée, serre sa queue et ne casse point.



3 — « Renard, mon neveu, appelle-t-il, je suis gelé ! Je voudrais bien sortir, mais le seau est trop lourd de poisson : je ne peux pas le soulever. A mon aide ! »

Renard, qui faisait semblant de dormir, ouvre les yeux et dit :

« Comment, mon bon oncle, vous êtes toujours là ? Le jour va se lever. Faites comme moi. Hâtez-vous, fuyez ! Des chasseurs arrivent. »

4 — L'horizon s'éclaire, le soleil paraît... Le seigneur, tôt levé, aperçoit le loup, appelle ses gens et ses chiens.

Renard est déjà loin, mais Isengrin, malgré des efforts **désespérés,** reste prisonnier de la glace. Les chiens l'attaquent furieusement, le mordent et le déchirent à belles dents. Le seigneur arrive. De sa vieille épée, il espère tuer le prisonnier. Mais le coup tombe sur la queue qui est tranchée net. Isengrin, en hurlant, détale et disparaît.

D'après le Roman de Renart.

Une anguille :

Gelée : l'eau s'est transformée en glace.

Puiser : prendre l'eau avec le seau.

Alourdi: rendu lourd.

Il se démène : il se débat, s'agite vivement.

Des efforts désespérés : des efforts extrêmes pour s'enfuir

QUESTIONS

1°) Pour prendre du poisson, quel conseil le renard donne-t-il au loup ? Sait-il, par avance, ce qui va se passer ? Pourquoi agit-il ainsi ?

2°) Que se passe-t-il pendant que le loup attend le poisson ?

3°) Le loup appelle le renard à son secours. Mais celui-ci semble ignorer pourquoi le loup ne put s'enfuir. A quoi le voit-on ?

4°) Comment l'aventure se termine-t-elle ?

VOCABULAIRE

« Je voudrais bien sortir de l'étang, mais je ne peux pas soulever le seau : il est trop lourd ».

Utilise la même tournure pour raconter les situations suivantes :

— Vouloir grimper à un arbre dont la branche est trop haute.

— Vouloir entrer dans la maison sans avoir de clé.

47. UN COMBAT ACHARNE

Nag, le grand cobra, caché dans une jarre, guette l'homme dans sa salle de bains. Heureusement, la mangouste, Rikki-Tikki, veille...

1 — Au bout d'une heure, Rikki-Tikki commença d'avancer, lentement, vers la jarre. Nag était endormi. Rikki-Tikki **contempla** son grand dos. Elle se demandait où elle devrait mordre.

« Si je ne lui casse pas les reins au premier saut, se dit Rikki-Tikki, il peut se battre ; et s'il combat, ô pauvre Rikki... »

Elle examina l'épaisseur du cou plus bas que le capuchon. C'était trop gros pour ses mâchoires, et une morsure près de la queue ne ferait que mettre Nag en fureur.

2 — « Il faut que ce soit à la tête, se dit-elle enfin. A la tête, au-dessus du capuchon... Et quand je le tiendrai là, il ne faudra plus le lâcher. »

Alors, elle sauta. La tête du cobra reposait un peu en dehors de la jarre ; ses dents crochèrent, fortement. Elle essaya de clouer cette tête au sol, mais elle fut cognée de droite et de gauche, comme un rat secoué par un chien, en avant et en arrière, en haut et en bas, et en rond en grands cercles. Ses yeux étaient rouges, mais elle tenait bon, pendant que le corps du serpent **cinglait** le plancher comme un fouet.

3 — Elle resserrait **l'étau** de ses mâchoires. Elle savait qu'elle serait **assommée** et, pour l'honneur de sa famille. elle préférait être trouvée les dents fermées sur sa proie. Les chocs allaient, lui semblait-il, la mettre en pièces.

4 — Tout à coup, juste derrière elle, partit comme un coup de tonnerre. Une flamme lui **roussit** le poil. L'homme, réveillé par le bruit, avait déchargé les deux canons de son fusil sur Nag, juste derrière le capuchon.

D'après Rudyard Kipling.
« Le Livre de la jungle. »



Acharné : furieux.

Contempla : regarda avec soin le dos du cobra. Pourquoi ?

Cinglait : la queue souple du cobra frappait le plancher.

L'étau : ses mâchoires, comme un étau, serraient de plus en plus fort.

Assommée : tuée ou étourdie par un choc.

Roussit : brûla légèrement.

QUESTIONS

1°) Quelles précautions la mangouste prend-elle avant d'engager le combat ?

2°) Le cobra, saisi brusquement, veut se dégager. Comment compte-t-il y parvenir ?

3°) La mangouste est très courageuse. A quoi le voit-on ? Qu'est-ce qui la sauve ?

GRAMMAIRE

L'article permet de reconnaître qu'un mot est un nom.
Il indique le genre et le nombre du nom.
On distingue :
Les articles définis : le, la, les.
Les articles indéfinis : un, une, des.

Analyse les articles des phrases suivantes : Ex. : des : article indéfini se rapporte à anguilles, féminin, pluriel.
Isengrin veut prendre des anguilles. La nuit est claire. Renard lui montre le seau que les paysans ont abandonné.

48. COSETTE

La petite Cosette, orpheline de huit ans, vit chez les Thénardier, **aubergistes** *dans un petit village.*

1 — « On n'a pas donné à boire à mon cheval, crie tout à coup un des clients.

— Oh ! si, monsieur, dit la petite Cosette ; le cheval a bu dans le seau, plein le seau. Je lui ai porté à boire et je lui ai parlé.

— En voilà une qui est grosse comme le poing et qui ment gros comme la maison ! hurle le client. Je veux qu'on donne à boire à mon cheval.

— C'est juste, dit la Thénardier ; si cette bête n'a pas bu, il faut qu'elle boive. Holà ! mademoiselle chien-sans-nom, va porter à boire à ce cheval !

— Mais, madame, dit Cosette faiblement, c'est qu'il n'y a pas d'eau. »

La Thénardier ouvre toute grande la porte de la rue :

« Eh bien ! va en chercher. »

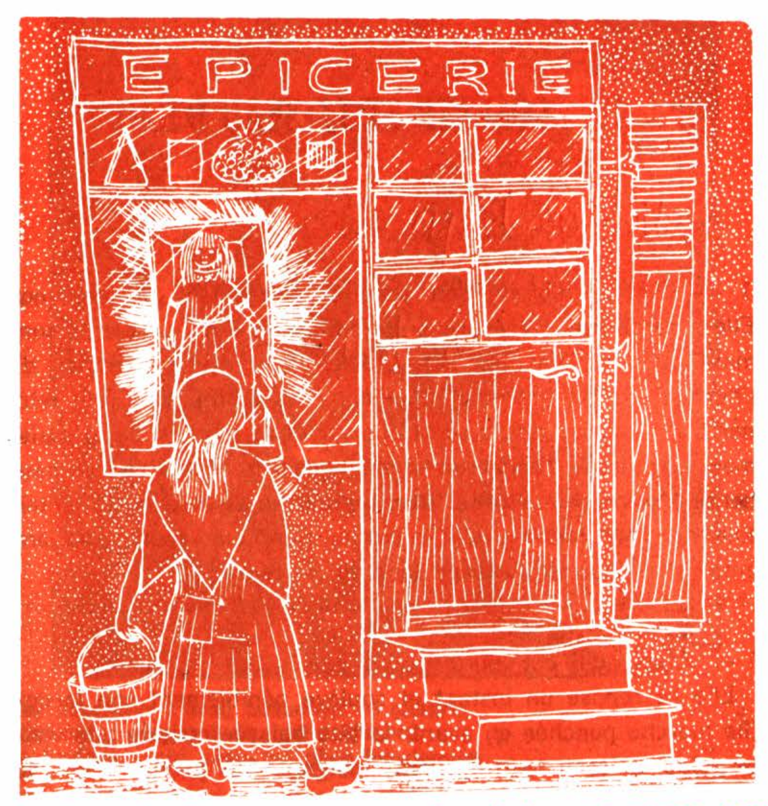
2 — Cosette baisse la tête et prend un seau vide au coin de la cheminée. Dehors, il fait noir. La source coule dans le bois sombre, loin de la maison... Pauvre petite fille ! Elle a huit ans. Comme elle aurait voulu avoir sa maman ! Comme elle aurait voulu rire et jouer, comme rient et jouent les petites filles de la Thénardier...

3 — Ah ! si elle avait pu s'amuser avec cette **merveilleuse** poupée qu'elle voit tous les jours dans la dernière **boutique** du village !... Justement, aujourd'hui, la poupée est encore là. Cosette s'arrête, pose son seau, et contemple la « dame », comme elle l'appelle. Comme elle doit être heureuse cette poupée-là ! Mais, soudain, la voix de la Thénardier la fait **sursauter** :

« Comment, chienne, tu n'es pas encore partie ! Attends un peu ! »

Effrayée, Cosette reprend son seau et pénètre dans la forêt toute noire...

(A suivre.)



Aubergistes : les Thénardier ont une maison où l'on peut manger, boire et coucher en payant.

La poupée merveilleuse : Cosette la trouvait très belle et l'admirait.

Boutique : une boutique est un lieu où l'on étale et vend des marchandises au détail.

Sursauter : faire un mouvement brusque. Pourquoi Cosette sursauta-t-elle ?

QUESTIONS

1°) Cosette n'est pas heureuse chez la Thénardier. Elle y est maltraitée. Qu'est-ce qui le montre ?

2°) Comment oublie-t-elle ses misères ?

3°) Cosette craint-elle la Thénardier ?

ORTHOGRAPHE

1°) Les noms masculins terminés par le son : « **ar** », s'écrivent généralement : « **a.r.d.** », sauf : le bazar - le départ - **le hangar - le phare.**

Ex. : « **le renard,** un **buvard** ».

2°) Les noms en « **ou** » prennent : « **s** » au pluriel, sauf : « bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou, qui prennent « **x** » au pluriel.

Ex. : « des **clous (s),** des **verrous (s),** mais : « des **bijoux (x),** des **joujoux (x)** ».

49. COSETTE ET LE SEAU D'EAU

1 — Cosette reprend son seau et entre dans la forêt noire. Elle regarde avec **désespoir** cette ombre où il n'y a plus personne, mais où **grouillent** les bêtes. Elles les entend marcher dans l'herbe ; elle les entend remuer dans les arbres. Elle veut retourner sur ses pas, retrouver la chaleur et la lumière de la maison, mais que dira la Thénardier si elle revient le seau vide ? La pauvre petite, épouvantée à cette idée, reprend le chemin de la fontaine. Elle ne regarde rien, elle n'écoute rien, elle court. Elle arrive enfin à la source, y plonge le seau, le retire.

2 — Mais qu'il est lourd !

Elle se repose un instant et soulève péniblement son **fardeau.** Elle marche penchée en avant, la tête baissée comme une vieille. Le poids du seau tend ses bras maigres. Ses petites mains sont gelées, et, chaque fois qu'elle s'arrête, l'eau froide qui déborde du seau tombe sur ses jambes nues. Des sanglots lui serrent la gorge, mais elle ne pleure pas. Elle a peur de pleurer tant elle craint la Thénardier... Même de loin, la Thénardier l'épouvante. Arrivée près d'un vieux châtaignier, elle fait une dernière halte, plus longue que les autres ; puis elle rassemble toutes ses forces, soulève son seau et repart courageusement.

3 — A ce moment, elle sent tout à coup que son fardeau ne pèse plus rien. Une main, qui lui paraît énorme, vient de saisir l'anse et la soulève vigoureusement. Elle lève la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marche auprès d'elle dans l'obscurité. C'est un homme qui était arrivé derrière elle, et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait **empoigné** l'anse du seau qu'elle portait. Et l'enfant n'eut pas peur.

(A suivre.)



Avec désespoir : avec beaucoup de chagrin.
Grouillent : s'agitent en grand nombre.
Son fardeau : son seau qui pèse lourdement.

Empoigné : l'homme a pris et serré l'anse avec la main.

QUESTIONS

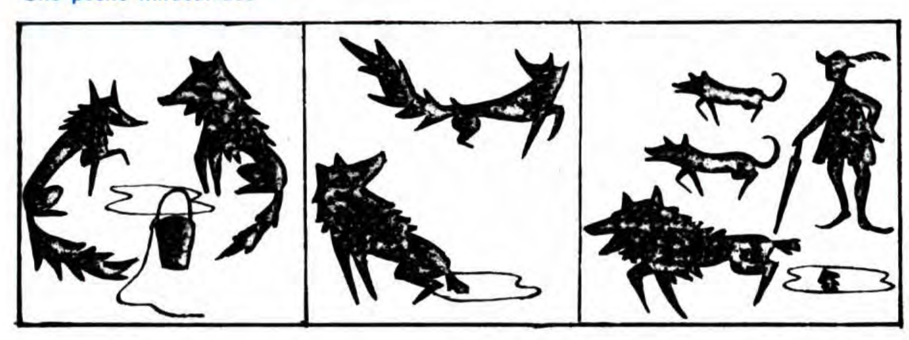
1°) Cosette a-t-elle peur ? Pourquoi ne revient-elle pas à l'auberge ?

2°) A quoi voit-on que cette corvée fait souffrir Cosette ? Est-elle courageuse ?

3°) Pourquoi « le fardeau ne pèse-t-il plus » à Cosette ?

EXPRESSION ECRITE :

Une pêche miraculeuse



50. LA POUPEE DE COSETTE

1 — L'inconnu lui adresse la parole. Il parle d'une voix presque basse.

« Mon enfant, c'est bien lourd pour toi ! »

Cosette lève la tête et répond :

« Oui, monsieur. »

— Quel âge as-tu, petite ?

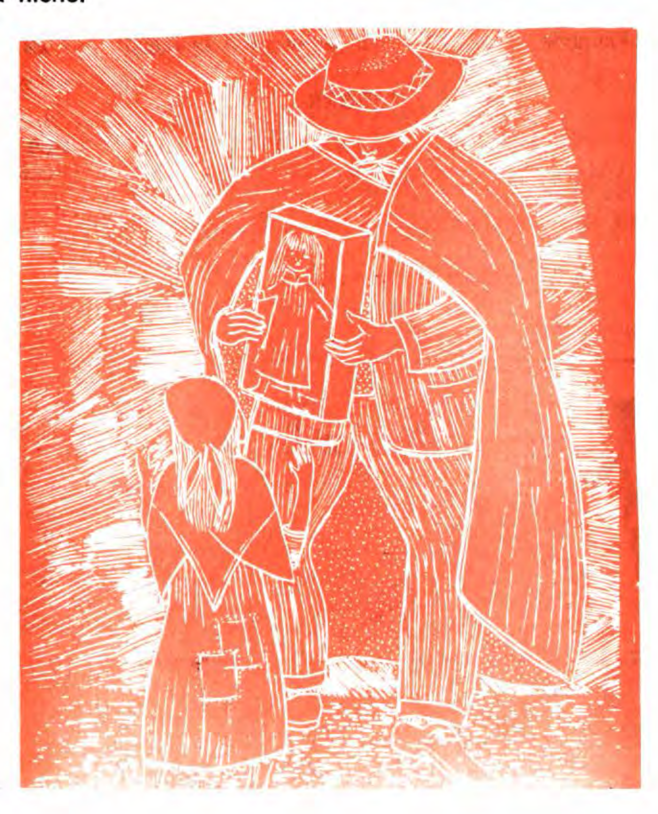
— Huit ans, monsieur.

— Tu n'as donc pas de mère ?

— Je ne sais pas, répond l'enfant ; je ne crois pas... Les autres en ont. Moi, je n'en ai pas. »

L'homme marche vite, et tous deux arrivent bientôt à l'auberge des Thénardier.

2 — Cosette, tremblante — car elle tremble toujours devant la Thénardier —, s'est **réfugiée** sous la table, comme un chien dans sa niche.



Elle tricote pour Ponine et Zelma, les filles de la Thénardier, qui jouent avec le chat, auprès du feu. Leur poupée traîne sur le plancher sale. « Qu'elle est belle ! » songe Cosette. Et tout à coup, elle lâche son tricot, se glisse hors de sa niche, allonge la main, saisit la poupée, et l'attire à elle.

3 — Heureuse, elle joue avec « sa fille », elle oublie l'auberge, la Thénardier, sa misère...

« Cosette ! hurle la Thénardier.

— Qu'est-ce donc ? demande l'inconnu.

— Cette misérable s'est permis de poser ses mains sales sur la poupée de mes enfants ! »

Cosette pleure, terrifiée.

4 — Alors, l'inconnu se lève, ouvre la porte de la rue et sort. Peu de temps après, il revient. Il porte dans ses deux mains la poupée merveilleuse dont nous avons parlé et que tous les **marmots** du village contemplent depuis le matin. Il ramène « la dame » ! Il la pose debout devant Cosette en disant :

« Tiens, c'est pour toi. »

D'après Victor Hugo.
« Les Misérables. »

S'est réfugiée : elle s'est retirée sous la table pour éviter les mauvais traitements.

Les marmots : les enfants.

QUESTIONS

1°) L'homme interroge Cosette : quelles questions lui pose-t-il ? Pourquoi ?

2°) Cosette a été tentée de jouer à la poupée. Pourquoi ?

3°) Que lui reproche la Thénardier ?

4°) Quel cadeau l'inconnu fait-il à Cosette ? Pour quelle raison ?

CONJUGAISON

Ecris au présent, interrogativement puis négativement :

« Tu fais tes devoirs - vous venez avec nous ils disent qu'ils sont fatigués ».

51. LA CUISSON DU MAÏS

Omar et sa sœur Zhor habitent la ville. Ils passent quelques jours à la campagne chez leur sœur aînée qu'ils appellent « Mama ».

1 — « Omar, le café est prêt ! » dit Zhor.

A l'appel de sa sœur, le garçon arrive, se frottant les yeux, auprès des deux femmes assises sous le figuier. Mama servit le café au lait et plaça un morceau de pain à côté de la tasse d'Omar.

« Tu iras nous chercher du maïs ? lui demanda-t-elle.

— Oui, à l'instant.

— Ne te presse pas. Bois ton café d'abord. »

2 — Le café avalé, Omar sortit et courut vers le champ de pommes de terre entouré d'une **haie** de maïs. Dans un **froissement de plantes** le garçon cassa quelques épis ; il en écarta les enveloppes, examina les grains. S'ils n'étaient plus blancs, s'ils devenaient jaunes, il les arrachait ; il en rapporta plein les bras.

3 — Zhor avait préparé un fourneau. On déshabilla les épis, on leur enleva la barbe ; dans le kanoun, il ne restait plus que des braises bien rouges. On y mit le maïs à rôtir. Mama et Zhor allèrent s'occuper du ménage ; Omar surveilla la cuisson du maïs. Avec un couvercle de marmite, il **ranima** le feu. De temps en temps, il soulevait un épi grillé d'un côté, le retournait.

De faibles explosions partaient dans le fourneau. Mama rangeait sa chambre, Zhor épluchait les légumes. Un moment passa, puis elles revinrent toutes les deux **s'accroupir** devant le kanoun.

« Donne, dit Zhor au gamin. Tu t'endors ! Regarde comment on fait. »

Elle lui prit le couvercle des mains et l'agita avec force au-dessus du feu, qui se réveilla soudain. Le maïs éclata à coups redoublés.

Les épis furent plongés dans l'eau salée pendant quelques instants. Puis on les retira.

4 — Leurs grains étaient serrés comme des dents bien rangées. On y mordait et on avait tout de suite la bouche pleine. Ils craquaient, ils avaient un goût de sel, de farine, de grillade. C'était délicieux.

D'après M. Dib.
« L'Incendie. »
(Ed. du Seuil.)

Une haie : une clôture.

Un froissement de plantes : ce qu'on entend lorsqu'on chiffonne une étoffe.

Il ranima : raviva, réveilla.

S'accroupir : s'asseoir sur ses talons.

QUESTIONS

1°) Comment Omar choisissait-il le maïs à cueillir ?
2°) Pouvez-vous dire comment le maïs a été préparé ?
3°) Pourquoi est-il délicieux ?

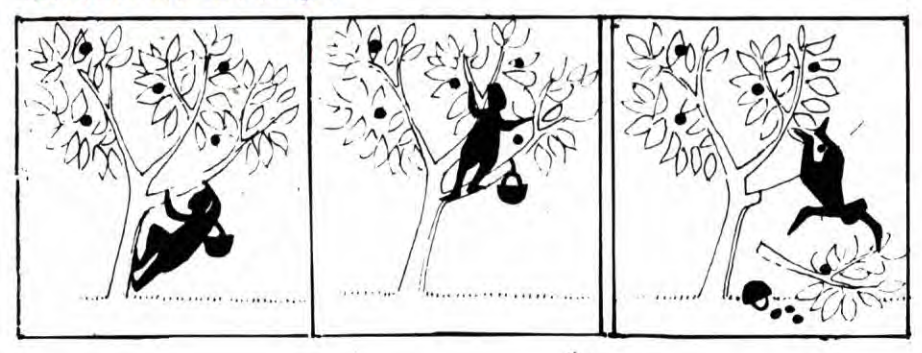
VOCABULAIRE

Il marchait et, de temps en temps, il écartait les enveloppes, examinait les grains. S'ils étaient jaunes, il les arrachait.

Parle à présent d'un vendangeur.

ELOCUTION :

Nabil va ramasser des oranges.



52. UN VOYAGE EN BALLON

1. Deux amis

La scène se passe à Londres avant l'invention des avions. Un savant, le docteur Fergusson, veut traverser l'Afrique en ballon. Son ami, Dick Kennedy, vient d'apprendre ce projet par les journaux.



1 — « Le fou ! l'insensé ! traverser l'Afrique en ballon : il ne manquait plus que cela ! Voilà donc ce qu'il préparait depuis deux ans ! »

Et, tout en parlant ainsi, le brave Dick se donnait de solides coups de poing sur la tête. Le soir même, il frappait à la porte de son ami. Fergusson lui ouvrit :

2 — « Dick ? fit-il avec étonnement.

— Dick lui-même, riposta Kennedy.

— Comment, mon cher Dick, toi, à Londres en ce moment ?

— Moi, à Londres...

— Et qu'y viens-tu faire ?

— Empêcher une folie sans nom !

— Une folie ? dit le docteur.

— Est-ce vrai ce que raconte ce journal ? répondit Kennedy, en lui tendant le journal en question.

3 — Ah ! c'est de cela que tu parles ! Ces journaux sont bien **indiscrets** ! Mais, assieds-toi donc, mon cher Dick.

— Je ne m'assoirai pas. Tu veux vraiment entreprendre ce voyage ?

— Vraiment ! Mes préparatifs sont presque terminés et...

— Où sont-ils, que je les mette en morceaux, tes préparatifs ! Où sont-ils ?

— Du calme, mon cher Dick, reprit le docteur. Je te comprends. Tu m'en veux parce que je ne t'ai pas encore averti. Mais sois tranquille, je ne serais pas parti sans t'écrire...

— Eh ! Je me moque bien...

— Parce que j'ai **l'intention** de t'emmener avec moi ! »

4 — Dick fit un bond digne d'un **chamois.**

— Ah ! çà, dit-il tu veux donc qu'on nous enferme à l'hôpital des fous ?

— J'ai compté sur toi seul, mon cher Dick, et c'est toi que j'ai choisi parmi tous les autres !

— Tu parles sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Et si je refuse de t'accompagner ?

— Je partirai seul.

— Asseyons-nous, répondit Dick. Je vois que tu ne plaisantes pas. Alors discutons ! »

(A suivre.)

Insensé : qui a perdu la raison.

Indiscrets : les journaux ont fait connaître ce projet de voyage que le docteur voulait garder secret.

J'ai l'intention : j'ai projeté, j'ai pensé.

Digne d'un chamois : semblable à celui d'un chamois.

QUESTIONS

1°) Quel est l'objet de la visite de Dick ?

2°) Quelle invitation devait contenir la lettre du docteur adressée à Dick ?

3°) Qu'est-ce que Dick espère lorsqu'il dit : « Alors, discutons ! »

53. UN VOYAGE EN BALLON

2. L'envol

Malgré l'insistance de son ami, le docteur Fergusson n'a pas renoncé à son projet. Après de longs préparatifs, les deux compagnons embarquent sur un navire qui les conduira avec leur ballon jusqu'à Zanzibar, sur la côte africaine. Et de là, ils s'envoleront pour l'Afrique.

1 — La veille du départ, le docteur, son domestique Joe, et Dick couchèrent à bord du navire « Le Résolute ». A six heures du matin, ils quittaient leur cabine. Le ballon se balançait légèrement au souffle du vent de l'Est.

Il était retenu à terre au moyen de cordes que vingt matelots avaient en mains. Le commandant du navire et ses officiers assistaient au départ.



2 — A ce moment, Kennedy alla droit au docteur, lui prit la main, et dit :

« C'est bien décidé, tu pars ?

— C'est très décidé, mon cher Dick !

— J'ai bien fait tout ce que je pouvais pour t'en empêcher !

— Tout.

— Alors, j'ai la conscience tranquille... Et je t'accompagne !

— J'en étais sûr », répondit le docteur.

3 — L'instant des derniers adieux arrivait. Le commandant et les officiers embrassèrent les courageux amis. Chacun voulait sa part des poignées de main du docteur Fergusson.

A 9 heures, ils prirent place dans la nacelle. Le docteur commença les **manœuvres :** le ballon, peu à peu, se souleva. Les matelots lâchèrent les cordes et la nacelle s'éleva.

4 — « Mes amis, s'écria le docteur en ôtant son chapeau, donnons à notre navire aérien un nom qui lui porte bonheur. Appelons-le : « Victoria ! »

Les applaudissements retentirent. Cependant, la vitesse augmentait :

— « Lâchez tout ! » dit le docteur.

Et le « Victoria » s'éleva rapidement dans les airs, tandis que les canons du « Résolute » **tonnaient en son honneur.**

(A suivre.)

Les manœuvres : les actions nécessaires au décollage du ballon.

Tonnaient en son honneur : tiraient pour montrer combien on l'estimait.

QUESTIONS

1°) Qu'espère encore Kennedy, même au moment de partir ?

2°) Que décide-t-il enfin ?

3°) Tous, sur le bateau, admirent les voyageurs et surtout le docteur. A quoi le voit-on ?

GRAMMAIRE

L'adjectif qualificatif sert à indiquer comment sont les personnes, les animaux ou les choses. Ex. : « le garçon **adroit**, les **petits** agneaux, les braises **rouges** ».

Il est placé soit près du nom qu'il qualifie (l'eau salée), soit séparé de lui par un verbe (les graines étaient jaunes).

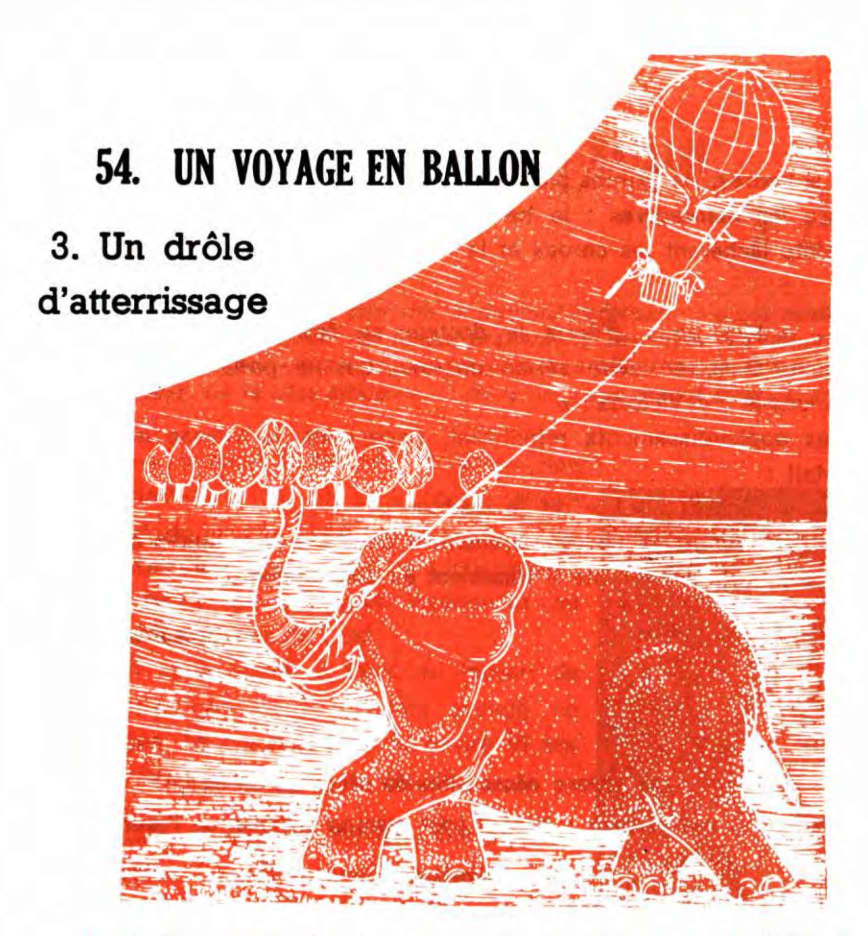
ORTHOGRAPHE

1°) Devant « **e** » et « **i** », le « **c** » se prononce « **se** » et ne prend pas de cédille. Ex. : « la cerise - nous nous balancions. Devant « **a, o, u** », il faut mettre une cédille sous le « **c** » pour le prononcer « **se** ». Ex. : la façade - un maçon.

2°) Les noms terminés par « **al** » au singulier se terminent par « **aux** » (a.u.x.) au pluriel sauf bal, carnaval, chacal, festival.

54. UN VOYAGE EN BALLON

3. Un drôle d'atterrissage



Le ballon conduit les trois voyageurs en plein cœur de l'Afrique. Ils sont en ce moment près de l'Equateur, et veulent atterrir. Ils jettent l'ancre.

1 — Tout à coup, le ballon fut violemment secoué. L'ancre avait mordu sans doute un roc caché par les hautes herbes.

« Nous sommes pris, fit Joe.

— Eh bien, jette l'échelle », répliqua Dick.

Il n'avait pas fini de parler, qu'un cri **aigu** retentit dans l'air.

« Qu'est-ce là ?

— Quel cri étonnant !

— Tiens, nous marchons !

— L'ancre a glissé !

— Mais non, elle tient toujours, fit Joe, **cramponné** à la corde.

— Regardez ! Regardez... C'est le rocher qui marche ! »

2 — Les herbes remuaient : bientôt, une forme allongée apparut au-dessus d'elle.

« Un serpent ! fit Joe.

— Un serpent ? s'écria Kennedy, en armant sa carabine.

— Eh non ! dit le docteur, c'est une trompe d'éléphant !

— Oui, c'est un éléphant ! »

Et Kennedy épaula son arme.

« Attends Dick, fit le docteur. Attends !

— Sans doute : l'animal nous **remorque...**

— Et du bon côté, Joe, du bon côté ! »

3 — L'éléphant s'avançait assez rapidement. On le voyait maintenant tout entier : il portait deux magnifiques défenses, entre lesquelles étaient prises les pattes de l'ancre. L'animal faisait des efforts inutiles pour s'en débarrasser. Cette course dura près d'une heure et demie.

Mais un bois épais apparaissait. Il fallait se séparer de ce furieux conducteur !

4 — Une première balle, tirée au crâne, ne parut même pas l'atteindre.

« Quelle tête dure ! fit Joe. Il faut que je vous aide ! »

Deux balles se logèrent dans les flancs de l'animal. Mais il continuait à courir.

« Continuons notre feu, Dick. »

(A suivre.)

Aigu : perçant.

Cramponné : Joe tient fortement la corde.

Nous remorque : nous traîne à sa suite.

QUESTIONS

1°) Qu'est ce qui étonne surtout les voyageurs ?

2°) En s'apercevant qu'ils ont affaire à un éléphant, que décident-ils d'abord ? Et ensuite ?

3°) Pourquoi faut-il tout de même « se séparer de ce furieux conducteur » ?

55. UN VOYAGE EN BALLON

4. Un bon festin

1 — Dix coups de feu retentirent encore. L'éléphant fit un bond effrayant, la nacelle et le ballon craquèrent comme si tout se brisait.

La situation devenait terrible. Le ballon approchait rapidement du bois, quand l'animal reçut une balle juste dans l'œil.

L'éléphant poussa un énorme barrissement. Il se redressa un instant en faisant **tournoyer** sa trompe, puis il retomba de tout son poids sur une de ses défenses qu'il brisa net. Il était mort.

2 — Joe visita l'ancre, elle était solidement retenue à la défense demeurée **intacte.** Le docteur et Dick sautèrent sur le sol.

« La magnifique bête ! s'écria Kennedy. Quelle masse ! Je n'ai jamais vu dans l'Inde un éléphant de cette taille.

— Cela n'a rien d'étonnant, mon cher Dick ; les éléphants du centre de l'Afrique sont les plus beaux.

— En attendant, répondit Joe, j'espère que nous goûterons un peu de celui-là ! Je vous promets un repas **succulent !**

M. Kennedy va chasser, M. Fergusson inspecter le « Victoria ».

3 — Dick s'éloigna, armé de son fusil.

Joe fit alors dans la terre un trou assez profond. Il le remplit de branches sèches qui couvraient le sol ; il entassa au-dessus une sorte de bûcher, et il mit le feu. Il revint ensuite vers l'éléphant, choisit le meilleur morceau de la trompe et du pied de l'animal. Lorsque le bûcher eut complètement brûlé, il retira les cendres et les charbons, il plaça les morceaux de l'éléphant entourés de feuilles odorantes au fond de ce four, et les recouvrit de cendres chaudes. Puis il éleva un second bûcher, et quand tout le bois fut brûlé la viande était cuite à point.



4 — Joe déposa alors la viande sur des feuilles vertes. Il apporta des biscuits, du café, de l'eau fraîche puisée à un ruisseau voisin.

« Quel merveilleux voyage ! répétait-il, tout fier de lui. Ni fatigue ni danger ! Un excellent repas ! Que demander de plus ? Et ce bon M. Kennedy qui ne voulait pas venir ! »

D'après J. Verne.
« Cinq Semaines en ballon. »
(Hachette.)

Tournoyer : tourner en faisant plusieurs tours.

Intacte : entière, malgré la chute.

Succulent : très bon, nourrissant et appétissant.

QUESTIONS

1°) L'éléphant a-t-il été difficile à abattre ?
2°) Le ballon risque-t-il de s'élever, seul, dans les airs ?
3°) Quel repas Joe va-t-il préparer ?

CONJUGAISON

Pour parler de ce qui se passera, de ce qui aura lieu, dans l'avenir, on emploie le temps **futur**. Ex. : « le ballon **montera** dans les airs ».

Verbe **« chanter »** au futur

Je chant**erai** (erai)	nous chant**erons** (erons)
tu chant**eras** (eras)	vous chant**erez** (erez)
Il, elle chant**era** (era)	ils, elles chant**eront** (eront)

EXPRESSION ECRITE

Nabil rentre chez lui, après la cueillette des oranges. Il raconte l'accident à ses parents.

56. LE MENDIANT

1 — Un mendiant s'approche de la porte du magasin. Vieux, les épaules larges, il tient un **gourdin** avec lequel il bat le sol. Ses cheveux pendent sur son visage. La poussière des rues a poudré sa barbe.

« La charité, pour l'amour de Dieu ; c'est aujourd'hui vendredi ! » chantonne-t-il.

Il tend la main et attend patiemment.

2 — « Avance, Sidi. Entre chez moi ! Sois le bienvenu. »

Le mendiant ne bouge pas. Il attend toujours sur le pas de la porte.

« Entre, répète El-Hadj. Ne sommes-nous pas tous frères ? »

3 — Cette fois, le vieillard entre. Mais il a de la peine à passer l'entrée, qui est étroite, et il se cogne aux murs. Il s'arrête enfin devant les deux hommes :



« Viens t'asseoir, petit père. Tu voudras bien m'excuser, je vais te laisser un instant avec Djamel. »

Il part et revient bientôt. D'un bras, il tient serrée contre sa poitrine une miche plate et tendre ; de sa main libre il ferme son porte-monnaie. Il remplit ensuite de petit-lait un pot en émail.

4 — « Tiens, il est tout frais. Repose-toi un peu, pendant que je prépare à manger. »

Il apporte le petit-lait et le pain. Les mains du mendiant se tendent en **mouvements maladroits.** Djamel comprend alors que le vieux est aveugle.

« Au nom de Dieu ! » prononce ce dernier.

Et il commence à manger.

« Quelle est ta **situation,** Sidi ? », demande El-Hajd.

Le mendiant ne répond pas... Il achève son repas, secoue ses **haillons** et quitte le magasin.

D'après M. Dib.
« Un été africain. »
(Ed. du Seuil.)

Un gourdin : un gros bâton court.

Des mouvements maladroits : manquent d'adresse, ne permettent pas d'atteindre tout de suite le but qu'on se propose. Expliquez pourquoi ici.

La situation du mendiant : ce qu'il fait, de quoi et comment il vit.

Ses haillons : ses vêtements en lambeaux.

QUESTIONS

1) El-Hadj a bon cœur. A quoi le voyons-nous ?

2°) A quel moment s'aperçoit-il que le vieux est aveugle ?

3°) Que demande-t-il au mendiant ? Celui-ci ne répond pas. A votre avis, quelle réponse pourrait-il donner ?

VOCABULAIRE

« Tiens, voici du petit-lait frais ; bois-le : tu dois avoir bien soif ».

A présent, donne un cachet à quelqu'un qui a mal à la tête. « Tiens... ».

Ensuite donne un tricot à quelqu'un qui a froid. « Tiens... ».

57. LE CHIEN QUI SE CHERCHAIT UN COMPAGNON

1 — Il y a de cela bien longtemps, le chien vivait seul dans les bois, et non dans les maisons comme aujourd'hui.

Un beau jour, il décide de ne plus vivre seul. Il se met alors à la recherche d'un compagnon.

Il se promène longtemps sans rencontrer personne ; et voilà que tout à coup, entre deux arbres, il aperçoit un lièvre qui fuyait.

« Eh ! petit lièvre, crie le chien. Ne te sauve pas. Ecoute-moi ! Ne veux-tu pas que nous vivions ensemble ? Ce serait bien plus amusant !

— Ma foi, dit le lièvre, pourquoi pas ? Essayons ! »

2 — Ils choisissent un joli petit coin dans la forêt et **s'y installent.**

La nuit venue, ils se couchent. Le petit lièvre s'endort tout de suite, mais le chien reste éveillé ; il y a des feuilles qui tombent, des branches qui craquent, des oiseaux de nuit qui passent... et chaque fois il aboie.

Le petit lièvre ne peut pas dormir. Il se fâche et dit au chien :

« Cesseras-tu d'aboyer, à la fin ? Si jamais le loup t'entendait, il viendrait nous dévorer tous les deux... »

Le chien cesse d'aboyer et réfléchit :

« Il n'est pas **fameux,** mon compagnon... il est peureux !... Le loup vaudrait peut-être mieux, puisqu'il fait peur au lièvre... »

Et le chien, laissant là le petit lièvre, s'en va à la recherche du loup.

3 — Il le cherche longtemps et, tout à coup, il l'aperçoit qui sort d'un **buisson.**

« Eh ! loup gris, museau pointu ! crie le chien. Ecoute-moi ! Ne veux-tu pas que nous vivions ensemble ? Ce serait bien plus amusant !

— Ma foi, dit le loup, pourquoi pas ? Essayons ! »

Le soir venu, ils s'installent pour dormir. Mais, au beau milieu de la nuit, le chien, réveillé par un bruit, se met à aboyer.



Effrayé, le loup se réveille à son tour :

« Tais-toi donc ! dit-il au chien. Si jamais l'ours t'entendait, il nous dévorerait tous les deux... »

« Ça, pense le chien, il n'est pas beaucoup plus courageux que le lièvre... Il a peur de l'ours qui est certainement plus fort que lui ! »

Et le chien, laissant là le loup, s'en alla à la recherche de l'ours.

(A suivre.)

S'y installent : s'y mettent à l'aise.

Il n'est pas fameux : il n'est pas remarquable, il ne se distingue pas des autres.

Un buisson : une touffe de petits arbres sauvages.

QUESTIONS

1°) Pour quelle raison le chien quitta-t-il le lièvre ?

2°) Pourquoi se met-il à la recherche du loup ? Puis de l'ours ?

GRAMMAIRE

Si le nom est au masculin, l'adjectif qualificatif est au masculin.

Si le nom est au féminin, l'adjectif qualificatif est au féminin.

Ex. : Un passage étroit, une entrée étroite.
Le mur bas, la porte basse.
Du pain frais, tendre ; une miche fraîche, tendre.
Un jour entier, une journée entière.

On dit que l'adjectif qualificatif s'accorde en genre avec le nom.

Ecris au féminin les expressions et les phrases suivantes :

« Un chat mignon, vif, léger, joueur - le premier de la classe est soigneux, travailleur, obéissant, serviable - un garçon matinal, patient, adroit ».

58. LE CHIEN QUI SE CHERCHAIT UN COMPAGNON (SUITE).

1 — Le chien, laissant là le loup, s'en va à la recherche de l'ours. Il le cherche longtemps, parmi les arbres, les rochers. Et voici que, soudain, il se trouve nez à nez avec lui. C'est un gros ours brun et qui n'a pas l'**air commode**.

« Eh ! ours brun ! Ne veux-tu pas que nous vivions ensemble ? Ce serait bien plus amusant !

— Ma foi, pourquoi pas ? répondit celui-ci. Essayons ! »

Ils se promènent toute la journée et, le soir venu, ils se couchent. A peine l'ours est-il endormi, que le chien se met à aboyer.

Réveillé en sursaut, l'ours tremble de frayeur. Furieux, il dit au chien :

« Mais tais-toi donc ! Si jamais l'homme t'entendait, il viendrait nous tuer... »

« Eh bien, pense le chien, celui-là ne vaut pas mieux que les autres : il a peur de l'homme ! »

2 — Et, **plantant** là l'ours qui s'était rendormi, il part à la recherche de l'homme.

Mais il a beau chercher dans la forêt entière, il n'en trouve pas.



Il sort sur la **lisière** et s'assied pour se reposer. Alors, il voit un homme qui s'avance vers lui : un bûcheron qui vient couper du bois.

Quand le bûcheron est tout près, le chien lui dit :

« Ecoute-moi, homme, toi qui fais peur à l'ours, qui fais peur au loup, qui fais peur au lièvre... Ne veux-tu pas me prendre comme compagnon ?

— Et pourquoi pas ? dit l'homme. Viens avec moi, nous verrons ! »

Et l'homme amène le chien dans sa maison.

3 — Le soir, l'homme se couche et s'endort.

Au milieu de la nuit, le chien se met à aboyer. L'homme ne bouge pas. Le chien aboie plus fort. Alors, l'homme se réveille et lui crie :

« Eh ! brave chien ! Mange si tu as faim, bois si tu as soif ! Mais laisse-moi dormir tranquille, s'il te plaît ! »

« Il n'a donc peur de rien ! », pense le chien.

Il mangea, but et s'endormit à son tour.

Et, depuis ce temps-là, le chien est resté le compagnon de l'homme.

D'après Natha Caputo.
« Contes des quatre vents. »
(Nathan, édit.)

Il n'avait pas l'air commode : il n'avait pas l'air d'avoir bon caractère.

Plantant : quittant brusquement.

La lisière : la limite, le bord.

QUESTIONS

1°) Quel reproche le chien fait-il à l'ours ?

2°) Que dit l'homme lorsque le chien se mit à aboyer ? Pourquoi le chien est-il resté le compagnon de l'homme ?

ORTHOGRAPHE

Les noms féminins en : « **e** » s'écrivent toujours « **ée** », sauf s'ils se terminent par « **té** » ou « **tié** ». Ex. : « la vallée, la matinée ».

Mais attention ! on écrit : la clé (é).

59. BADRADINE 1.

Bachir est marchand d'huile. Mais, depuis quelque temps, son huile se vend mal ; elle a mauvais goût. Bachir fait venir chez lui le vieux Badradine pour en trouver la cause.

1 — On conservait les olives séchées dans des jarres hautes comme des hommes. Badradine mangea trois ou quatre de ces olives, et approuva de la tête. Rien à dire. Puis il visita la chambre obscure, où les olives de l'année trempaient avec le sel. Il en prit une poignée, les examina de près, y mit la dent et, de nouveau, secoua la tête. Beau fruit, rien à dire.

2 — Alors, il goûta de l'huile de l'année. Il en prit dans une jarre avec une cuiller d'os. Toute la famille le regardait, les yeux agrandis. Bachir sentait ses lèvres trembler. Badradine **absorba** une petit cuillerée d'huile et la recracha presque tout de suite. Il dit simplement : « Elle a un goût de fer. » Il ajouta : « Il faut chercher. »

3 — Il se fit conduire à l'huilerie. On l'avait installée dans une grande cave basse. Au centre était le moulin. Les fruits **broyés** formaient une belle pâte brune. On en remplissait les couffins d'alfa que l'on portait sous la presse... Badradine demanda de la lumière. Bachir prit au mur une lampe à huile toute pareille à celle des anciens temps. Il éleva la lampe à bout de bras... Le vieux démonta le moulin, inspectant le grain de la pierre, grattant de l'ongle ici et là, **flairant, furetant,** s'appliquant parfois un doigt humide sur le bout de sa langue. Il dit : « Ce n'est pas le moulin. »

(A suivre.)



Absorba : avala, but.

Broyés : écrasés.

Flairant : appliquant son nez à ce qu'il voulait sentir.

Furetant : fouillant pour découvrir la raison cachée du mauvais goût de l'huile.

QUESTIONS

1°) Par quoi Badradine commença-t-il ses recherches ?

2°) A quoi goûte-t-il ? Quelle est sa conclusion ?

3°) Qu'inspecte-t-il ensuite ? Comment ?

CONJUGAISON

Futur des verbes du 2e groupe :

Je fini**rai**	nous fini**rons**
tu fini**ras**	vous fini**rez**
il, elle fini**ra**	ils, elles fini**ront**

1°) Ecris, dans le cahier d'orthographe, le verbe « finir », au futur (terminaisons en couleur).

2°) Ecris au futur les verbes entre parenthèses. Souligne les terminaisons.
Ces gros livres (alourdir) votre cartable - Quand vous (gravir) la côte, vous (transpirer) car il fait chaud - La fumée (noircir) les casseroles, tant pis ! Nous les (frotter) et nous les (polir) ensuite.

60. BADRADINE 2.

1 — Badradine s'appliqua un doigt humide sur le bout de la langue. Il dit : « Ce n'est pas le moulin. » Alors, il visita le pressoir. Ses yeux **pétillaient** dans l'ombre : sa barbe, blanche et légère, ressemblaient à un nuage de printemps ; il avait des doigts **vigoureux** et **agiles.**

Le pressoir était sain, propre et bien construit.

2 — Alors, Badradine s'accroupit sur le sol, et, au moyen d'une grande cuiller de bois, vida le trou dans lequel **ruisselait** l'huile des couffins. Il le vida complètement : l'huile d'abord, puis la **saumure** noire du fond. Et, comme on ne voyait toujours rien, Bachir eut l'impression que jamais on ne pourrait venir à son secours.

3 — Le trou vidé, Badradine s'allongea par terre. La flamme dansait à son doigt. Pendant plus d'un quart d'heure, le vieux examina cette cavité, où séjournaient toutes les huiles préparées dans la maison. Bachir retenait son souffle, et des gouttes de sueur se gonflaient sur ses tempes.

4 — Enfin, Badradine enfonça l'un de ses bras dans le trou et dit doucement : « Voilà ! »

Les deux hommes coururent au-dehors. Pendant un moment, Bachir fut ébloui par la clarté... Puis, il aperçut la paume ouverte du vieillard, et. posé sur cette paume, quelque chose qu'il eut d'abord beaucoup de mal à reconnaître.

C'était, toute rouillée, une plume à écrire, une plume d'acier de ce modèle que les écoliers appellent « sergent-major ».

« Voilà, répéta Badradine avec calme. Et dis à tes fils qu'il n'est pas toujours sage d'abandonner le **stylet** de roseau pour écrire comme les chrétiens. »

D'après G. Duhamel.
« Le Prince Jaffar. »
(Mercure de France, Ed.)



Pétillaient : brillaient.

Vigoureux : forts.

Agiles : légers, souples.

Ruisselait : coulait comme un ruisseau.

La saumure : le liquide salé dans lequel trempaient les olives

Le stylet : le roseau taillé en pointe qui sert à écrire.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Badradine se sert-il d'une cuiller de bois ?

2°) A quel moment des recherches, Bachir eut-il l'impression qu'on ne pouvait plus venir à son secours ?

3°) Qu'est-ce qui a donné ce mauvais goût à l'huile ? Rappelez les différentes étapes de l'enquête de Badradine.

EXPRESSION ECRITE

Vous avez un jour accompli un acte de bonté. Racontez.

61. SEULS PARMI LES LOUPS

1. Assiégés par les loup

Deux hommes, Bill et Henry, et six chiens tirent un traîneau lourdement chargé, sur la neige glacée de l'Amérique du Nord. Les deux hommes sont inquiets : vous allez savoir pourquoi.

1 — Bill jeta du bois dans le feu, alluma sa pipe et en tira quelques bouffées. Il s'interrompit quand il vit, dans la nuit, une paire d'yeux brillants comme des **braises.** Il la montra à Henry qui lui en désigna une seconde, puis une troisième.

Un cercle d'yeux se déplaçait, ou disparaissait, pour reparaître à nouveau, l'instant d'après.

2 — Les chiens bondissaient, affolés, autour du feu, ou venaient en rampant se blottir entre les jambes des deux hommes. Au milieu de la bousculade, l'un d'eux tomba même dans la flamme et se mit à pousser des hurlements plaintifs.

« Et nous n'avons plus de munitions ! Quelle triste situation ! », dit Bill.

3 — Il avait fini sa pipe ; il aida son compagnon à étendre des branches de sapin sur la neige. Ils y déposèrent un lit de couvertures et de fourrures. Henry grogna, tout en délaçant ses chaussures :

« Combien dis-tu, Bill, qu'il nous reste de cartouches ?

— Trois, et je voudrais bien en avoir trois cents. Alors, je leur aurais montré qui je suis ! »

Il secoua son poing avec colère vers les yeux **luisants.** Puis, ayant enlevé à son tour ses chaussures il les déposa devant le feu.

« Je voudrais bien aussi que ce froid cesse !... Ah ! soupire-t-il, quand nous atteindrons le **refuge,** nous nous assoirons tranquillement auprès du feu, et nous jouerons aux cartes ! »

(A suivre.)



Assiégés : encerclés.

Braises : charbons qui brûlent.

Luisants : brillants comme les yeux des chats dans la nuit.

Le refuge : la petite maison qui les mettra à l'abri du froid, du mauvais temps.

QUESTIONS

1°) Où sont les loups ? Comment révèlent-ils leur présence ?
2°) Pourquoi n'avancent-ils pas pour attaquer ?
3°) La situation est inquiétante. Pourquoi ?

VOCABULAIRE

« Quand nous atteindrons le refuge, nous nous assoirons tranquillement auprès du feu pour nous réchauffer, puis nous jouerons aux cartes ».

A présent parlez des caravaniers qui traversent le désert et qui voudraient atteindre l'oasis. « Quand nous atteindrons... ».

62. SEULS PARMI LES LOUPS

2. Deux chiens disparaissent

1 — Henry finit par se glisser en grognant sous la couverture. Bill en fit autant et les deux compagnons s'endormirent. Le feu tomba peu à peu et les yeux brillants resserrèrent leur cercle. Dès que deux d'entre eux s'avançaient, les chiens grondaient, **apeurés** et menaçants à la fois. Leurs cris devinrent si forts à un moment, que Bill se réveilla. Il **renouvela** le bois du foyer. Sitôt que la flamme se fut élevée, le cercle des yeux recula. Bill jeta un regard sur le groupe de chiens... Il se frotta les yeux, et regarda plus attentivement. Après s'être glissé sous la couverture, il appela :

« Henry... Oh ! Henry ! Ils sont encore six ! »

Henry grogna, mais ne répondit pas.

2 — Le lendemain matin, Bill se réveilla le premier, et il tira du lit son compagnon. Il était six heures, mais le jour était encore loin de naître. Bill roula les couvertures et prépara le traîneau pour le départ. Soudain, il cria :

« Henry ! Dis-moi ! Combien de chiens crois-tu que nous avons ?

— Six !

— Erreur ! s'exclama Bill. Cinq ! L'un d'entre eux est parti !

— Qu'allons-nous devenir ? » dit Henry.

Il se précipita, compta les chiens :

« Tu as raison ! Boule-de-suif est parti. Ce n'est pas de chance, ni pour lui, ni pour nous... Ils l'ont sûrement avalé vivant ! »

3 — Le soir suivant, un autre chien disparut de la même manière. Les deux hommes attachèrent donc leurs bêtes avec le plus grand soin.

« Je sais comment les loups s'y prennent pour **s'emparer** des chiens, dit Bill. Ils se mêlent à eux pendant la nuit, les entraînent hors du campement et les **dévorent** tout à leur aise... Mais regarde, Henry, dit Bill, si j'ai bien travaillé ! S'il manque un seul chien à l'appel demain, je veux me passer de café. »

(A suivre.)



Apeurés : saisis de peur.

Renouvela : apporta du bois pour remplacer celui qui avait brûlé.

S'emparer : se saisissent des chiens par la force.

Dévorent : les bêtes féroces les mangent en les déchirant avec les dents

QUESTIONS

1°) A quel moment les loups resserrent-ils leur cercle ? Reculent-ils ?

2°) Que veut dire Bill lorsqu'il déclare : « ils sont encore six ! »

3°) Comment les chiens ont-ils disparu ? Le soir suivant, quelle précaution les deux hommes prennent-ils ?

GRAMMAIRE

L'adjectif qualificatif s'accorde en nombre avec le nom :
Si le nom est au singulier, l'adjectif qualificatif est au singulier.
Si le nom est au pluriel, l'adjectif qualificatif est au pluriel.
Ex. : Un œil luisant, des yeux luisants.
Un geste brutal, des gestes brutaux.
Un chien hargneux, des chiens hargneux : l'adjectif ne change pas.
Un beau rêve, de beaux rêves.

Ecris au pluriel les expressions au singulier et au singulier les expressions au pluriel :

Le petit poussin jaune - des tonneaux pleins - un cri joyeux - des cahiers épais - un tableau mural - les nouveaux locataires.

63. SEULS PARMI LES LOUPS

3. Un troisième chien disparaît

1 — Au matin, Henry prépara le petit déjeuner. Son camarade dormait encore. Il le réveilla seulement lorsque ce fut prêt, et, ayant remarqué que sa tasse à café était vide, il se pencha pour atteindre la cafetière.

« Henry, dit-il avec un petit sourire, n'as-tu rien oublié de me donner ? »

Henry secoua la tête. Bill avança sa tasse vide.

« Tu n'auras pas de café, prononça Henry.

— Aurait-il été renversé ?

— Ce n'est pas cela ! Tu n'en auras pas : Gros-Gaillard est parti. »

2 — Lentement, Bill tourna la tête et compta les chiens.

« Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Je l'ignore. Gros-Gaillard ne pouvait pas **ronger** lui-même **la lanière** de cuir qui l'attachait au bâton. N'a-qu'une-Oreille lui aura rendu sans doute ce service.

— Le sale chien ! dit Bill. Ne pouvant se détacher, il a détaché son voisin.

— En tout cas, Gros-Gaillard est mort... Maintenant, Bill, veux-tu du café ? »

Bill fit signe que non. Il avala son déjeuner.

« Ils l'ont dévoré tout entier, dit Bill, les os, les côtes et la peau. Pourvu que toi et moi nous ne subissions pas **le même sort.**

3 — Henry se mit à rire.

« C'est la première fois, dit-il, que je suis ainsi suivi par des loups ; mais j'ai connu d'autres dangers et m'en suis tiré **sain et sauf.** Prends ton courage à deux mains, et ne crains rien. Il ne nous aurons pas ! »

(A suivre.)



Ronger : couper peu à peu avec les dents.

La lanière : bande de cuir longue et étroite.

Nous ne subissions pas le même sort : nous ne soyions pas dévorés aussi.

Sain et sauf : sans mal.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Henry n'a-t-il pas servi de café à Bill ?
2°) Comment Gros-Gaillard est-il parti ?

ORTHOGRAPHE

Les mots commençant par « **ap** » prennent 2 p (ex. : apprendre). Cependant, quelques mots ne prennent qu'un « **p** ». Retenons : « **apercevoir, aplatir** ».

64. SEULS PARMI LES LOUPS

4. Que va-t-il se passer ?

1 — La journée suivante débuta bien. Les deux hommes n'avaient pas perdu de chien durant la nuit. Et c'est un peu plus tranquillement qu'ils s'étaient remis en chemin dans le silence, le noir et le froid. Bill lui-même semblait moins inquiet, et quand les chiens renversèrent le traîneau à un mauvais passage, c'est **en plaisantant** qu'il accueillit l'accident. Pourtant, le traîneau, **sens dessus dessous,** demeurait suspendu entre le tronc d'un arbre et un énorme roc. Il fallut **dégager les chiens.**

2 — Tandis que les deux hommes s'occupaient à remettre sur pied le traineau, Henry aperçut N'a-qu'une-Oreille en train de s'éloigner en rampant.

« Ici, N'a-qu'une-Oreille ! » cria-t-il au chien.

Mais, au lieu de lui obéir, le chien fit un bond en avant et se sauva, en courant de toutes ses forces. Bientôt, pourtant, N'a-qu'une-oreille reconnut son erreur. Du traîneau, les deux hommes le virent qui hésitait, puis revenait vers eux à fond de train.

Mais déjà, une douzaine de loups maigres fonçaient sur le chien afin de lui **couper la retraite...**

3 — « Où vas-tu ? » cria Henry, en posant sa main sur le bras de Bill qui avait pris son fusil.

Bill se dégagea d'un mouvement brusque.

« Je ne peux plus, dit-il, continuer de supporter ce qui se passe. Si je peux l'empêcher, les loups n'auront plus un seul de nos chiens. »

Et, le fusil au poing, il s'enfonça dans le sentier.

« Attention, Bill ! lui jeta Henry une dernière fois. Sois prudent ! »

(A suivre.)



En plaisantant : en disant des mots pour rire, pour amuser.

Sens dessus dessous : de façon que ce qui devrait être dessus se trouve dessous.

Dégager : détacher, libérer.

Lui couper la retraite : l'empêcher de revenir en arrière, vers le traîneau.

QUESTIONS

1°) Pourquoi le chien s'éloignait-il « en rampant » ?

2°) « N'a-qu'une-Oreille » comprit son « erreur » : de quelle erreur s'agit-il ? Que se passa-t-il alors ?

3°) Bill doit se montrer très prudent : pourquoi ?

CONJUGAISON

Verbe « **avoir** » au futur

J'aur**ai** **(ai)** chaud
tu aur**as** **(as)** chaud
il (elle) aur**a** **(a)** chaud
nous aur**ons** **(ons)** chaud
vous aur**ez** **(ez)** chaud
ils (elles) aur**ont** **(ont)** chaud

Verbe « **être** » au futur

Je ser**ai** **(ai)** content (contente)
tu ser**as** **(as)** content (contente)
il ser**a** **(a)** content ,elle ser**a** contente
nous ser**ons** **(ons)** contents (contentes)
vous ser**ez** **(ez)** contents (contentes)
ils ser**ont** **(ont)** contents, elles ser**ont** contentes

1°) Recopie, en soulignant les terminaisons, les verbes « être » et « avoir » au futur.

2°) Remplace les points par le verbe « **être** » ou le verbe « **avoir** » au futur :

Quand j'.... mon vélo, je .... content. Tu .... une bonne note. Tu .... à l'heure. Le train .... en gare à six heures Nous .... au restaurant à midi ; nous .... faim, je pense que vous .... là avant nous. Les invités satisfaits.

65. SEULS PARMI LES LOUPS

5. Enfin, du secours !

1 — N'a-qu'une-Oreille avait quitté la piste et tentait de rejoindre le traîneau, en décrivant un grand cercle. Il cherchait à gagner les loups de vitesse, tandis que Bill allait essayer, certainement, d'arrêter la poursuite. Mais la partie était perdue d'avance. De nouveaux loups, sortant de partout, se joignaient à la chasse.

Tout à coup, Henry entendit un coup de fusil, puis deux autres. Il sut que Bill avait **épuisé la provision** de cartouches. Il y eut un grand bruit, des grondements et des cris. Henry reconnut la voix du chien qui gémissait et hurlait. Un cri de loup lui annonça qu'un des animaux avait été atteint. Et ce fut tout. Gémissements et grognements moururent, et le silence retomba sur le paysage sinistre.

2 — Henry demeura longtemps assis sur le traîneau. Il n'avait pas besoin d'aller voir ce qui était arrivé. Cela, il le savait comme s'il en avait été spectateur. Il se dressa pourtant, et, en toute hâte, chercha la hache qui était parmi les bagages. Puis il se rassit, et songea longuement... Les deux chiens qui lui restaient demeuraient à ses pieds, couchés et tremblants. Il se leva enfin et les attela au traîneau. Lui-même tira avec les deux bêtes.

3 — **L'étape** fut courte. Dès que le jour commença de baisser, Henry se hâta d'organiser le campement. Il donna aux chiens leur nourriture, mangea son dîner, et dressa son lit près du feu. Mais il n'avait pas encore fermé les yeux qu'il vit les loups arriver. Cette fois, ils s'avancèrent si près qu'il ne fallait même pas songer à dormir. Pour les éloigner, il leur lança des branches enflammées. Mais en **vain !** Le jour était venu, et ils étaient toujours là, claquant des mâchoires.

4 — A la fin, épuisé, Henry allait s'endormir... Il fermait les yeux, quand un bruit de traîneaux le secoua. C'était une équipe de secours qui arrivait, chassant les loups qui fuyaient...

D'après Jack London.
« Croc-Blanc. »
(Hachette.)

Il avait épuisé sa provision de cartouches : il avait tiré toutes les cartouches dont ils disposait.

L'étape : la distance parcourue.

En vain : inutilement.

QUESTIONS

1°) Que voulait faire Bill ? A-t-il réussi ?

2°) Henry « n'avait pas besoin d'aller voir ce qui était arrivé ». Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

3°) Dites en quoi la situation d'Henry est critique.



66. UN AMATEUR DE SPORTS D'HIVER

1 — J'attendais le guide qui devait me donner ma première leçon. Debout sur mes skis, je demeurais immobile. Des skieurs filaient et me **frôlaient.** Sans m'en rendre compte, je glissais lentement. « Guide ! Guide ! » Mais le guide ne m'entendait pas. Je crus prudent de m'asseoir dans la neige. Le derrière trempé, les mains gelées, je regardais mes skis. Mes beaux skis ! Des skieurs, le corps penché, me prenaient sans doute pour une borne car ils viraient autour de moi et repartaient à toute allure. L'un d'eux **s'étala** à mes pieds. Je fis un grand effort pour l'aider à se relever, mais je tombai à plat ventre sur ce malheureux !

2 — Dégoûté des skis, je louai une luge... On s'assied dessus, et ça part tout seul ! cela m'enchantait : On était vraiment bien sur cette luge.

« Seigneur ! au secours ! Je glisse à 60 à l'heure ; la vitesse augmente ; je deviens fou. »

Un choc... une gerbe de neige, je suis **enseveli !** « Maman ! » me tâte, je n'ai rien.

3 — J'abandonne la luge et je rentre à pied. Deux heures de marche ! Je retrouve devant l'hôtel le gamin qui m'avait loué la luge.

« Où est votre luge, monsieur ?

— Je l'ai abandonnée, elle allait trop vite pour moi.

— Monsieur ne s'est donc pas servi de ses pieds pour freiner ?

— Il fallait freiner ?

— Mais oui, monsieur, on freine avec ses pieds ! »

D'après P. Wolf.
« Le Journal. »



Un amateur : ici, l'auteur qui aime pratiquer les sports d'hiver.

Me frôlaient : me touchaient légèrement en passant.

S'étala : tomba à plat.

Enseveli : il disparaît sous la neige entassée.

QUESTIONS

1°) Pourquoi l'auteur s'assit-il dans la neige ? Que faisaient les skieurs qui l'apercevaient ?

2°) Qu'est-ce qui lui plaisait d'abord dans la luge ? Mais il changea d'avis : pourquoi ?

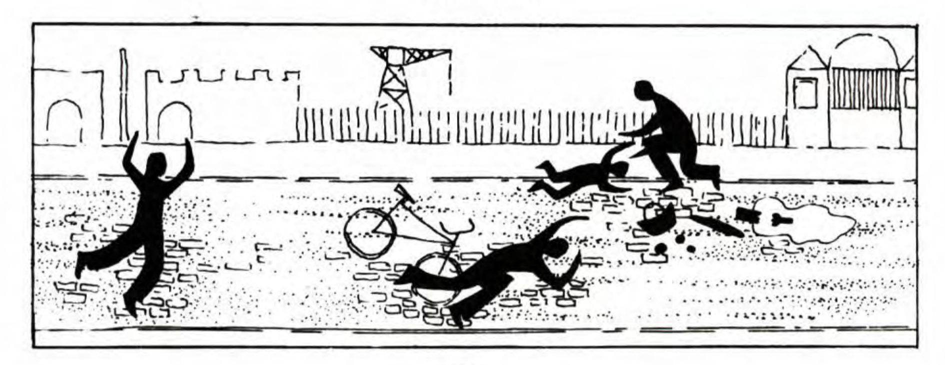
3°) Qu'est-ce qui nous amuse dans ce texte ?

VOCABULAIRE

Je fis un grand effort pour l'aider à se relever, mais je tombai à plat ventre sur ce malheureux.

A présent, parlez d'un camarade que vous aidez à monter sur un arbre ; mais vous glissez...

ELOCUTION



67. GUILLAUME TELL (I)

Conrad de Bamgarten doit se rendre à une importante réunion de résistants, qui ont juré de chasser les Autrichiens qui occupent leur pays, la Suisse. Malheureusement, avant le rendez-vous, il doit fuir avec sa femme, Roschen...
Soudain, ils arrivent devant un grand lac... Roschen est épuisée. Les soldats qui les poursuivent sont tout près... Conrad appelle au secours.

1 — Tout à coup, un homme sauta d'un rocher au milieu du chemin.

« Qui demande secours ? dit-il.

— Moi, moi, dit Conrad ; pour moi et cette femme que vous voyez. Une barque, au nom du ciel, une barque !

— Venez ! » dit l'inconnu en s'élançant dans un bateau **amarré** tout à côté.

Conrad sauta dans le bateau et y déposa Roschen. L'inconnu **déploya** une voile. Aussitôt, la barque bondit sur les petites vagues.

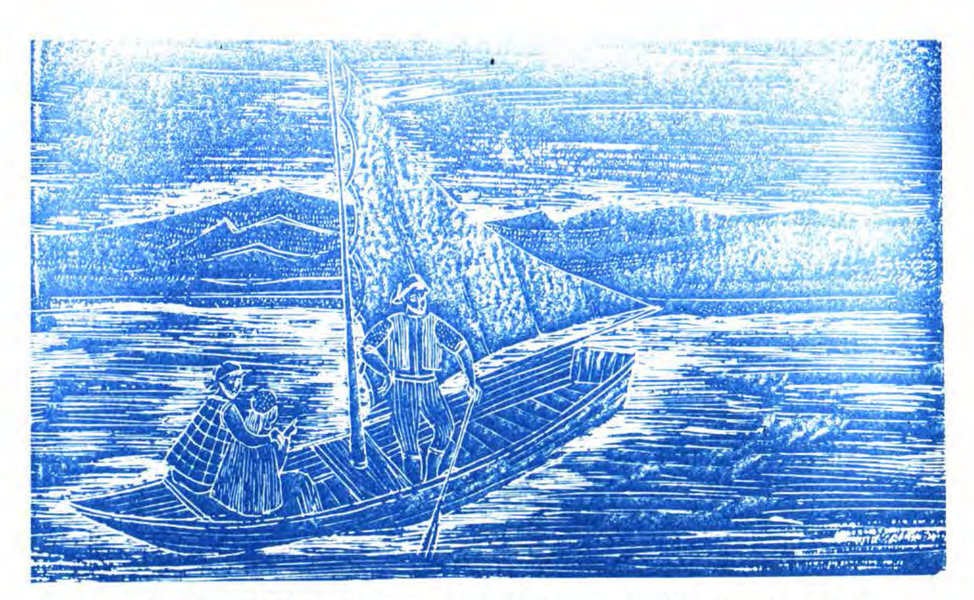
2 — « Couchez-vous, jeune homme, couchez-vous ! cria soudain l'inconnu. Ventre au sol ! vous dis-je. »

Au même instant, un sifflement se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Une flèche se planta en tremblant dans le mât de la barque. Les soldats se tenaient sur les **rives** du lac et tirèrent une seconde fois. Deux flèches traversèrent la voile, mais personne ne fut atteint.

« Maintenant, dit l'inconnu, vous pouvez vous asseoir sur les bancs du bateau, comme si vous faisiez votre promenade du dimanche... »

Une demi-heure après, les deux **fugitifs** débarquaient sur l'autre **rive.**

3 — Avant de quitter l'inconnu, Conrad pensa qu'un homme aussi brave pourrait jouer un grand rôle dans la lutte contre les Autrichiens, et lui en parla. Mais au premier mot, l'étranger l'arrêta :



« Vous m'avez appelé à votre secours, et j'y suis venu. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne ferai pas plus.

— Mais au moins, s'écria Roschen, dites-nous votre nom, que nous le portions dans notre cœur auprès de celui de nos pères et de nos mères, car, comme à eux, nous vous devons la vie.

— Je suis né à Burglen, et je me nomme Guillaume Tell. »

A ces mots, l'homme salua les deux époux, et prit le chemin de son village.

(A suivre.)

Amarré : retenu en place à l'aide de cordages.

Déploya : la voile était pliée ; elle fut étendue.

Les rives : les bords.

Les fugitifs : Conrad et sa femme qui ont pris la fuite.

QUESTIONS

1°) Quel danger courent les deux fugitifs ?

2°) Comment y ont-ils échapper? Pourquoi peut-on dire que Guillaume Tell est un brave ?

3°) Quel est le projet de Conrad avant de quitter l'inconnu ? Quelle est la réponse de Guillaume Tell ?

GRAMMAIRE

L'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

Ex. : un doigt gel**é**, les doigts gel**és**, la main gel**ée**, les mains gel**ées**.

Recopie la phrase suivante en remplaçant : « un fromage » par « une crème », puis par « des gâteaux », enfin, par « des galettes ».

Attention à l'accord de l'adjectif qualificatif.

Un fromage blanc, frais, appétissant, savoureux.

68. GUILLAUME TELL (II)

1 — Trois jours après, on vint prévenir Gessler, le gouverneur autrichien, qu'un homme de la ville d'Altdorf avait été arrêté. Il avait refusé de se découvrir devant le chapeau du gouverneur placé au sommet d'une perche.

Gessler monta à l'instant à cheval et se rendit à Altdorf, accompagné de ses gardes. Le **coupable** était lié à la perche même... C'était un chasseur de montagne.

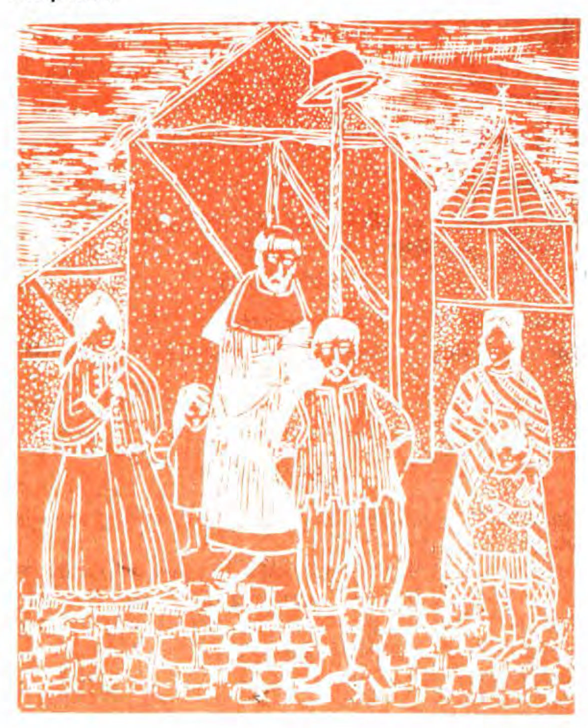
2 — « Est-il vrai, lui dit Gessler, que tu aies refusé de saluer ce chapeau ?

— Oui, mon seigneur...

— Et comment te nomme-t-on ?

— Guillaume Tell.

— Ah ! répondit Gessler avec joie, n'est-ce pas toi qui as porté secours à Conrad de Baumgarten et à son épouse, lors de la dernière tempête ?



— J'ai donné passage dans ma barque à un jeune homme et à une jeune femme qui étaient poursuivis ; mais je ne leur ai pas demandé leur nom.

3 — Ne dit-on pas que tu es le plus **habile** chasseur de toute la Suisse ?

— Il enlèverait à cent cinquante pas une pomme sur la tête de son fils, dit une voix qui s'éleva de la foule.

— C'est vrai, monseigneur, dit le petit Walter, tout fier : à cent cinquante pas, mon père atteint une pomme sur un arbre.

— C'est ton enfant, Tell ? reprit Gessler.

— Oui, monseigneur.

4 — Eh bien ! Tell, dit méchamment Gessler, tu vas me **prouver** ton adresse. Prends ton arbalète et tiens-toi prêt à toucher une pomme placée à cent cinquante pas sur la tête de ton enfant. Mais, je te le conseille, vise bien, atteins la pomme du premier coup ; si tu la manques, tu es perdu !

— Impossible, impossible ! », cria le pauvre père en se tordant les mains.

(A suivre.)

Le coupable : celui qui a commis la faute.

Habile : adroit.

Prouver : montrer de façon certaine ton adresse.

QUESTIONS

1°)) Qui était l'homme qu'on venait d'arrêter ? Pourquoi l'avait-on arrêté ? Comment Guillaume Tell prouve-t-il de nouveau son courage ?

2°) Quelle épreuve Gessler veut-il lui faire subir ? De quoi veut-il punir Guillaume Tell ?

3°) Pourquoi Guillaume Tell hésite-t-il ? Que se passera-t-il s'il manque la pomme ?

ORTHOGRAPHE

Les noms féminins en « **ure** » prennent tous un « **e** » final. Ex. : « une serr**ure**, une égratign**ure** ».

69. GUILLAUME TELL (III)

1 — « Alors, reprit **l'impitoyable** Gessler, je vais te prouver que j'ai des archers moins **craintifs** que toi. Attachez l'enfant !

— Père, dit le petit Walter, pourquoi ne veux-tu pas ?

— Pourquoi, mon enfant ? Et si je manquais la pomme ! Si la flèche allait t'atteindre !

— Oh ! tu sais bien qu'il n'y a pas de danger, dit l'enfant en souriant.

2 — Guillaume, cria Gessler, es-tu prêt ?

— Mon père veut bien ! », dit l'enfant.

Et il s'élança des bras de son père pour courir de lui-même vers l'arbre, tandis que Guillaume restait abattu, la tête sur la poitrine.

« Donnez-lui une arbalète et des flèches », dit Gessler.

Et quand on les eut apportées :

« Maintenant, une pomme. »

Guillaume choisit une pomme dans une corbeille et la présenta à Gessler en soupirant.

3 — « Allons, nous sommes d'accord, dit ce dernier. Maintenant, mesurons la distance. »

Et l'on mesura la distance en comptant cent cinquante pas. Guillaume suivit celui qui calculait l'espace, et mesura lui-même trois fois la distance. Puis, il revint à la place où étaient son arbalète et ses flèches.

4 — « Une seule flèche, cria Gessler.

— Laissez-la-moi choisir au moins ! le choix de la flèche est d'une très grande importance...

— Eh bien, choisis, permit Gessler ; mais une seule, tu m'entends ?

— Oui, oui, **murmura** Guillaume, en cachant une flèche dans sa poitrine ; oui, une seule, c'est dit. »



Enrin, après avoir longuement cherché, il en trouva une qui réunissait toutes les qualités. Mais, longtemps après l'avoir trouvée, il fit semblant de chercher parmi les autres...

Impitoyable : sans pitié.

Des archers craintifs : redouteraient les dangers à venir.

Murmura : parla à voix basse.

QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qui prouve que l'enfant a confiance en l'adresse de son père ?

2°) Quelles précautions Guillaume Tell prend-il avant de tirer ?

3°) Quel usage compte-il faire de la flèche cachée dans sa poitrine ?

CONJUGAISON

Verbe « **attendre** » au futur

J'attendr**ai** **(ai)** le train	nous attendr**ons** **(ons)** le train
tu attendr**as** **(as)** le train	vous attendr**ez** **(ez)** le train
il (elle) attendr**a** **(a)** le train	ils (elles attendr**ont** **(ont)** le train.

1°) Copie, dans le cahier d'orthographe, la conjugaison du verbe **«attendre»** au futur.

2°) Ecris cette phrase à la première personne du pluriel au futur.
Quand j'arrive au refuge, je fends des bûches, j'allume un bon feu, je tends les mains vers les flammes, je suis à l'abri.

70. GUILLAUME TELL (FIN).



1 — Pendant ce temps, on liait l'enfant à l'arbre on voulut lui bander les yeux, mais il refusa.

« Eh bien ! fit Guillaume, ne lui bandez-vous pas les yeux ?

— Il a demandé à vous voir, crièrent les archers.

— Et moi, je ne veux pas qu'il me voie, cria Guillaume ; je ne le veux pas, entendez-vous ? Il fera un mouvement en voyant venir la flèche, et je tuerai mon enfant. Laisse-toi bander les yeux, Walter, je t'en prie.

2 — Faites, dit l'enfant.

— Merci, dit Guillaume, en s'essuyant le front et en regardant autour de lui avec **égarement** ; merci, tu es un brave enfant.

— Allons, courage, père, dit Walter.

— Hâte-toi, Guillaume, gronda Gessler.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi ! » murmura Guillaume en levant les yeux au ciel.

3 — Alors, ramassant son arbalète, il y plaça la flèche, mit un genou en terre, appuya la crosse contre son épaule, leva lentement le bout. Puis, arrivé à la hauteur voulue, cet homme, tremblant comme une feuille agitée par le vent, devint immobile comme un archer de pierre.

Pas un souffle ne se faisait entendre, toutes les respirations étaient **suspendues,** tous les yeux étaient **fixes.**

4 — Le coup parti, un cri de joie éclata : la pomme était clouée au chêne, et l'enfant n'avait point été atteint ; Guillaume voulut se lever, mais il **chancela,** laissa s'échapper son arbalète et retomba évanoui.

Malgré cette prouesse, Guillaume sera condamné à la prison. Il s'échappera du bateau qui le conduisait vers le cachot. Il s'enfuira dans la forêt et tuera d'une flèche en plein cœur, Gessler qui le poursuivait avec ses soldats.

Guillaume Tell deviendra un « résistant » sans l'avoir voulu. Peu de temps après, la Suisse sera libérée de l'occupation autrichienne.

D'après A. Dumas.
« Impression de voyage en Suisse. »

Avec égarement : profondément troublé. Pourquoi ?

Les respirations suspendues : les spectateurs retenaient leur respiration.

Les yeux fixes : arrêtés sur un point. Lequel ?

Il chancela : il vacilla, trembla sur ses pieds. Pourquoi ?

QUESTIONS

1°) L'enfant est courageux : qu'est ce qui le prouve ?
2°) Pourquoi Guillaume Tell veut-il que son fils ait les yeux bandés ?
3°) Pourquoi Guillaume Tell s'évanouit-il ?

EXPRESSION ECRITE

D'après la gravure de la page 135, parlez de l'enfant accidenté.

71. MON ANE

1 — Il y avait à la maison un âne, le meilleur âne que j'aie jamais connu ; il était vieux, très vieux. Il ne recevait jamais ni corrections ni reproches. On peut dire qu'il était le plus heureux des ânes.

2 — Toujours dans les cours, dans le village ou dans la prairie du jardin, il ne commettait jamais de mauvaise action. Il lui arrivait souvent d'entrer dans la maison, dans la salle à manger et même dans la chambre de ma grand-mère. C'est ainsi qu'elle le trouva un jour installé, le nez sur une boîte de poudre de riz, qu'il respirait d'un air sérieux.

3 — Il avait même appris à ouvrir les portes qui ne fermaient qu'au **loquet,** et comme il connaissait parfaitement tout le rez-de-chaussée, il cherchait toujours ma grand-mère. Il savait bien qu'il en recevrait quelque **friandise.**

4 — Une nuit, il monta un escalier de sept ou huit marches, traversa la cuisine, souleva le loquet de deux ou trois pièces, et arriva à la porte de la chambre à coucher de ma grand-mère. Mais, trouvant là un **verrou,** il se mit à gratter du pied pour avertir de sa présence.

Ne comprenant rien à ce bruit, et croyant qu'un voleur essayait de **crocheter** sa porte, ma grand-mère sonna sa femme de chambre. Celle-ci accourut sans lumière, vint à la porte, et tomba sur l'âne en poussant les hauts cris.

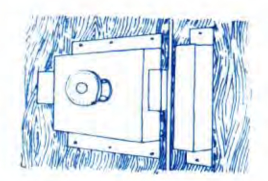
Adapté de G. Sand.
« Histoire de ma vie. »

Un loquet : (dessin).



Une friandise : une sucrerie, un bonbon.

Verrou : dessin.



Crocheter : ouvrir une serrure, non avec la clé, mais avec un crochet.

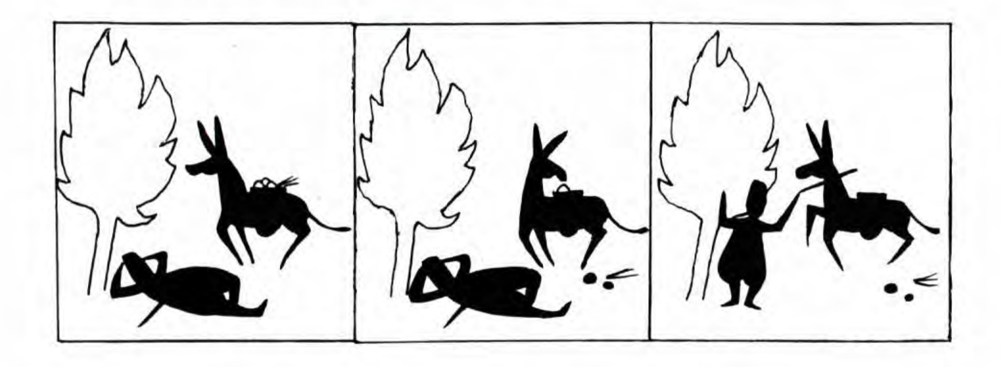
QUESTIONS

1°) Pourquoi peut-on dire que l'âne est heureux ?
2°) Ce n'est pas un âne comme les autres. Que sait-il faire ?
3°) Pourquoi la grand-mère a-t-elle cru qu'il s'agissait d'un voleur ?
4°) La femme de chambre fut effrayée : pourquoi ?

VOCABULAIRE

Il ne recevait ni corrections ni reproches. On peut dire qu'il était le plus heureux des ânes.

A présent parlez d'un ouvrier paresseux, puis d'un élève travailleur.



72. UNE SERVANTE DEVOUEE

Mme Aubain, ses deux petits enfants, et sa servante Félicité ont l'habitude d'aller se promener dans la campagne.

1 — Un soir d'automne, on revint à la maison par les **prés.** Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième prairie, quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles.

« Ne craignez rien ! » dit Félicité.

Elle caressa le dos de celui qui se trouvait le plus près. Il s'en alla, et les autres le suivirent.

2 — Mais quand le pré suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme Aubain allait courir.

« Non ! non ! moins vite ! », recommanda Félicité.

Les deux femmes pressaient le pas cependant, et entendaient par-derrière un **souffle sonore** qui se rapprochait.

3 — Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie ; voilà qu'il galopait maintenant.

Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes, et tremblait de fureur en beuglant horriblement.

4 — Mme Aubain, au bout du pré avec ses deux petits, cherchait comment franchir la clôture. Félicité reculait toujours devant le taureau ; elle lui lançait des **mottes de gazon,** tandis qu'elle criait :

« Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! »

5 — Le taureau avait **acculé** Félicité contre une barrière, une seconde de plus, il l'éventrait. Elle eut le temps de se glisser entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

D'après G. Flaubert.
« Un cœur simple. »



Dévouée : elle oublie le danger qu'elle court pour servir ses maîtres.

Le pré : une petite prairie, un terrain couvert d'herbe.

Un souffle sonore : on entendait le bruit que faisait le taureau en respirant. Dites pourquoi ?

Des mottes de gazon : de petites masses de terre couvertes d'herbe très courte.

Il avait acculé : il avait poussé Félicité dans un endroit où elle ne pouvait plus reculer. Lequel ?

QUESTIONS

1°) Les bœufs sont inoffensifs. Qu'est-ce qui le prouve ?

2°) Le taureau surgit. Félicité garde-t-elle son sang-froid ?

3°) Le taureau est furieux ; à quoi le voit-on ? Comment Félicité lui fait-elle face ?

4°) Comment a-t-elle sauvé Mme Aubain et ses enfants ? Que risquait-elle ? Comment échappa-t-elle au taureau ?

GRAMMAIRE

Le pronom est un mot qui remplace le **nom.** Ex. : Notre âne était vieux ; il était très doux.

Les pronoms personnels sont :

	Singulier	**Pluriel**
1re personne : (c'est la personne qui parle)	je, me, moi	nous
2e personne : (c'est la personne à qui l'on parle)	tu, te, toi	vous
3e personne : (c'est la personne de qui l'on parle)		ils, elles

il, elle, le, la, lui, se, soi, les, leur, ses ,eux.

En employant des pronoms personnels réponds aux questions affirmativement puis négativement. Souligne les pronoms personnels.

Entends-tu la sonnerie ? As-tu tes affaires ? Répareras-tu ta bicyclette ? Pousseras-tu le verrou ?

73. DEUX CAMARADES A LA PECHE

1 — « Si on jouait à quelque chose ? propose Bernard.

— A quoi ?

— On pourrait essayer de pêcher.

— Pêcher avec quoi ? Nous n'avons ni ligne, ni hameçon...

— A la main, **nigaud** !

— Tu as déjà pêché à la main, toi ?

— Non, mais je sais comment on fait. Il suffit de glisser sa main sous les pierres et d'attraper les poissons. Ce n'est pas difficile. Debout ! on y va...

— Pas difficile, pas difficile !... On verra bien !

— On peut toujours essayer », ajoute Bernard.

2 — En un instant, chaussettes et sabots quittés, culottes relevées jusqu'au haut des cuisses, nous pénétrons dans le ruisseau. J'éprouve la **sensation** de m'enfoncer dans deux lacs de glace. Mes pieds sont pris dans une **vase** molle qui se glisse entre les orteils.

Peu à peu, je m'habitue à la température de l'eau. Après quelques minutes, je ne m'aperçois même plus qu'elle est si froide. Au contraire, je trouve très amusant de voir le courant **buter** contre mes deux jambes.

3 — « J'en tiens un ! j'en tiens un ! », crie Bernard.

Je le vois qui s'accroupit sur l'eau, son nez frôle la surface et sa culotte trempe légèrement. Il enfonce lentement sa deuxième main au secours de la première. Il fait ce travail avec application.

— « Oh ! l'animal, il a filé !

— Tu vois ce que je disais.

— Je n'aurais jamais cru que le poisson s'échappât si facilement. On serre, puis ffrrrt... plus rien. Petit poisson vous dit bonsoir ! »

4 — Mais Bernard a une patience d'éléphant ! Le voilà qui, sans se décourager, reprend sa pêche. Moi, je remonte sur la berge et, sans plus m'occuper de lui, je m'allonge sur l'herbe épaisse.

D'après J. Vallès.
« L'Enfant. »



Nigaud : sot, qui ne saisit pas vite ce qu'on lui dit.

La sensation... de glace : l'impression de froid sur la peau est si vive qu'il lui semble s'enfoncer dans de la glace.

La vase : la boue qui se dépose au fond de l'eau.

Buter : l'eau qui coule se heurte contre les jambes du garçon.

QUESTIONS

1°) Quel genre de pêche propose Bernard ? Est-elle possible sur le bord de la rivière ? Quelles précautions les deux amis prennent-ils avant de commencer ?

2°) Comment Bernard s'y est-il pris pour prendre le poisson ? A-t-il réussi ?

3°) Qui des deux amis a le plus de patience ?

CONJUGAISON

Futur

Verbe **aller**	verbe **venir**	Verbe **faire**	Verbe **dire**
J'irai	Je viendrai	Je ferai	Je dirai
tu iras	tu viendras	tu feras	tu diras
Il ira	il viendra	il fera	il dira
elle ira	elle viendra	elle fera	elle dira
nous irons	nous viendrons	nous ferons	nous dirons
vous irez	vous viendrez	vous ferez	vous direz
Ils iront	ils viendront	ils feront	ils diront
elles iront	elles viendront	elles feront	elles diront

1°) Ecris la conjugaison des verbes « aller, venir, faire, dire » au futur.

2°) Ecris négativement, au futur, les phrases suivantes :
Je vais au marché - nous faisons nos devoirs ce soir - ils disent qu'ils ont mal aux pieds - tu viens très tard.

74. DE BONNES NOUVELLES

Sidi Mohamed et sa maman attendent avec impatience le retour du père, parti travailler au loin ; sans lui, la maison semble vide...

1 — Un matin, nous nous préparions pour sortir, quand quelqu'un frappa à la porte de la maison.

Il demanda si c'était bien là qu'habitait le Mâalem Abdeslem, le **tisserand.**

Une voisine appela ma mère :

« Zoubida ! Zoubida ! Quelqu'un vous demande. »

Ma mère pâlit. Elle restait au centre de la pièce une main sur la poitrine, sans prononcer un mot. Qui pouvait bien nous demander ? Peut-être un **créancier** que mon père avait oublié de nous signaler !

La petite somme d'argent qu'il nous avait laissée avant son départ avait fondu. Les quelques francs qui nous restaient étaient destinés à l'achat du charbon...

2 — « Zoubida ! Cet homme vient de la campagne, il t'apporte des nouvelles du Mâalem Abdeslem. »

Ma mère reprit courage. Un sourire **illumina** sa face.

« Il va bien, il travaille beaucoup et met tout son argent de côté », lui dit l'homme. Il vous dit de ne pas vous inquiéter à son sujet. Il m'a donné ceci pour vous. Je quitte la ville demain matin. Que dois-je lui dire de votre part ?

— Dis-lui que Sidi Mohamed va beaucoup mieux.

— Louange à Dieu ! sa santé l'inquiétait beaucoup. Je m'en vais ; restez en paix.

— Que la paix t'accompagne ! »

3 — Quand j'arrivai dans notre chambre, je trouvai, posés sur une table ronde, une douzaine d'œufs, un pot plein de beurre et une bouteille d'huile.



Je regardai ma mère, elle **rayonnait** de joie. Ses yeux étaient remplis de larmes.

« Regarde, me dit-elle. Il ne nous a pas oubliés. Il est loin, mais il veille sur nous. Il nous a même fait parvenir de l'argent. Regarde ! Regarde ! »

D'après Ahmed Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

Un tisserand : fabrique des tissus.

Un créancier : quelqu'un à qui on doit de l'argent.

Illumina : son visage sombre jusqu'à ce moment, exprima la joie qu'elle éprouvait.

Elle rayonnait : son visage exprimait le bonheur.

QUESTIONS

1°) La nouvelle d'une visite alarma la mère : pourquoi ?
2°) A quel moment ses craintes furent-elles apaisées ?
3°) Pourquoi son visage rayonnait-il de joie ?

ORTHOGRAPHE

Mots contenant « **ouill** » : le br**ouill**ard ; un br**ouill**on ; des n**ouill**es ; b**ouill**ir.

Mots contenant « **aill** » : un poul**aill**er ; un p**aill**asson ; un c**aill**ou ; du lait c**aill**é.

Il faut écrire le verbe à l'infinitif « **er** » lorsqu'on peut le remplacer par un verbe comme « faire, prendre, mordre, courir ». Ex. : Nous allons pêcher (voir, prendre) des grenouilles.

75. LE RETOUR DU PERE



1 — Zineb, partie faire une commission, revint tout essoufflée :

« Mère Zoubida ! mère Zoubida ! Je t'apporte une bonne nouvelle, une bonne nouvelle ! J'ai vu dans la rue le Mâalem Abdeslem ! »

Ma mère restait au milieu de la pièce les bras **ballants.** Elle était heureuse au point de ne pouvoir plus parler.

2 — Mais elle n'avait pas bougé. Elle me parut un peu souffrante. Moi-même, je ne me sentais plus très bien. Mon front se couvrit de gouttelettes froides et mes mains tremblaient légèrement. Le pas pesant de mon père **résonna** dans l'escalier.

Une ombre obscurcit la porte de notre chambre. Mon père entra.

3 — « Salut à vous !

— Salut à toi, murmura ma mère. As-tu fait bon voyage ?

— Louange à Dieu, je n'ai eu aucun ennui, mais je suis un peu fatigué... Sidi Mohamed, viens que je te regarde de plus près. »

Je m'approchai de mon père. Je le trouvai changé. Son visage avait pris une couleur de terre cuite, sa djellaba sentait la terre, la sueur, le **crottin.**

4 — Installé sur les genoux de mon père, je lui racontai les événements qui avaient meublé notre vie pendant son absence... Des you-you éclatèrent sur la terrasse. Des femmes venues des **maisons mitoyennes** manifestaient ainsi, bruyamment, la part qu'elles prenaient à notre joie.

D'après Ahmed Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »

Ballants : pendants.

Résonna : retentit, se fit entendre.

Le crottin : excrément des chevaux, des mulets, des ânes, etc.

Les maisons mitoyennes : un mur seulement, commun à l'une et à l'autre, sépare des maisons mitoyennes.

QUESTIONS

1°) Par quels signes la mère et le fils manifestent-ils leur joie ? Néanmoins, qu'est-ce qui nous surprend ?

2°) D'après ce que nous dit le fils, où le père est-il allé travailler pendant son absence ?

3°) Pourquoi ces « you-you » sur la terrasse ?

VOCABULAIRE

Driss Bel Khodja étalait à chaque récréation non seulement du pain, ce qui était beaucoup, mais encore des gâteaux et des sucreries.

A présent, parlez de votre tante qui vous a servi du café avec des gateaux et qui vous a donné encore du chocolat, des dragées, des fruits...

76. UN ENFANT COMBLE

Vous souvenez-vous du texte « Un brave cœur »? Nous allons retrouver aujourd'hui, à l'école, notre ami Omar qui nous raconte ce que nous allons lire.

1 — Tous les élèves n'étaient pas pauvres. Ainsi, l'un deux, Driss Bel Khodja, **étalait** à chaque récréation, non seulement du pain, ce qui était déjà beaucoup, mais encore des gâteaux et des sucreries.

Il **s'adossait** à un mur, tout un groupe autour de lui, et mangeait tranquillement. De temps en temps, quelqu'un se baissait pour ramasser des miettes qui tombaient.

2 — Driss avait des camarades qui se chargeaient de son sac de cuir, à la sortie de quatre heures. Quand approchait l'heure d'entrer en classe, d'autres allaient le chercher et lui tenaient compagnie en chemin.

Ils ne se séparaient de lui qu'au moment où la cloche sonnait. Ils se disputaient alors pour se placer à ses côtés.

3 — Il avait l'habitude d'acheter des cacahuètes. Aux petits marchands qui s'installaient dans la rue noire d'écoliers, un peu avant une heure, il en prenait cinq ou six cornets, distribuait une cacahuète à chacun de ses compagnons. Si ceux-ci se plaignaient il s'écriait :

« Et moi, que va-t-il me rester ? Voulez-vous que je vous donne tout ? »

4 — Chaque matin, il racontait ce qu'il avait mangé la veille, et, à la récréation de l'après-midi, il décrivait son repas du jour. Il ne parlait que de mouton rôti au four, de poulets, de couscous au beurre et au sucre, de gâteaux aux amandes et au miel dont on n'avait jamais entendu les noms. Cela pouvait-il être vrai ?

Tous les yeux levés vers lui le **scrutaient.** Un jour, quelqu'un osa lui demander :

« Tu as mangé tout seul un morceau de viande grand comme ça ?



— J'ai mangé un morceau de viande grand comme ça.

— Et des pruneaux ?

— Et des pruneaux.

— Et de l'omelette aux pommes de terre ?

— Et de l'omelette aux pommes de terre.

— Et des petits pois à la viande ?

— Et des petits pois à la viande.

— Et des bananes ?

— Et des bananes. »

Celui qui avait posé ces questions se taisait. Tous se taisaient. Ils ne pouvaient pas y croire.

D'après Dib.
« La Grande Maison. »
(Ed. du Seuil.)

Comblé : pleinement satisfait, qui a tout ce qu'il désire.

Etalait : montrait tout ce qu'il avait.

Il s'adossait : il appuyait son dos contre le mur.

Les yeux le scrutaient : le fixaient avec insistance.

QUESTIONS

1°) **Pendant la récréation, pourquoi Driss était-il entouré d'un groupe d'enfants ?**

2°) **Les camarades qui ne le quittaient pas, qu'espéraient-ils ?**

3°) **Qu'est-ce qui étonne les camarades de Driss, au point qu'ils ne Pouvaient pas croire ce qu'il leur disait ?**

4°) **Pourquoi Driss est-il un enfant comblé ?**

77. LE PETIT PORTEUR

Plus d'une fois, **poussé par la curiosité,** *il arriva à Omar de s'éloigner de la bande des enfants du quartier. Ce jour-là, il fit le tour du marché. A la fin il alla s'asseoir sur un banc de la place, il vit alors s'approcher de lui un homme avec un jeune garçon.*



1 — L'homme lui demanda de l'accompagner au marché pour lui servir de porteur. Il aurait pu répondre : « Je ne suis pas un porteur. » Mais il ne put prononcer un mot. Il finit par dire en rougissant :

— Oui, monsieur !

— Combien coûterait la course ?

— Ce que vous voulez, monsieur...

— Alors, allons-y ! »

2 — Omar les suivit. Arrivé au marché, l'homme remplit de légumes et de fruits le filet ; puis il le tendit à Omar. Il était si lourd qu'il pesa comme du plomb au bras de l'enfant, qui faisait de gros efforts pour porter courageusement le fardeau. Maintenant, il avait peur de rencontrer un de ses camarades : s'ils le voyaient, ils se moqueraient sûrement de lui. Il devint très triste.

3 — Ils arrivèrent devant une villa. **L'h**omme et son fils entrèrent d'abord, puis firent signe à Omar de passer. L'homme le surveillait ; il prit de sa poche une pièce de dix centimes qu'il lui glissa dans la main comme s'il faisait la **charité.**

4 — L'homme aperçut un de ses fils sur la véranda tenant un grand livre d'images.

« Tu vois, mon fils, ce garçon a presque le même âge que toi. »

Puis se tournant vers Omar :

« Où as-tu appris à parler le français ? demanda-t-il.

— A l'école, monsieur.

— Ah ! tu vas à l'école...

— C'est-à-dire... J'allais à l'école, mais j'ai dû la quitter, répondit Omar.

— Il faut bien vivre prononça **gravement** le monsieur. Tu vois, dit-il à son fils, ce garçon ne peut pas aller à l'école parce qu'il doit gagner sa vie et celle de ses petits frères. »

(A suivre.)

Poussé par la curiosité : poussé par le désir de voir, de connaitre ce qui se passait ailleurs.

Faire la charité : faire l'aumône.

Gravement : d'un air sérieux.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Omar accepta-t-il de faire le porteur ?
2°) Le filet était-il lourd pour lui ? Montrez-le ?
3°) Pourquoi ses camarades se moqueraient-ils de lui s'ils le voyaient ?
4°) Pourquoi Omar a-t-il quitté l'école ?

GRAMMAIRE

Le verbe nous dit ce qui se **passe.** Il indique le **passé, le présent** ou le **futur.** Il marque ainsi en quel **temps** l'action se passe.

Ex. : Omar **a mangé :** le verbe est conjugué au passé composé.
Omar **mange :** le verbe est conjugué au présent.
Omar **mangera :** le verbe est conjugué au futur.

Classe en trois colonnes : passé, présent, futur les verbes du texte qui suit :

Les hôteliers refusaient du monde. Nous reprîmes la route à minuit. Après la sortie de la ville, mon père aperçoit sur la droite un petit chemin, il arrête le moteur et déclare : « Nous camperons là et nous dormirons dans l'auto. Demain, nous rentrerons à la maison ».

78. LE PETIT PORTEUR (FIN).

1 — L'homme continua de poser des questions à Omar. « Combien peux-tu gagner, en une journée de travail ?

Omar dut mentir.

« Ça dépend, monsieur, si j'ai beaucoup de clients. jusqu'à trois et quatre dinars. »

L'homme pensa à la pauvre pièce de dix centimes qu'il venait de donner à Omar.

« Donnes-tu ton argent à ta mère ? Ne le dépenses-tu pas ?

— Bien sûr, répondit Omar, sauf quand on me donne un pourboire. »

Une fois encore, l'homme resta embarrassé. Le fils se taisait serrant son livre dans ses bras et regardant Omar.

2 — « Aimerais-tu, petit, avoir un livre d'images comme celui-ci ? » demanda le Monsieur à Omar, en montrant le livre que tenait son fils.

Omar n'avait jamais possédé de livres.

« Certainement, oui... Je le voudrais, mais comment faire ? »

L'homme se retourna vers son fils ; il l'examina en silence. Puis il dit :

« Allons, mon fils, suppose que ce petit garçon te demande ton livre, est-ce que tu le lui offrirais ? »

L'enfant regarda son père, puis Omar ; et brusquement il serra son livre contre sa poitrine.

« Suppose qu'il te le demande, lui qui n'en a pas... Est-ce que tu voudrais le lui donner ?

— Il est à moi ! cria le garçon. »

Il fit une grimace, il allait pleurer.

« Il est à toi, oui... Je ne dis pas qu'il faut le lui donner. Que tu es sot ! Ce garçon n'en a pas besoin...

3 — Ça ne fait rien, répondit Omar. Moi, je n'aurai pas le temps de lire... Lui, au contraire... »

Le père sourit, content. Mais l'enfant gardait toujours son air inquiet, sauvage, il semblait toujours prêt à verser des larmes.



4 — « Tu vois, ce garçon a eu meilleur cœur que toi, dit le père. Il est pauvre et pourtant, il ne veut pas de ton livre. Mais chaque fois que tu seras **capricieux** et que tu te plaindras tu devras te souvenir qu'il y a beaucoup d'enfants qui travaillent, et qui n'ont jamais eu de livres ni de jouets. »

D'après Dib.
« L'Incendie. »
(Ed. du Seuil.)

Un pourboire : somme d'argent donnée en plus de ce qu'on lui doit.

Embarrassé : gêné.

L'examina : l'observa attentivement.

Que tu es sot : que tu es bête.

Tu seras capricieux : tu désireras subitement sans raison sérieuse quelque chose d'autre que ce que tu as.

QUESTIONS

1°) Pourquoi l'homme fut-il embarrassé devant Omar ?
2°) Est-ce que le fils a bon cœur ? Pourquoi ?
3°) Omar aurait-il voulu posséder ce livre ? Pourquoi a-t-il refusé ?
4°) Que veut faire comprendre le père à son fils ?

ORTHOGRAPHE

Les noms en « **eur** » s'écrivent tous « **eur** » sauf : le beurre ; la demeure ; l'heure.

Les noms terminés au singulier par « **s** », « **x** » ou « **z** » **ne changent pas** au pluriel : un tapis, des tapis ; le prix, des prix ; le nez, des nez.

CONJUGAISON

Ecris au futur, à la 3e personne du pluriel les verbes des phrases suivantes :

Le renard : il vient ici pour avoir du poisson. Voici ce qu'il fera : il ira au bord de l'étang, il attachera un seau à la queue et il attendra. Quand le seau sera plein, il le saisira, l'apportera à la maison.

79. LE PETIT ECUREUIL BLEU

Vous vous souvenez sans doute du texte intitulé « La Poupée ». Nous retrouvons ici la petite Nicole. Khaled a commencé à lui raconter une histoire.

1 — « Ma fille vous attend pour savoir la fin de votre histoire sur le petit écureuil bleu qui voulait un scooter. » Khaled se leva et **gagna** le premier étage où se trouvait la chambre de la gamine. Il ne savait plus où il en était resté. Mais l'enfant avait de la mémoire :

« Tu t'étais arrêté quand le petit écureuil bleu travaille bien à l'école, pour que son papa lui achète un scooter... »

2 — Khaled s'était assis tout près du visage de la petite. Il commença :

« Alors le papa du petit écureuil bleu lui dit : « Tu es le premier en classe, tu es un véritable petit écureuil bleu. Que veux-tu pour ta récompense ? »

Le petit écureuil bleu lui répondit :

« Je te l'ai déjà dit. Je veux un beau scooter.

— Mais tu ne sais pas conduire un scooter.

— J'apprendrai !

— C'est très difficile de conduire un scooter, tu sais.

— Je te dis que j'apprendrai : j'ai bien appris les tables de multiplication. »

Le papa écureuil se frottait la moustache :

« Les petits écureuils bleus, ce n'est pas fait pour monter en scooter, c'est fait pour sauter dans les branches.

— Les petits écureuils ne sont pas faits non plus pour apprendre les tables de multiplication. »

3 — Le papa écureuil se refrotta la moustache, et alluma sa pipe :

« Tu ne préférerais pas un **harmonica** ?

— Pourquoi, faire de la musique, puisque notre voisin à l'étage au-dessus est un **rossignol ?**

— Voudrais-tu que je t'achète une montre, une belle montre en or ?

— Pour savoir l'heure, je n'ai pas besoin de montre, le soleil me suffit.

— Ou bien des crayons de couleurs ?

— Mais non, mon petit papa. Aucune boîte de crayons de couleurs ne pourrait remplacer le vert de la prairie, le rouge des coquelicots, le jaune des boutons d'or, le blanc de la neige, le bleu du ciel. Ce que je veux, c'est un scooter.

4 — Alors, demanda plus faiblement la fillette, alors ?

— Alors le papa écureuil se frotta une troisième fois la moustache et dit : « Veux-tu que je t'offre des noisettes que personne ne connaît dans notre pays ?... »

Mais la petite dormait.

Khaled se **retira** sur la pointe des pieds.

D'après Malek Haddad.
« Le Quai aux fleurs ne répond plus. »
(Ed. Julliard.)

Gagna : atteignit, monta jusqu'au...

Un harmonica :



Rossignol : petit oiseau gris qui siffle la nuit de très jolis chants.

Se retira: quitta la chambre de la fillette.

QUESTIONS

1°) Pourquoi peut-on dire que la gamine a de la mémoire ?
2°) Papa écureuil ne veut pas offrir un scooter à son fils : Pourquoi ?
3°) Comment essaie-t-il de lui faire changer d'avis ?
4°) Pourquoi ce que raconte Khaled est-il une histoire ?

80. L'OISEAU EPARGNE

De bon matin, Milan et Roberte partent à la chasse...

1 — Tout était encore silencieux dans la ferme voisine. Le coq n'avait pas encore chanté. Le chien vint reconnaître Milan et Roberte qui sortaient de la maison, puis fila vers la niche. Les chasseurs **empruntèrent** tout de suite la piste et **longèrent** deux fermes où les chiens aboyèrent. Ils portaient le fusil en bandoulière et marchaient vite, sans parler. Ils arrivèrent près d'un vallon que le chemin traversait.

« Doucement ! », dit Milan.

Il fit glisser le fusil le long du bras et le prit à deux mains, prêt à épauler.

« Je n'ai jamais vu même un **merle** dans ce creux-là, dit Roberte.

— Doucement ! insista Milan, on ne sait jamais .»

2 — Juste au moment où ils allaient pénétrer dans le vallon, deux gros oiseaux le traversèrent en oblique, d'un vol lent. Le ciel était encore noir.

« Des ramiers, chuchota Roberte.

— Non, dit Milan. »

Il tira. Le coup de feu résonna dans le grand silence de l'aube. L'un des oiseaux tomba doucement, en feuille morte, dans le pré ; l'autre poursuivit son vol. Milan épaula de nouveau, mais les ailes sombres s'étaient déjà perdues dans l'ombre du ciel. Il abaissa son fusil.

3 — Roberte avait couru dans le pré. Elle revint avec l'oiseau mort entre les mains.

« Qu'il est beau ! » dit-elle.

L'oiseau était gris et bleu avec trois gouttes de sang au bas du col. Roberte posa les lèvres sur le cou encore brûlant.

Elle releva la tête :

« Ce n'est pas un ramier.

— Rien qu'un geai.

4 — Il caressa le ventre de l'oiseau.

— « C'est le mâle, dit-il.

— Est-ce sa femelle que tu as laissée échapper ?

— Probablement. Elle doit s'inquiéter. Elle n'est sûrement pas loin. »

Il scruta le ciel du vallon.

« Regarde ! »

Deux ailes sombres battaient lourdement dans le brouillard.

Il chargea une cartouche dans le canon droit de son fusil.

— Laissons-la », dit Roberte.

D'après Roger Vailland.
« Les mauvais coups. »
(Ed. du Sagittaire.)



Epargné : l'oiseau laissé en vie.

Empruntèrent : prirent, suivirent.

Longèrent : marchèrent le long des deux fermes.

Un merle :



Un ramier :



QUESTIONS

1°) A quoi reconnait-on que la scène se passe de bon matin ?

2°) Qu'est-ce qui montre que Roberte est touchée par la mort l'oiseau ?

3°) La femelle est-elle épargnée ? Grâce à qui ? Pourquoi ?

81. LA MACHINE ENDIABLEE

1 — Mon vieil oncle, Benoît Bouillon, acheta un vélomoteur. A l'heure dite, nous étions sur la place. Le mécanicien y était aussi, conduisant le véhicule. Quand le mécanicien mit en marche le petit moteur à essence, mon oncle était **ravi.**

« Voici, expliqua le mécanicien, pour la mise en route : il suffit d'abaisser ce levier, de tourner cet autre.

— Bon, dit mon oncle, prenant place sur la machine, j'abaisse ce levier, je tourne celui-ci. »

Le vélomoteur démarrait à grande allure, nous envoyant une bouffée de fumée bleue.

2 — Le mécanicien se frottait les mains. L'oncle traversa la place, s'engagea dans des rues qu'il connaissait et y disparut. Il reparut, nous cria quelque chose en passant, mais ses paroles se perdirent dans le tap-tap du moteur.

« Que dit-il ? Que dit-il ? », **balbutia** le mécanicien.

L'apprenti, un jeune garçon, courut de toutes ses forces derrière le vélomoteur. Nous le vîmes revenir, **les yeux écarquillés,** la bouche ouverte de stupeur :

« Il dit, qu'il ne sait pas arrêter la machine ! »

3 — Ah ! mon Dieu, gémit le mécanicien, je n'ai pas eu le temps de le lui expliquer ! » Comment faire ?

Mon oncle au même instant, revenait cramponné au guidon. L'ouvrier courut derrière lui en criant :

— Monsieur Bouillon ! Pour arrêter, il faut...

Mais le vélomoteur allait si vite, que notre oncle ne put saisir un mot de ce qu'il lui dit. Alors le mécanicien se laissa tomber sur un banc :

« Il s'arrêtera quand il n'y aura plus d'essence dans le réservoir ! ».

4 — Heureusement, il était bon conducteur et évitait les rues trop **fréquentées :** il en fut ainsi jusqu'à six heures du soir...



Enfin les tap-tap du moteur diminuèrent, le vélomoteur s'arrêta et notre oncle, à bout de forces, blanc comme un linge, **s'affala** près de nous. Ma tante et le mécanicien le frictionnèrent, on lui fit prendre un médicament pour le cœur, et on le coucha.

Avant de s'endormir, il eut la force de dire :

« Je... Je... l'achète, c'est une bonne machine ! »

D'après Pols.

Ravi : très heureux.

Balbutia : parla avec hésitation, difficulté.

Les yeux écarquillés : les yeux ouverts tout grands.

Rues fréquentées : où les passants et les véhicules sont nombreux.

S'affala : se laissa tomber.

QUESTIONS

1°) Pourquoi l'oncle Benoît Bouillon ne s'arrêta-t-il pas ?
2°) Qu'a-t-on fait pour lui venir en aide ?
3°) Pourquoi la machine s'est-elle arrêtée ?
4°) Qu'est-ce qui nous fait rire dans ce texte ?

VOCABULAIRE

« Mais le vélomoteur allait si vite que mon oncle ne put saisir un mot de ce que lui dit le mécanicien ».
A présent, parlez d'un malade qui est très faible et qui n'arrive pas à marcher seul.

82. MORDUE PAR UN COBRA

Un docteur se promène dans un jardin public, en Egypte, il y a plusieurs années...

1 — Tout à coup j'entendis un cri. C'était un appel poussé par une femme.

Je me précipitai et tombai sur un groupe de gens qui semblaient affolés et très inquiets. Au milieu d'eux une jeune femme, soutenue par trois personnes, levait une jambe et regardait autour d'elle, **gémissant** de douleurs **atroces.** Je fus effrayé moi-même.

2 — Cependant, la dame s'évanouissait. On la transporta jusqu'aux marches voisines de la vieille terrasse, où on la fit asseoir. Le jardinier Mohamed apporta un gros tas de boue du Nil.

« Dieu est bon, dit-il ; il nous a donné la boue du Nil qui est le meilleur remède contre les morsures des mauvais serpents. »

3 — Je poussai l'homme de côté.

« Si vous ne faites pas ce que je vais vous dire, cette dame mourra », déclarai-je.

La dame me regarda. Je la fixai dans les yeux. Je vis aussitôt qu'elle était de **faible constitution,** et très pâle. Sans prononcer un mot de plus, je me penchai, enlevai son soulier, son bas. Je vis sur sa peau deux marques causées par la dent d'un cobra. Il y avait une enflure.

« Avez-vous mal au cœur ? » demandai-je.

Elle me regarda fixement.

« Pour l'amour de Dieu, qu'on fasse quelque chose ! » gémit-elle.

4 — Je pris mon mouchoir et fis une ligature au-dessus du genou, vers lequel montait l'enflure. Puis je demandai au jardinier Mohamed de courir chercher une voiture.

Moins d'une demi-heure après, je laissai ma malade à l'hôpital. Je demandai à l'infirmière en chef de faire chercher le docteur



Toufik. On emporta la dame dans la salle des femmes, où elle reçut l'injection de sérum nécessaire qui devait lui permettre de partir le lendemain, complètement guérie.

Adapté de John Knittel.
« Le Docteur Ibrahim. »
(Albin Michel, éditeur.)

Gémissant : exprimant sa douleur par des plaintes.

Douleurs atroces : douleurs horribles à supporter.

Faible constitution : son corps n'était pas robuste.

QUESTIONS

1°) Comment le jardinier voulait-il soigner la malade ?
2°) Par qui a-t-elle été sauvée ? Comment ?

GRAMMAIRE

1°) **Au mode indicatif,** le verbe exprime des faits certains, réels.

« Je m'excuse	je m'excusais	je m'excuserai »
présent	**imparfait**	**futur**

2°) **Aux autres modes,** le verbe exprime des faits incertains. On n'est pas sûr qu'ils se sont produits ou qu'ils se produiront.

« Il faut que vous vous excusiez — Excusez-vous ! »

Relève les verbes du texte sur deux colonnes : faits certains ; faits incertains (**Deux** de ces verbes expriment des faits incertains).

Rikki pense : « Quand je tiendrai Nag, je ne le lâcherai plus ».
J'ai attendu longtemps : maintenant je l'attaque.
Mais, attention ! il faut que je le saisisse à la tête, une morsure à la queue le mettrait en fureur ».

83. UNE CHASSE A L'ELEPHANT (1)

L'auteur, accompagné de deux rabatteurs noirs, Dgigoto et Hellé, marche depuis plusieurs heures à la recherche des éléphants.

1 — Ma chemise collée à mon torse est un chiffon mouillé. Je me traîne entre Dgigoto et Hellé qui me poussent :

« Vite... vite... »

Ils semblent aussi frais qu'au départ. Sur leur visage, pas une goutte de sueur, pas la moindre trace de fatigue. Du même pas souple et régulier, ils vont, ajoutant les kilomètres aux kilomètres. Les reins **courbatus,** les jambes raides, je n'avance que par un effort extrême. Je suis **hébété** de fatigue et de chaleur. Voici quatre-vingt-dix minutes que nous **errons** au milieu de ce champ d'herbes ! Il ne finira donc jamais.

2 — Hellé m'empoigne par le bras.

« Ecoute ! », me souffle-t-il à l'oreille.

Tout près, à une cinquantaine de mètres à peine, un bruit de **piétinement,** de branches cassées... J'ai oublié ma fatigue, la chaleur, les courbatures et les plaies qui me torturent les pieds. Nous nous lançons en avant tous les deux, puis tout à coup, nous débouchons au milieu d'un bois.

3 — Hellé, soudain, me passe mon arme en me disant :

« Regarde ! Regarde ! »

Il tend la main dans la direction d'un tas de roches, un peu sur notre droite. Je regarde et je ne vois rien que la pierre grise et noire.

« Vite ... Tire ... Tire, tout de suite... »

4 — Tirer quoi ? J'ai beau regarder, je ne distingue toujours rien, sinon la roche.

Hellé s'énerve :

« Là... un peu à droite du gros caillou ! Est-ce que tu vois ? »

(A suivre.)



Courbattus : douloureux à cause de la fatigue.

Hébété : rendu stupide, incapable de comprendre, de penser.

Nous errons : nous marchons sans but précis.

Piétinement : bruit que font entendre les pieds qui frappent le sol.

QUESTIONS

1°) L'auteur est exténué, les rabatteurs ne sont pas fatigués, montrez-le.
2°) Qu'est-ce qui chasse la fatigue de l'auteur ?
3°) Dgigoto et Hellé ont l'œil mieux exercé que lui Montrez-le.

ORTHOGRAPHE

Des mots contenant « ph » - un éléphant - un scaphandrier - une photographie - l'orthographe.

Pour savoir si un nom en « **au** » s'écrit, au pluriel, « **aux** » ou « **eaux** » je mets ce mot au singulier : s'il se dit « **al** » il s'écrit « **aux** » au pluriel.

Ex. : Des jouna**ux,** car on dit « un jour**nal** ».
Des mart**eaux (eaux),** car on dit « un mart**eau** ».

84. UNE CHASSE A L'ELEPHANT (FIN).

1 — Je scrute de tous mes yeux le point qu'il m'indique ; vainement, il n'y a rien que ce ... Et soudain, avec un battement de cœur, je vois ! En avant du rocher, **confondue** avec lui, la bête vient de bouger ses vastes oreilles.

Immobile, s'abritant à l'ombre du rocher, l'éléphant m'apparaît de trois quarts, énorme et massif...

Et subitement le voici qui se tourne, la bête est maintenant de profil, sa lourde tête levée, balançant sa trompe. A ce moment, elle prend le vent.

2 — Hellé me souffle d'une voix haletante :

« Tire... Tout de suite... Vite... »

J'épaule et je tire.

Un **barrissement,** un brusque tour. La bête cherche d'où vient le coup.

« Tire ... Tire ... Encore ... »

Lourdement, la bête, là-bas se met en marche. La trompe tendue, flottant à droite et à gauche, elle vient sur nous. Pas très vite, au petit pas. Elle ne nous a pas encore flairé, mais elle marche dans la direction de la détonation.

3 — Au moment où elle prend le trot, je lâche une seconde balle. Puis, comme elle avance toujours, tête haute et trompe roulée, je tire encore deux fois, coup sur coup. La bête s'arrête, **chancelante.** Et brusquement, elle s'écroule.

4 — Ensemble, nous allons jusqu'à la bête abattue. Elle gît sur ses genoux repliés, morte.

Et tandis que mes chasseurs, Hellé en tête, dansent autour de l'énorme corps gris, je m'assois à l'ombre du rocher, **exténué...**

D'après Jean d'Esme.

Confondue avec lui : la forme et la couleur de la tête de l'éléphant ne pouvaient être distinguées du rocher car leur aspect extérieur était le même.

Barrissement : cri de l'éléphant.

Chancelante : vacillante sur ses pieds.

Exténué : épuisé, extrêmement affaibli.

QUESTIONS

1°) Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas tout de suite aperçu l'animal ? Comment la bête a-t-elle révélé sa présence ?

2°) La bête est difficile à abattre. A quoi le voit-on ?

3°) Après la mort de l'éléphant, quelle est l'attitude de chacun des trois personnages ?

CONJUGAISON

Passé composé

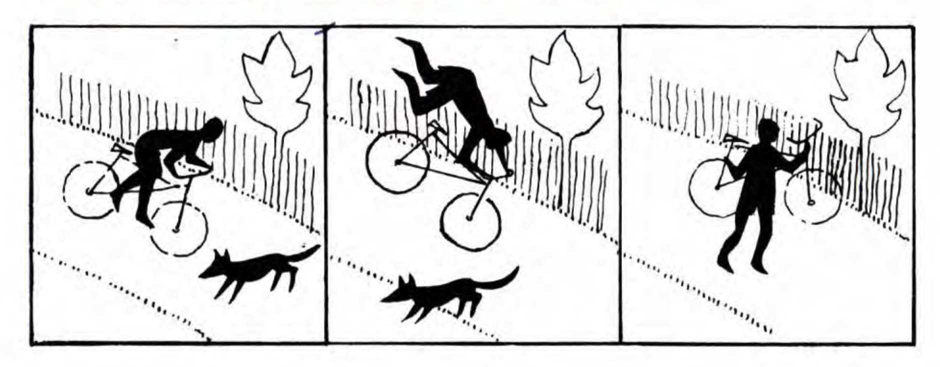
Verbe **chanter**	Verbe **tomber** (des garçons parlent)	Verbe **tomber** (des filles parlent)
J'ai chanté	Je suis tombé	Je suis tombée
tu as chanté	tu es tombé	tu es tombée
il ou elle a chanté	il est tombé	elle est tombée
nous avons chanté	nous sommes tombés	nous sommes tombées
vous avez chanté	vous êtes tombés	vous êtes tombées
ils ou elles ont chanté	ils sont tombés	elles sont tombées

1°) Copie, sur le cahier d'orthographe le verbe chanter au passé composé ainsi que le verbe tomber (garçons et filles qui parlent) à la 1re personne du singulier et à la 1re personne du pluriel.

2°) Ecris les verbes suivants à la 3e personne du singulier puis à la 3e personne du pluriel du passé composé : arriver - saluer - entrer.

ELOCUTION

Karim fait une promenade à bicyclette. Soudain...



85. UN TRESORIER HONNETE

Nabussan, roi de Sérendib, est trompé et volé par tous ses trésoriers. Il l'apprend et ***confie*** *sa peine au sage Zadig.*

1 — « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me trouver un trésorier qui ne me vole point ?

— Bien sûr, répond Zadig. Je connais la façon de vous donner un homme honnête. »

2 — Le roi, charmé. lui demanda en l'embrassant comment il fallait s'y prendre.

« Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour être trésorier. Et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera le plus honnête homme.

— Quoi ! dit le roi, vous **prétendez** que celui qui dansera le mieux sera le financier le plus honnête et le plus habile ?

— Je n'ai pas dit le plus habile, répondit Zadig, mais je vous assure que ce sera le plus honnête homme. Laissez-moi faire, et vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. »

3 — Zadig réunit les soixante-quatre candidats. On avait fait venir des violons dans le salon voisin, tout était préparé pour le bal, mais la porte de ce salon était fermée.

Il fallait, pour y rentrer, passer par un couloir obscur. Le roi avait étalé tous ses trésors dans cette galerie, où chaque candidat était laissé seul quelques minutes.

4 — Lorsque tous les **prétendants** furent arrivés dans le salon sa Majesté les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce. Ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés.



« Quels **fripons** ! » disait tout bas Zadig.

Un seul d'entre eux dansait avec **agilité,** la tête haute, la jambe ferme.

« Ah ! l'honnête homme, le brave homme ! » disait Zadig.

5 — Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis avec la plus grande justice du monde : car chacun, dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher.

D'après Voltaire.

Trésorier : personne chargée de s'occuper de l'argent de tout le pays.

Il confie : il fait connaître.

Vous prétendez : vous affirmez, vous soutenez.

Les prétendants : ceux qui désirent devenir trésoriers.

Fripons : qui trompent sans en avoir l'air.

Agilité : avec légèreté, souplesse.

QUESTIONS

1°) Quelle solution prétend apporter Zadig aux difficultés que rencontre roi ?
2°) Pourquoi le roi est-il surpris ?
3°) Que faisaient la plupart des prétendants en passant dans le couloir ?
4°) Qui a été choisi comme trésorier ? Pourquoi ?

EXPRESSION ECRITE

Racontez l'accident de Karim à bicyclette (voir gravures page 171

86. LE CUVIER (1)

1 — Lorsque nous étions enfants, chaque fois que nous passions près de la **buanderie,** nous admirions le grand cuvier qui se dressait sur son trépied. Nous avions entendu mon père nous affirmer plus d'une fois qu'un tel cuvier, mis à l'eau, porterait facilement un homme et même deux.

2 — Un matin, en descendant l'escalier, je rencontre la cuisinière ; elle m'apprend que mes parents ne sont pas à la maison et qu'ils ne rentreront que le soir. J'appelle mon frère et lui dis que voici ou jamais l'occasion d'essayer le cuvier. Nous courons à la buanderie et, avec l'aide du fils du jardinier, nous parvenons à rouler l'énorme cuvier jusqu'à la **berge** du canal et à le mettre à l'eau. Depuis plusieurs jours déjà, j'avais fabriqué une paire de pagaies à l'aide d'une perche à haricots et de deux bouts de planchette cloués à chaque extrémité.

3 — Le cuvier flotte. Mes collaborateurs le maintiennent d'aplomb, pendant que je m'y installe avec précaution tout en cherchant à me maintenir en équilibre. Je donne le signal du départ. A l'aide d'une autre perche, plus longue que ma perche à haricots, ils me poussent au large et je risque mon premier coup de pagaie.

4 — A l'instant, mon cuvier se met à tourner comme une toupie. J'arrête de mon mieux sa **redoutable rotation,** et je me rends compte que la navigation sera moins agréable que je ne l'avais prévu. Il faudra procéder très lentement, très prudemment, à petits coups de pagaie, évitant de me pencher à droite ou à gauche. Je sens qu'au moindre mouvement mal calculé, il se retournera **tout d'une pièce** en m'envoyant au fond de l'eau.

(A suivre.)



La buanderie : le lieu où se fait la lessive.

La berge : le bord du canal.

La redoutable rotation : le mouvement du cuvier qui tourne sur lui-même fait craindre quelque accident.

Tout d'une pièce : d'un seul coup.

QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qui donne l'idée à l'enfant de tenter l'aventure ?

2°) Quel moment choisit-il pour exécuter son projet ? Y pensait-il avant ce jour-là ?

3°) Quelles difficultés imprévues apparaissent progressivement à l'enfant ?

VOCABULAIRE

Un matin, en descendant l'escalier, je rencontre la cuisinière : elle m'apprend que mes parents ne sont pas à la maison.

Ce matin, tu allais à l'école et tu as rencontré un camarade qui t'a annoncé que le maître n'était pas à l'école.

87. LE CUVIER (FIN).

1 — Me voici au milieu du canal. Je voudrais bien revenir au rivage lorsque tout à coup, j'entends des cris perçants et je vois, sur la berge, s'avancer mon père et ma mère. Ma mère hurle et se **démène** comme une folle, mon père s'efforce de la retenir et de la calmer.

2 — Puis soudain, j'entends la **sirène** d'un grand cargo qui rugit pour qu'on tourne le pont. Si on lui livre passage, il sera sur moi dans quelques instants : je me sens perdu.

3 — De la berge, mon père me fait signe de revenir, me parle gentiment, me dit de ne pas m'affoler et de pagayer lentement vers la rive. J'ai tout le temps qu'il me faudra. Ma mère a couru vers les pontonniers pour leur dire de ne pas tourner le pont tant que je serais en danger.

4 — **J'aborde** tranquillement. Mon père me saisit brutalement par le col de ma veste, m'emporte dans sa chambre et là, tout en essuyant de grosses larmes de joie, dans sa colère m'administre la plus **mémorable** fessée de mon enfance.

5 — Ma mère survient hors d'haleine, arrête l'exécution, m'embrasse à m'étouffer pendant que je me frotte les reins. Et, comme si j'étais sorti tout ruisselant de l'eau, elle m'essuie et me masse à l'aide de serviettes chaudes, m'enveloppe de couvertures brûlantes dans lesquelles j'étouffe jusqu'au soir.

« D'après Maurice Maeterlinck. »



Se démène : s'agite vivement.

La sirène : le cargo signale sa présence en actionnant la sirène.

J'aborde : j'atteins la berge.

Mémorable : que je n'ai jamais oubliée.

QUESTIONS

1°) Quel nouveau danger court maintenant l'enfant ?
2°) Quelle précaution prend alors la mère ?
3°) Quelle est l'attitude du père : quand l'enfant est au milieu du canal ? Puis quand il aborde ?
4°) Quelle punition l'enfant a-t-il subie ? Que pensez-vous de cette dangereuse imprudence ?

GRAMMAIRE

Au mode indicatif :

a) le temps **imparfait,** le temps **passé simple** et le temps **passé composé** expriment des faits passés :
Ex. : ils admiraient - ils admirèrent - ils ont admiré.

b) Le temps **présent** exprime ce qui se passe en ce moment : « ils admirent ».

c) Le temps **futur simple** explique ce qui se passera : ils admireront.

Analyse les verbes conjugués sur le modèle suivant :

Evite : verbe éviter, 1er groupe, mode indicatif temps présent, 1re personne du singulier.
« J'évite de me pencher hors du cuvier. Je devine qu'il se retournera au moindre de mes mouvements. Ma mère a appelé les pontonniers qui manœuvraient sur le passage d'un navire ».

88. L'AVION EN DIFFICULTE (1)

Une jeune fille, Ruth, est **hôtesse de l'air** *dans un avion américain dont le pilote s'appelle Warner et le* **chef de bord,** *Spencer.*

1 — On devait atterrir à cinq heures quarante. Ruth regarda sa montre, fit une tournée, serrant les courroies de ses passagers.

« Qu'est-ce qu'il y a ? murmura Taylor, un passager.

— Nous allons atterrir », dit Ruth.

Il soupira profondément comme s'il se réveillait.

2 — Mais ils n'atterrirent point ; l'avion prenait de plus en plus de hauteur, se mit sur le côté et tourna en rond. Le signal lumineux de l'avant s'éclaira. Ruth s'approcha du poste de pilotage et entrouvrit la porte.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle tout bas.

— Rien, dit Spencer. Nous ne pouvons pas atterrir.

— Bon », dit Ruth.

Elle referma la porte, se retourna, passa en revue ses passagers.

« Un retard ? demanda l'un d'eux.

— Quelques minutes ! », répondit Ruth.

3 — Le signal lumineux s'éclaira.

« Quoi ? demanda-t-elle.

— Nous avons perdu le **radioguide.** Patience, Spencer.

— Pour combien de temps en avons-nous ? demanda Ruth.

— Je ne sais pas ! » dit Warner.

Lorsqu'elle se retourna, elle rencontra le visage de Taylor. Elle eut l'impression qu'il avait entendu ce qu'avaient dit les pilotes. Elle fit sa tournée, **déliant** les courroies.

« Nous avons un peu de retard », dit-elle sans se troubler.

4 — Elle s'en alla dans la cuisine et fit réchauffer du café qu'elle avait gardé. « Café ? Cigarettes ? », demanda-t-elle, circulant avec



les tasses qui **s'entrechoquaient.** Le service n'était pas facile : l'avion s'inclinait chaque fois que Warner amorçait un virage. Vingt minutes passèrent ; trente minutes...

(A suivre.)

Une hôtesse de l'air est une jeune fille qui, à bord des avions, veille au confort des passagers.

Le chef de bord : le responsable de l'avion pendant la durée du vol.

Le radioguide : l'émetteur de radio qui guide le pilote pour l'atterrissage de l'avion.

Déliant : défaisant les courroies attachées.

S'entrechoquaient : les tasses se choquaient l'une contre l'autre.

QUESTIONS

1°) L'avion ne peut pas atterir : Ruth le dit-elle aux passagers ? Pourquoi ?

2°) Ruth garde son sang-froid, à quoi le voyons-nous ?

3°) Que fait-elle pour rassurer les passagers qui commencent à s'inquiéter ? Et, pourtant, quelles sont les difficultés que rencontre le pilote ?

ORTHOGRAPHE

Les noms masculins terminés par le son « **er** » ou « **ier** » s'écrivent le plus souvent en « **er** ». Ex. : le tabl**ier**, le poulaill**er.**

89. L'AVION EN DIFFICULTE (FIN).

1 — Vingt minutes passèrent, trente minutes... Les passagers s'agitaient. Ruth avait l'impression qu'ils s'affoleraient au moment où elle, Ruth, cesserait de sourire. Une vieille dame se rongeait les ongles, un monsieur demanda un verre d'eau d'une **voix étranglée.** Le signal lumineux reparut.

« Comment se comportent les passagers ? demanda Spencer.

— O.K. ! Tout va bien, dit Ruth, aussi gaiement qu'elle put.

— Tu voudrais savoir où nous sommes ? demanda encore Spencer.

— Oui, dit Ruth.

— Moi, aussi. » Il n'en dit pas plus.

Ruth referma lentement la porte.

2 — Tous savaient maintenant que l'avion avait **dévié** de sa route habituelle. Mais ils se tenaient cramponnés aux bras des fauteuils.

Le signal lumineux !...

« Le terrain d'atterrissage de secours, dit Spencer. On peut voir les lumières. »

3 — Les **moteurs** stoppèrent et l'on descendit. Les voyageurs **retenaient leur souffle.** Tout à coup, les moteurs se remirent en **marche** pour éviter le choc. Trop tard ! Le sol qui avait surgi du **brouillard** venait à eux. Le choc de l'appareil, touchant brutalement le sol, bouscula tout. Les lampes s'éteignirent, des éclats de verre brisé **tintèrent** dans la nuit, les femmes criaient...

4 — Ruth se précipita vers la porte pour libérer ses passagers. Il se passa un moment avant qu'elle eût tiré de l'avion tous les passagers. Personne n'était grièvement blessé.

D'après Vicki Baum.
« Bombes sur Changhaï. »
(Stock, éditeur.)



Une voix étranglée : à demi étouffée.

Dévié : s'était détourné de sa route, avait changé de direction.

Tintèrent : les éclats de verre firent entendre un son qui se prolongeait en diminuant.

QUESTIONS

1°) Les passagers s'agitent, qu'est-ce qui le montre ?

2°) Pourquoi Ruth s'éfforce-t-elle de garder le sourire ? A-t-elle du mérite

3°) L'atterrissage a été violent, montrez-le.

CONJUGAISON

Verbe **finir - passé composé**

J'ai fini	nous avons fini
tu as fini	vous avez fini
il a fini	ils ont fini
elle a fini	elles ont fini.

1°) Copie dans le cahier d'orthographe le verbe « **finir** » au passé composé

2°) Analyse les verbes ci-après du texte de la leçon sur le modèle suivant :
« **J'ai abordé** » : verbe aborder, 1er groupe, mode indicatif, temps passé composé, 1re personne du singulier.
Il m'a emporté - j'ai réfléchi.

90. LE LION ET LE CHIEN

1 — Il y avait à Londres une ménagerie que l'on pouvait visiter soit en prenant un billet, soit en remettant au contrôle, au lieu d'argent, des chiens ou des chats qui servaient de nourriture aux animaux.

Un pauvre homme qui n'avait pas d'argent voulut, un jour, voir des bêtes féroces. Il attrapa un petit chien dans la rue et le porta à la ménagerie. On le laissa entrer. Quant au petit chien, on le lui prit et on le jeta dans la cage du lion pour qu'il en fît son repas.

2 — Le petit chien mit sa queue entre ses jambes et se blottit dans un coin. Le lion alla vers lui et le flaira un instant.

Le petit chien s'était mis sur le dos, les pattes en l'air, et agitait la queue. Le lion le **tâta** de la patte et le remit **d'aplomb.**

Le petit chien se redressa et fit le beau. Le lion le suivait des yeux, portant sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et ne le touchait pas.

3 — Quand le gardien de la ménagerie lui eut lancé sa ration de viande, le lion en déchira un morceau qu'il laissa pour le petit chien.

Vers le soir, quand le lion se coucha pour dormir, le petit chien ne quitta pas la cage du lion. Le lion le laissait tranquille, et quelquefois jouait avec lui.

4 — Le lion et le petit chien vécurent une année entière dans la cage. Un jour, le petit chien tomba malade et mourut. Le lion refusa alors de manger : il ne cessait de flairer le petit chien que pour le caresser, et il le touchait de sa patte.

Le gardien voulut enlever le cadavre, mais le lion ne laissait approcher personne.

Le directeur pensa calmer le chagrin du lion en mettant dans la



cage un autre petit chien vivant. Sur l'heure, le lion le **mit en pièces.** Puis il prit le petit chien mort entre ses pattes et, cinq jours durant, il resta couché en le tenant ainsi embrassé.

Le sixième jour, le lion mourut.

D'après L. Tolstoï.
« Histoire vraie. »

Tâta : toucha doucement pour l'examiner à sa manière.

D'aplomb : debout sur ses pattes.

Le mit en pièces : le déchira à belles dents.

QUESTIONS

1°) Comment le petit chien se trouva-t-il dans la cage du lion ?
2°) Le fauve le prend en sympathie, qu'est-ce qui le prouve ?
3°) Qu'est-ce qui montre le chagrin du lion à la suite de la mort du petit chien ?

91. M. BONICHON ET SON CHIEN

1 — Ce jour-là, à table, Mme Bonichon annonce :

« J'ai pris une **résolution.**

— Laquelle ? demanda M. Bonichon.

— Tu me débarrasseras de Rip ; je suis lasse de **subir les plaintes** de la concierge à son sujet.

— Voyons, lui dit M. Bonichon, que veux-tu que je fasse de ce chien ?

— Va le perdre. Il y a bien des gens qui perdent des chiens. Puisque toi-même tu as trouvé celui-là, l'année dernière. Va, et surtout ne reviens pas avec lui. »

2 — Et M. Bonichon, après avoir enlevé à Rip son collier, l'emmène avec lui. Tout en descendant le **boulevard,** il suit des yeux avec tendresse Rip qui **vagabonde,** la queue au vent.

M. Bonichon entre ensuite dans le jardin public, il va s'asseoir sur un banc et entrouvre son journal. Rip, en liberté, s'élance sur l'herbe des pelouses, ravage un massif de fleurs, aboie après une vieille dame, lui culbute son petit chien. Deux gardiens accourent en faisant de grands gestes ! Et M. Bonichon, tout pâle, **s'esquive,** et sort du jardin.

3 — Lentement, M. Bonichon chemine par les rues encombrées. Il se sent abattu, triste. Il marche devant lui au hasard, et c'est devant l'entrée du jardin qu'il se retrouve.

4 — M. Bonichon s'arrête. Pourquoi ce rassemblement là-bas ? Pourquoi cette troupe de bambins qui se bousculent et qui font cercle ? Rip, son chien, est attaché solidement à un barreau de la grille. Un autre chien est là, attaché lui aussi : un petit caniche blanc, à longs poils.

(A suivre.)



Une résolution : une décision.

Subir les plaintes : supporter les paroles de mécontentement de la concierge.

Un boulevard : large rue plantée d'arbres.

Vagabonde : va d'un côté puis de l'autre, selon son caprice.

S'esquive : se retire sans être aperçu.

QUESTIONS

1°) A propos de Rip, quelle résolution Mme Bonichon a-t-elle prise ? Pourquoi ?

2°) M. Bonichon aime son chien, il n'est pas pressé de le perdre, montrez-le.

3°) Quelle fut sa surprise, à l'entrée du jardin ?

VOCABULAIRE

« J'ai pris une résolution : tu vas me débarrasser de Rip ; je suis lasse de subir les plaintes de la concierge à son sujet ».

Une dame demande à son mari de lui remplacer une vitre cassée dans sa cuisine.

92. M. BONICHON ET SON CHIEN (FIN)

1 — M. Bonichon n'y peut tenir. Il fait deux pas. Il siffle. Et là-bas, le gardien s'est retourné. Rip, haletant, la langue pendante, les **yeux exorbités,** le corps secoué, se débat contre la corde qui l'étouffe. M. Bonichon s'approche.

2 — Le gardien a compris ; il fronce les sourcils.

« Il est à vous, ce chien ?

— C'est Rip !

— Et son collier ? »

M. Bonichon rougit ; il tire le collier de sa poche.

L'homme sort un carnet :

« Vous aurez un procès. Votre nom ? Votre adresse ? »

3 — Mais, qu'importent ces misères ! Rip, délivré, danse de toutes ses pattes. M. Bonichon sent son cœur plein de joie. Il touche son chapeau, il va repartir. Mais, il se retourne, il a senti sur sa main gauche un souffle chaud. Le petit caniche blanc à longs poils frisés **confiant, affectueux,** le regarde et **l'implore**, avec ses grands yeux verts ; se dressant sur ses pattes, il lui passe gentiment sa langue sur la main.

4 — M. Bonichon est touché à la vue de ce pauvre chien. Comme le gardien s'écarte d'un pas **majestueux,** M. Bonichon court après lui :

« Monsieur, monsieur, dit-il, un peu rouge, le petit chien blanc est à moi aussi. »

D'après Marcel Berger.

Les yeux exorbités : ils semblaient sortir de leurs orbites.

Confiant : il le regarde comme s'il était un ami sûr.

Affectueux : avec attachement, tendresse.



L'implore : le prie.

Majestueux : imposant le respect.

QUESTIONS

1°) M. Bonichon a un procès. Pourquoi ? En est-il fâché ?
2°) Que fait le caniche blanc pour se faire aimer ?
3°) Que décide M. Bonichon ? Que va penser sa femme ?
Et vous, que pensez-vous de lui ?

GRAMMAIRE

Les pronoms qui servent à conjuguer le verbe sont des pronoms personnels. Ces pronoms s'appellent **des pronoms de conjugaison.**

Les pronoms de conjugaison sont des pronoms personnels qui servent à conjuguer les verbes.

Ex. :	Singulier	Pluriel
1re personne	Je proteste	nous protestons
2e personne	tu protestes	vous protestez
3e personne	il proteste	ils protestent

Mets à la forme interrogative les phrases suivantes ; souligne les pronoms de conjugaison.

Vous habitez loin - ils ont pris l'autobus - elles étaient en retard - je sors - Ils viendront.

93. CHEZ LA BLANCHISSEUSE

1 — C'était jour de lessive chez tante Lisa. Mais, à vrai dire, c'était le jour de lessive tous les jours chez tante Lisa ; tous les après-midi et tous les soirs se passaient à repasser. Chaque soir, oncle Sam apportait un **ballot** de linge sale, et, chaque matin, il emportait un ballot de linge propre bien plié. Cela me parut longtemps mystérieux, et puis je compris : c'était la lessive des clients pour lesquels oncle Sam travaillait.

2 — Il y avait à côté de la maison un tas de **bouses** sèches, avec lesquelles l'oncle entretenait le feu.

Tante Lisa avait deux baquets dehors dans la cour. L'un de ces baquets était posé sur des pierres, au-dessus d'un foyer creusé dans le sol. Des cordes pour le linge s'entrecroisaient au-dessus Quand la lessive était étendue, il n'y avait plus du tout de place.

Quand nous avions assez d'eau, nous remplissions, avec deux seaux, le baquet de la maison. Cette eau que j'y versais était trouble. Un jour, j'y découvris une araignée toute noire. Je courus le dire à Tante Lisa, qui éclata de rire.

« Tu t'y habitueras. Seulement, ne bois pas cette eau, elle servira pour le ménage et la lessive. »

3 — Un jour, j'arrivai à la maison, juste avant le coucher du soleil. Tante Lisa était encore à sa lessive, elle se redressa péniblement. Il ne faisait pas chaud mais la sueur ruisselait sur son visage. Sa robe, toute mouillée, lui collait au corps.

Ses grandes mains, blanches et **enflées,** étaient comme piquées de trous, à force d'être toujours dans l'eau. Elle sourit, malgré sa fatigue.

4 — « Allons prendre un peu de café. »

Elle réchauffa celui qui restait du matin.

« Quand mangeons-nous tante Lisa ?



Quand oncle Sam rentrera. »

Après le café, tante Lisa retourna à sa lessive et j'allai me nicher dans le coin le plus abrité de la maison.

D'après Peter Abrahams.
« Je ne suis pas un homme libre. »
(Ed. Hatier.)

Une blanchisseuse est une femme dont la profession est de laver et de repasser du linge.

Ballot : un paquet.

La bouse : excrément de bœuf, de vache.

Enflées : gonflées.

QUESTIONS

1°) Pourquoi était-ce tous les jours « jour de lessive », chez tante Lisa ?
2°) Le travail pénible a marqué tante Lisa, montrez-le.

ORTHOGRAPHE

On écrit « **ont** » **(ont)** si on peut le remplacer par « **avaient** ». **Sinon**, on
Ex. : Les bouses « **ont** » **(avaient)** séché.
On a préparé le feu.

94. LA TOURTERELLE

1 — C'était le matin d'ouverture de la chasse. Depuis plusieurs heures des coups de feu éclataient. Soudain un oiseau gris, épuisé de fatigue, vint tomber sur un des **arbustes** du jardin.

« C'est une tourterelle, dit mon père. Elle a dû être poursuivie longtemps par les chasseurs et elle n'en peut plus... »

Toute la journée elle resta là. Mais, quand maman jeta du grain pour les poules, elle descendit se poser sur le sol et se mit à picorer. Elle regagna ensuite son arbuste. Vers le soir, mon père réussit à l'atteindre et la prit dans ses mains.

2 — On l'enferma pour la nuit, à cause des chats, dans une de ces cages grillagées qui servent à élever les poussins, et le lendemain, mon père nous dit :

« Maintenant qu'elle est bien reposée, reportez-la dans le bois, elle retrouvera son nid. »

Je la roulai dans mon tablier et je partis avec l'une de mes sœurs. Après une demi-heure de marche, dans un sentier du bois, je **remis en liberté** notre tourterelle.

Posée sur une branche basse, elle y restait immobile, nous regardant. Enfin, elle s'envola et alla **se percher** un peu plus loin.

3 — Le soir de ce même jour, comme nous revenions d'une course au village voisin, mon père nous dit :

« Il est venu une visite pour vous.

— Une visite ?

— Quelqu'un qui voulait savoir si vous étiez bien rentrées du bois ce matin.

— La tourterelle ! »

4 — Elle était revenue se percher à la tombée du jour sur le cerisier ; de nouveau, elle avait picoré avec les poules, puis elle était remontée sur son arbre. Elle ne nous quitta plus, passant



son temps aux environs de la maison, se nourrissant de graines. Le matin, nous la cherchions des yeux ; le soir, nous voulions voir où elle s'était perchée pour la nuit.

5 — Puis, un matin, vers les premiers jours d'octobre, elle s'envola sans bruit et s'éloigna. Pendant longtemps, nous l'avons cherchée et attendue, mais elle n'est pas revenue.

D'après Marie MARCILLAT.
« A l'écuelle au chat. »
(L'amitié par le livre. Editeur.)

Un arbuste : petit arbre comme le chèvre-feuille, l'osier.

Je remis en liberté : je libérai.

Se percher : se poser sur une branche.

QUESTIONS

1°)) La tourterelle est-elle familière ? **Est-elle bien traitée ?**
2°) Que décide le père à son sujet ?
3°) Pourquoi est-elle revenue ? Les enfants en ont-ils été heureux ?

95. LES PREPARATIFS D'UN BON REPAS

Nini et son amie Madou, deux jeunes Sénégalaises, attendent des invités. C'est tante Hortense, très fine cuisinière, qui se charge de préparer un excellent repas.

1 — De bon matin, Fatou Fall, la servante, se rend au marché avec le petit Bakary.

« Il faut acheter beaucoup de légumes, de la viande en quantité, des poulets aussi ; on ne reçoit jamais bien ses invités sans une volaille », recommande tante Hortense.

Fatou Fall l'écoute attentivement ; puis, elle se dirige vers le marché, où sont entassés **pêle-mêle** : viande, poissons, légumes frais ou secs, fruits divers. Comme elle a l'habitude de marchander, elle réussit à acheter les **denrées** à moitié prix.

2 — Ayant terminé son marché, Fatou rentre fièrement à la maison. Le petit Bakary la suit, plié sous le poids de la corbeille pleine. En passant sur le pont, les poulets avancent le cou, comme pour regarder une dernière fois le fleuve. Un chien lève son museau vers les **quartiers de viande** rose que l'on aperçoit à travers la corbeille. On pourrait admirer aussi les beaux légumes bien frais, les poissons gris et la langouste rouge, qui semblent encore remuer.

3 — Tante Hortense ne veut, pour ce repas, faire confiance à personne. Elle connaît les filles d'aujourd'hui ! Quand elle était jeune, elle, c'était à qui saurait le mieux préparer une volaille, plat succulent. Ces demoiselles se **surpassaient.** Mais maintenant...

Aidée de Fatou Fall et de Bakary, tante Hortense se met donc à l'œuvre, très tôt, dans l'après-midi. La maison s'emplit de bruits de casseroles ; des parfums appétissants se répandent.

4 — A la nuit tombante, tous les plats sont à point et il ne reste plus qu'à dresser la table. Nini et Madou s'en chargent, et la décorent joliment. Puis elles vont à la cuisine goûter les plats préparés par tante Hortense. Celle-ci, les mains sur les hanches, les regarde avec l'air de leur dire :

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? Seriez-vous capables d'en faire autant ?

— C'est délicieux ! déclare Madou.

— Oui, s'écrie Nini, ma tante est **inégalable** quand il s'agit de préparer un repas de roi. »

D'après Abdoulaye Sadji.
« Nini. Présence africaine. »
(Ed. Hatier.)

Pêle-mêle : en désordre.

Une denrée : marchandise destinée à être mangée. Citer des denrées.

Un quartier de viande : une des parties de la bête coupée en morceaux.

Se surpassaient : faisaient mieux qu'à l'ordinaire.

Inégalable : on ne peut pas faire aussi bien qu'elle.

QUESTIONS

1°) Tante Hortense dirige les opérations : que recommande-t-elle ?
2°) Elle veut s'occuper elle-même du repas ; pourquoi ?
3°) Pourtant, quelle tâche confie-t-elle à Nini et à Madou ?

CONJUGAISON

Passé composé

Verbe **avoir**	Verbe **être**	
	dse garçons parlent	**de filles parlent**
J'ai eu soif	j'ai été content	j'ai été contente
tu as eu soif	tu as été content	tu as été contente
il, elle a eu soif	il a été content	elle a été contente
nous avons eu soif	nous avons été contents	nous avons été contentes
vous avez eu soif	vous avez été contents	vous avez été contentes
ils, elles ont eu soif	ils ont été contents	elles ont été contentes

Tableau caché, écris, dans le cahier d'orthographe, la conjugaison des verbes « avoir » et « être content » au passé composé. Corrige ensuite, le tableau étant découvert.

96. UNE PANNE

1 — J'aperçus par terre, juste sous la voiture, une grande tache noire. Il n'y avait pas de doute possible, c'était l'automobile qui avait perdu une partie de son liquide. Cela me parut si grave que je courus prévenir mes parents.

2 — Mon père vint au garage, en essayant de cacher son inquiétude, et considéra longuement la tache. Ma mère et moi retenions notre respiration. Il se baissa, trempa son doigt et alla l'examiner au grand jour.

« C'est de l'huile, dit-il d'une voix grave. Elle provient sûrement du moteur. »

Aussitôt, il essuya son doigt et partit sans donner d'explication. Il avait un air si **préoccupé** que ma mère n'osa pas le questionner.

Nous l'attendîmes en silence, assis sur le marchepied. De temps en temps, ma mère soupirait :

« Ah ! C'était trop beau ! J'étais sûre qu'elle attraperait quelque chose. Passer tout l'hiver dans un garage sans feu ! »

3 — Au bout d'une heure, mon père revint avec un petit bonhomme, qui portait une caisse à outils.

Le petit homme se gratta le menton et dit, après quelques instants de réflexion :

« Ouais ! »

Il se mit à **déballer** ses outils.

« C'est sûrement une **fuite,** dit-il. Peut-être la boîte de vitesses, peut-être le pont. Je vais regarder. »

Il se glissa sous l'auto. On ne voyait plus que ses pieds. Pendant un long moment, il ne bougea plus. A la fin, mes parents se regardèrent inquiets.

« Alors, ça va ? » dit mon père en se penchant.

Après un instant, la voix du mécanicien répondit :

« Moi, ça va. C'est votre voiture qui ne va pas.

— C'est grave ?

— Justement, je n'en sais rien. Je ne trouve pas la fuite. »



4 — Il se passa un long moment d'attente et puis, brusquement, le petit homme couché sous la voiture s'écria :

« Ça y est. J'ai trouvé. C'est le bouchon de carter qui fermait mal. Il suffisait de le revisser un peu ».

D'après Jean Lhote.
« La Communale. »
(Ed. du Seuil.)

Préoccupé : Inquiet.

Déballer : retirer les outils de la caisse.

Une fuite d'huile : de l'huile qui s'échappe.

QUESTIONS

1°) Pourquoi l'enfant prévint-il ses parents ?
2°) A quelle cause la mère attribue-t-elle la fuite d'huile ?
A qui compare-t-elle la voiture ?
3°) La panne semble grave. A quoi le voit-on ?
4°) Etait-ce un accident sérieux ?

VOCABULAIRE

« C'est votre bouchon de carter qui fermait mal ; il suffisait seulement de le reviser un peu ».

Et s'il s'agissait des piles usées d'un poste de radio ?

97. LA TRUITE

Des amis entrent dans un café. Il y a là un client, un vieillard, assis devant sa consommation.

1 — Nos regards s'arrêtèrent sur une vitrine fixée au-dessus de la cheminée, et qui abritait une truite, une truite énorme...

« Beau **spécimen,** pas vrai ? dit le vieux.

— En effet, murmurai-je, un poisson peu **banal.** Combien une telle truite pouvait-elle peser ?

— Je puis vous le dire exactement, dit le vieillard en se levant pour partir. Elle pesait huit kilos et trois cents grammes. Il y a seize ans que je l'ai sortie de l'eau, juste sous le pont... Messieurs, bien le bonsoir ! »

2 — Il sortit, nous restâmes seuls. Nous admirions encore le poisson, quand un autre client entra ; lui aussi le contempla.

« Une truite de belle taille ! fit Georges, s'adressant à lui.

— Vous avez raison de le dire, répondit l'autre. Cinq ans déjà ! Cinq ans que je l'ai prise !

— Ah ! fis-je, c'est donc vous ?

— C'est moi ! Je l'ai sortie de l'eau un vendredi après-midi. Elle pesait plus de seize kilos. Bonsoir, messieurs, bonsoir ! »

3 — Quand il fut parti, le patron vint nous saluer. Nous lui contâmes les histoires que nous venions d'entendre. Il s'amusa beaucoup : c'était lui qui l'avait prise, quand il était encore enfant.

4 — Quelqu'un l'ayant appelé à la buvette, il nous laissa. De nouveau, nous regardâmes la vitrine. Georges voulut la voir de plus près. Il grimpa sur le dossier d'une chaise. La chaise **dérapa.** Pour ne pas tomber, Georges s'accrocha à la vitrine. Patatras ! La voilà par terre. Je criai :

« Le poisson ! Tu n'a pas brisé le poisson ? »



Hélas ! il l'avait brisé. La truite géante gisait par terre, en mille morceaux. Mais n'était-il pas étrange qu'une truite **empaillée** pût se briser en si petits morceaux ?

C'eût été inexplicable si la truite avait vraiment été empaillée. Mais elle ne l'était pas. Elle était en plâtre.

D'après J. K. Jérome.
« Trois Hommes dans un bateau. »
(Hachette.)

Un spécimen : un échantillon, un modèle.

Peu banal : peu courant.

Dérapa : glissa de côté.

Truite empaillée : truite morte dont la peau a été remplie de paille, pour lui conserver ses formes.

QUESTIONS

1°) D'après les récits des différents clients et du patron du café, peut-on savoir qui a pêché la truite ?

2°) En réalité, qu'est-ce que cette truite ? Comment les jeunes gens ont-ils découvert la vérité ? Qu'est-ce qui, tout d'abord, a pu les tromper ?

98. UN DUR APPRENTISSAGE

Omar, que vous connaissez déjà, a trouvé du travail dans un atelier de tissage.

1 — Le soleil se levait à peine : déjà Omar apportait la laine qu'il avait achetée la veille au souk. Il commençait tout de suite à **dévider** les écheveaux. Puis il faisait les commissions pour les ouvriers. Il courait ensuite jusqu'à Bab Zin chez Mahi Bouanane pour y prendre un couffin : en effet, c'était lui qui était chargé de faire le marché du patron.

Mais dame Bouanane n'était jamais contente : les légumes n'étaient pas frais, la viande était trop grasse, il avait oublié de porter le pain au four du boulanger... Il écoutait sans répondre, en baissant la tête, les sévères reproches de dame Bouanane.

2 — Il y avait dans l'atelier un vieil ouvrier, que l'âge rendait, certains jours, incapable de travailler. Pour l'aider, Omar **embobinait** les fils fins comme des cheveux ; les faibles yeux du vieillard n'arrivaient pas à les distinguer. Un peu plus tard, il portait de la laine au **teinturier**, et l'en rapportait dès que l'homme la retirait



de son chaudron noir. Chacun lui donnait des ordres ; il essayait de rendre service à tout le monde ; mais il n'arrivait à satisfaire personne.

3 — Il y avait toujours quelqu'un pour lui lancer des **reproches.** Bah ! il s'y était habitué ; ce dont il ne voulait pas, c'étaient les coups de poing, les navettes qu'on lui envoyait à la tête. Si, par hasard, il lui arrivait d'embrouiller un écheveau, tous les tisserands, de leurs métiers, le grondaient vivement.

4 — Les jours passaient ; Omar grandissait. Il n'était pas plus maladroit, ni moins vif qu'un autre. Il avait gagné à ce travail une **bonne dose d'expérience :** Il savait cacher sa colère quand on le maltraitait. Il avait appris à se défendre !

D'après M. Dib
« Le Métier à tisser. »
(Ed. du Seuil.)

Dévider : dérouler.

Embobinait : enroulait sur une bobine.

Teinturier : colore la laine.

Un reproche : ce qu'on dit à quelqu'un lorsqu'on est mécontent de lui.

Une bonne dose d'expérience : il savait ce qu'il fallait faire au cours des incidents de sa vie à l'atelier.

QUESTIONS

1°) Omar travaille dans de pénibles conditions : dites lesquelles (sa patronne, sa vie à l'atelier).
2°) Omar est pourtant serviable : à quoi le voit-on ?
3°) Quels avantages a-t-il retirés de son apprentissage ?

GRAMMAIRE

Le verbe « **être** » et le verbe « **avoir** » peuvent être employés pour conjuguer d'autres verbes. On les appelle alors des auxiliaires de conjugaison. Ex. : **j'ai grimpé** : verbe grimper au passé composé (présent du verbe auxiliaire avoir + participe passé du verbe grimper ; **je suis venu** : verbe venir au passé composé (présent du verbe auxiliaire être + participe passé du verbe venir).

Analyse les verbes des phrases suivantes :

J'ai brisé le poisson en plâtre - je suis très maladroit - j'avais peur - là-haut sur ma chaise, je suis tombé.

99. QUATRE CENTS METRES

L'auteur est un champion de course à pied. Il raconte comment il a gagné la finale du 400 mètres.

1 — « Messieurs, à vos marques ! »

Mon cœur bat à grands coups. Je me rapproche de cette ligne de départ. Je sautille pour éprouver une dernière fois la puissance, la souplesse de mes muscles, puis, tandis que le stade devient silencieux, je cherche ma position de départ.

2 — « Prêts ! »

La voix du **starter,** d'un coup, a accéléré les battements de mon cœur. Dans le stade, on n'entend plus un bruit. Je vais prendre une grande **inspiration** pour être prêt quand **retentira** le coup de pistolet.

Nous sommes partis.

Je ne puis dire que j'ai été surpris, car mes jambes, mes bras se sont détendus sans perdre une fraction de seconde. J'entends les encouragements qui **jaillissent** de la tribune à droite.

« Vas-y, Robert ! Allez Ska ! Allez Puc ! »

3 — Non ce n'est pas possible ! Déjà j'ai remonté Robert Paul ? Je n'ose y croire. Prendre plus d'un mètre au départ au champion du sprint ! Pourtant c'est exact. Donc, ça va.

Bien, très bien parti. Je me sens bien, d'ailleurs.

« Boisset, Boisset ! » **scande** la foule.

Plus que cinquante mètres ! je sens qu'aujourd'hui je tiendrai mon « 400 ». Plus que vingt mètres ! Plus que dix mètres.

4 — Mes jambes commencent à s'alourdir, mais qu'importe. Je suis en tête, et le fil blanc est là, à quelques **foulées.** Je sens mon cœur battre et retentir dans ma poitrine.

Je suis emporté, soulevé.



J'ai atteint la laine blanche qui marque le but et quand j'ai senti la pression de cette mince barrière sur mon torse, mon cœur s'est gonflé d'aise. Gagné, j'ai gagné !

D'après Raymond Boisset.
« Esprit du Sport. »

Le starter : c'est celui qui donne le signal du départ.

Une inspiration fait pénétrer de l'air dans les poumons. Contraire · expiration.

Retentira : éclatera.

Des encouragements jaillissent : tous ensemble, vivement, les spectateurs adressent leurs encouragements aux coureurs.

Scande : le mot « Boisset » est répété en mesure en appuyant sur chacune des syllabes. « Bois-set ! ».

Une foulée est la longueur du pas du sportif en course.

QUESTIONS

1°) Quelles précautions le coureur prend-il avant le départ ? Pourquoi ?
2°) Qu'est-ce qui permet au coureur de penser qu'il va gagner la course ?
3°) La victoire est proche : quel effet produit cette certitude sur le coureur ?

ORTHOGRAPHE

En général : pour savoir si dans un mot je dois mêttre « 2 l » ou « 1 l », ou « 2 t » ou « 1 t » j'écoute la prononciation de ce mot.

— Si j'entends « **è** » je mets « **2 l** » ou « **2 t** ».
Ex. : la ficelle, la noisette

— Si j'entends « **e** » je mets « **1 l** » ou « **1 t** ».
Ex. : nous appelons, vous jetez.

100. TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON

1 — Un bruit se fit entendre et la terre se mit à trembler. I-Wan, sa femme Tama et leur fils Jiro sortirent rapidement de leur maison. Ils regardèrent vers la mer.

« Tama ! dit I-Wan effrayé.

— C'est un tremblement de terre », répondit-elle faiblement. Son visage devint pâle.

I-Wan serrait fortement Jiro contre lui. Mais Jiro ne pleurait pas. Tous regardaient la mer qui s'élevait haut dans le ciel et s'avançait vers la terre en une vague immense.

« Elle ne peut nous atteindre, murmura Tama, notre maison est là sur la montagne.

— Oui... mais elle va recouvrir la **ville basse** », répondit I-Wan.

2 — La vague avançait à une vitesse folle et frappa le rivage, avec un tel bruit que la terre trembla. Maisons et rues disparurent. Puis l'eau se retira, entraînant maisons, gens, arbres, et tout ce qu'elle avait touché.

La terre trembla de nouveau.

De sourds grondements se faisaient entendre. Au même instant, le sol trembla sous leurs pieds. Des rochers **dégringolèrent avec fracas** du haut de la montagne. I-Wan allongea le bras pour ramener Tama vers lui et la protéger.

« Notre maison ne bougera pas, dit-elle, ce qui tombe ce sont des rochers détachés. »



3 — I-Wan sentit de nouveau le sol balancer sous ses pieds.

« La vague revient, dit Tama, mais elle ne sera pas si forte ! »

Jiro se cramponnait à son père, sans pleurer, et ses bras lui entouraient la tête. On entendit alors un bruit de glissade, de forts craquements, et enfin celui du bois qui s'effondre et du papier qui se déchire. I-Wan leva les yeux.

4 — Avec bien peu de bruit et encore moins de poussière, leur maison s'était aplatie, réduite en un petit tas.

Tama dit :

« Voilà, c'est fini et nous sommes vivants tous les trois. »

Elle tourna le dos aux ruines de sa maison et regarda vers la mer. Celle-ci se calmait mais le vent reprenait.

« J'ai vu des secousses beaucoup plus terribles ! », dit Tama.

D'après P. Buck.
« Le Patriote. »
G. Delamain
(Stock Editeur.)

La ville basse : la partie de la ville que la mer pouvait atteindre le plus facilement.

Dégringolèrent avec fracas : roulèrent de haut en bas en se brisant avec un grand bruit.

QUESTIONS

1°) La famille de I-Wan semble tout d'abord en sécurité : Pourquoi ? D'où vient le danger ?

2°) Quelle autre menace surgit pour leur maison ?

3°) Comment l'événement se termine-t-il ? Quelle est l'attitude des personnages ?

CONJUGAISON

Passé composé

Verbe « **attendre** »

J'ai attendu l'autobus	nous avons attendu l'autobus
tu as attendu l'autobus	vous avez attendu l'autobus
il (elle) a attendu l'autobus	ils (elles) ont attendu l'autobus

1°) Copie la conjugaison du verbe « attendre » au passé composé.

2°) Ecris, au passé composé, les verbes entre parenthèses.
Nous (attendre) la fin de l'orage - le beurre (fondre) - les élèves (bien répondre) aux questions posées - je (rendre) la monnaie - nous (fendre) du bois - tu (étendre) le linge.

101. SAUVE AU DERNIER MOMENT

1 — « A l'aide ! criait le vieux Fauchelevent. Sauvez-moi ! »

Le père Fauchelevent venait de tomber sous sa charrette, dont les brancards étaient brisés : le cheval avait les deux cuisses cassées. Le vieillard **était engagé** entre les roues, et toute la voiture pesait sur sa poitrine...

« A-t-on un cric ? demanda M. Madeleine.

— On est allé en chercher un, répondit le paysan.

— Dans combien de temps l'aura-t-on ?

— Il faudra un bon quart d'heure.

— Un quart d'heure ! », s'écria M. Madeleine.

La charrette s'enfonçait dans la terre molle, et écrasait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Avant cinq minutes, il aurait les côtes brisées.

2 — « Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit M. Madeleine aux paysans... Ecoutez, reprit-il. Il y a assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse. Y a-t-il quelqu'un qui soit fort et courageux ? »

Personne ne bougea. Le père Fauchelevent **râlait** et hurlait :

« J'étouffe ! ça me brise les côtes ! Un cric ! Ah ! quelque chose ! »

3 — M. Madeleine, sans une parole, tomba sur les genoux, et en un **clin d'œil** se glissa sous la voiture. Personne n'eut le temps de jeter un cri. Presque à plat ventre sous ce poids effrayant, il essayait de rapprocher ses coudes et ses genoux. On lui cria :

« Père Madeleine, retirez-vous de là ! »

Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit :

« M. Madeleine, allez-vous en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous, laissez-moi ! Vous allez vous faire écraser aussi ! »

Les **assistants** haletaient. La voiture s'enfonçait, et il était devenu presque impossible que Madeleine sortît de là-dessous.



4 — Tout à coup, on vit l'énorme charrette se soulever lentement ; les roues sortaient de **l'ornière**. On entendit une voix étouffée qui criait :

« Dépêchez-vous ! Aidez-moi ! »

C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort. Ils se précipitèrent.

La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé !

D'après Victor Hugo.
« Les Misérables. »

Etait engagé : était pris.

Râlait : ses cris étaient enroués, car il respirait difficilement.

En un clin d'œil : en un instant.

Les assistants : les personnes assemblées autour de l'accident.

L'ornière : trace creusée dans le sol par les roues des voitures.

QUESTIONS

1°) Pourquoi la situation du vieux Fauchelevent est-elle dramatique ?

2°) Qu'est-ce qui pousse M. Madeleine à intervenir aussitôt ? Comment compte-il soulever la charrette ? Quel danger court-il ?

3°) Que pensez-vous de M. Madeleine et de son exploit ?

VOCABULAIRE

Il y a assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse.
Parlez de la tente sous laquelle il reste encore de la place pour abriter quelques personnes.

102. LES DEVINETTES



Rahma et Safia sont deux servantes qui jouent aux devinettes dans la cour de la maison.

1 — Une ! encore une, Ima Safia ! prie Rahma. Nous en avons le temps, nos maîtres font tous la **sieste ;** encore une devinette, petite mère, va !

La cuisinière répond :

« Tout le monde dort. Laisse-moi tranquille ! »

Rahma se met à rire. Les deux servantes sont assises par terre, au seul endroit un peu abrité de la cour.

« Encore une, Ima Safia... Encore une !

— Tout le monde se repose. Laisse-moi me reposer aussi.

— Une ! une ! une ! encore une ! je ne te laisserai pas...

— Cesseras-tu, à la fin ? Tu vas réveiller les maîtres, avec ton **caquetage !** »

2 — Safia soupire, mais finit par se décider :

« Meule sur meule,
Mais ne moud pas
Tête de serpent,
Mais ne mord pas ;
Plonge et nage,
Mais poisson n'est pas... »

Rahma éclate de rire.

« Folle ! te tairas-tu ? C'est ma faute ! je ne lui en dirai plus une. »

3 — Rahma fait des efforts pour garder son sérieux.

« Ima Safia, explique-moi ta devinette. Je n'y comprends rien !

— Devine toi-même, réplique l'autre ! et arrête de te **tortiller** comme un ver ! cherche, ou va-t'en ! »

Rahma se fait plus douce.

« Je vais deviner, tu vas voir ! Elle réfléchit.

— Meule sur meule... mais ne moud pas... la voiture ! »

Elle est reprise par son fou rire.

« Bêtasse ! ce n'est pas ça !

— La souris !

— Mais non ! »

Rahma dit ce qui lui passe par la tête :

« L'escargot ! la machine à coudre ? l'entonnoir ! l'artichaut !...

— Non, ce n'est pas ça ! non ce n'est pas ça : quelle sotte !

4 — Dis-moi ce que c'est, petite mère, **je t'en supplie...**

— La tortue, gourde !

— La tortue ? »

Rahma fait une grimace.

« Ce n'est pas vrai !

— Comment ce n'est pas vrai ? Puisque je te le dis !

— Encore une, Ima Safia ! »

Et elle rit encore plus fort.

« Même si tu te dessèches sur place, tu n'en entendras plus une de ma bouche. »

D'après Md Dib.
« Un été africain. »
(Ed. du Seuil.)

La sieste : le repos pris après le repas de midi.

Le caquetage : bavardage à propos de rien.

Te tortiller : te tourner sur toi-même.

Je t'en supplie : je t'en prie.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Ima Safia refuse-t-elle d'abord de jouer aux devinettes ?
2°) Expliquez la devinette.
3°) Pourquoi Ima Safia ne veut plus jouer aux devinettes ?

103. FRERE ET SŒUR A LA PECHE

1 — Jean s'en est allé de bon matin avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras, le long de la rivière...Elle coule claire sous des saules argentés. Un ciel humide et doux la regarde couler. Le matin et le soir, de blanches vapeurs se traînent sur l'herbe de ses berges.

Mais Jean et Jeanne n'aiment la rivière ni pour les verts feuillages de ses bords ni pour ses eaux pures où le ciel **se mire.** Ils l'aiment pour le poisson qui est dedans.

2 — Ils s'arrêtent à l'endroit le plus poissonneux. Jeanne s'assied sous un saule. Ayant posé ses paniers à terre, Jean déroule sa ligne. Elle est simple : une gaule avec un fil et une épingle recourbée au bout du fil. Aussi la ligne est-elle **commune** au frère et à la sœur.

Chacun la voudrait tout entière... Le frère et la sœur ont lutté pour le libre usage de la ligne. Le bras de Jean est devenu noir d'avoir été pincé, et la joue de Jeanne s'est **empourprée** sous les soufflets sonores.

3 — Et, quand ils furent las de pinçons et de gifles, Jean et Jeanne consentirent à partager de **bon gré** ce que ni l'un ni l'autre n'avait pu saisir par la force.

Ils convinrent que la ligne passerait des mains du frère à celles de la sœur, après chaque poisson pris. C'est Jean qui commence. L'on ne sait quand il aura fini... Pour n'avoir pas à céder la ligne à sa sœur, il se refuse à prendre le poisson qui mord à l'hameçon et qui fait plonger le bouchon.

4 — Jean est **rusé,** Jeanne est patiente. Depuis six heures, elle attend. Cette fois, pourtant, elle semble lasse... Elle bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule et ferme les yeux. Jean **l'épie** du coin de l'œil et croit qu'elle dort. Le bouchon plonge. Il tire vivement le fil au bout duquel brille un éclair d'argent. Un goujon s'est pris à l'épingle.

« Ah ! c'est à moi, maintenant », s'écrie une voix derrière lui. Et Jeanne saisit la ligne.

D'après Anatole France.
« Filles et garçons ».
(Hachette.)

Se mire : se regarde comme dans un miroir.

Commune : qui appartient à la fois, à l'un et à l'autre.

S'est empourprée : est devenue rouge.

De bon gré : volontairement.

Rusé : fin, adroit.

L'épie : l'observe attentivement sans en avoir l'air.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Jean et Jeanne aiment-ils la rivière ?
2°) Quel est le sujet de la querelle entre le frère et la sœur ? Quel accord ont-ils trouvé ?
3°) Pourquoi Jean refuse-t-il de prendre le poisson qui mord ? Comment Jeanne réussit-elle à s'emparer de la ligne ?

GRAMMAIRE

L'adverbe accompagne le verbe. Il complète le sens du verbe en indiquant :

le lieu : venez **ici** : « **ici** » est un adverbe de lieu.

le moment : nous faisons **maintenant** nos devoirs : « **maintenant** » est un adverbe de **temps.**

la manière : les roues sortaient **lentement** : « **lentement** » est un adverbe de manière.

Copie les phrases suivantes en écrivant le contraire des adverbes soulignés ; modifie la phrase si c'est nécessaire ; souligne les adverbes employés. Ex : Je me lève **tard**

Je me lève **tôt** - nous sommes **dedans** - je ne suis **jamais** à l'heure - le chat s'approche **rapidement, bruyamment** de la souris - placez-vous **devant.**

CONJUGAISON

Passé composé

Verbe **Aller**		Verbe **dire**
des garçons parlent	**des filles parlent**	J'ai dit
Je suis allé	Je suis allée	tu as dit
tu es allé	tu es allée	il (elle) a dit
il est allé	elle est allée	nous avons dit
nous sommes allés	nous sommes allées	vous avez dit
vous êtes allés	vous êtes allées	ils (elles) ont dit
ils sont allés	elles sont allées	

Verbe **Venir**		Verbe **faire**
Je suis venu	Je suis venue	J'ai fait
tu es venu	tu es venue	tu as fait
il est venu	elle est venue	il (elle) a fait
nous sommes venus	nous sommes venues	nous avons fait
vous êtes venus	vous êtes venues	vous avez fait
ils sont venus	elles sont venues	ils (elles) ont fait

104. UN LION DE L'ATLAS A TARASCON

Vous savez déjà que Tartarin est le roi des chasseurs de casquettes de Tarascon. Voici que se présente pour lui l'occasion de prouver combien il est brave...

1 — C'était un soir, chez **l'armurier** Costecalde. Tartarin était en train de montrer à quelques Tarasconnais son nouveau fusil. Soudain, la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite **effaré** dans la boutique en criant :

« Un lion !... un lion !... »

Stupeur générale, tumulte, bousculade...

L'armurier court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : le cirque Mitaine a décidé de faire une halte de quelques jours à Tarascon. Il vient de s'installer sur la place du village avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.

2 — Un lion de l'Atlas ! Jamais on n'avait vu pareille chose à Tarascon. D'un geste brusque Tartarin jeta le fusil sur son épaule, et, se tournant vers ses compagnons, il leur dit d'une voix de tonnerre !

« Allons voir ça, les amis ! »

3 — Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait déjà beaucoup de monde. Calme, la tête haute, le courageux Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque. Il passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque. Il regarda avec mépris la longue caisse contenant le boa, et vint enfin se placer devant la cage du lion...

Terrible **entrevue !** Le grand chasseur de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, les deux bras appuyés sur son fusil. De l'autre, le lion, un lion **gigantesque,** allongé dans la paille. Sa grosse tête à crinière, jaune posée sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant.

4 — Jusqu'à présent, le lion avait regardé les Tarasconnais d'un air de mépris en leur bâillant au nez à tous. Tout à coup, il eut un mouvement de colère. D'abord, il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes et étira ses pattes. Ensuite il se leva, dressa la



tête, secoua sa crinière, ouvrit la gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit : tout Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous : femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes...

5 — Seul, Tartarin ne bougea pas... Il était là, ferme et décidé devant la cage, les yeux fixés sur ce lion qui le regardait... Au bout d'un moment, les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et surtout par la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef. Ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion :

« Ça, oui, c'est une chasse !... »

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage...

D'après A. Daudet.
« Tartarin de Tarascon. »

Armurier : celui qui fabrique répare ou vend des armes.

Effaré : sa physionomie, ses yeux, montraient sa peur.

Stupeur générale : tout le monde reste immobile d'étonnement.

Tumulte : les assistants s'agitent dans le bruit et le désordre.

Une entrevue : une rencontre.

Gigantesque : très grand, de grande taille

QUESTIONS

1°) Un lion à Tarascon ? Que s'imagine tout d'abord les personnages ?
2°) Comment Tartarin traversa-t-il la ménagerie et pourquoi ?
3°) Quelle fut la réaction du lion devant Tartarin ? Que fit alors notre héros ? Pensez-vous qu'on puisse dire de lui qu'il est « brave » ?

105. DUMBO LE BEBE PHOQUE

Le commandant d'un navire a découvert un troupeau de deux cents phoques jouant sur une plage. Il nous raconte son aventure.

1 — Dès notre arrivée parmi les phoques, j'étais décidé à ramener un jeune phoque en France pour lui apprendre à plonger avec nous, comme un chien de chasse. Nous enlevons donc à ses parents un bébé d'une quarantaine de kilos et nous l'enveloppons dans un filet. Nous le hissons ensuite en haut d'un rocher. De la mer sortent de grosses têtes de phoques dont les yeux sont pleins de reproches... Les marins de l'équipage surnomment notre nouveau venu « Dumbo ». Nous lui dressons une cage sur le pont du bateau et lui donnons une natte à la place du sable. Mais le bébé phoque se montre mécontent de sa situation. Il refuse toute nourriture. Le docteur du bord essaie de le nourrir avec un entonnoir d'un mélange de lait et de poissons écrasés, mais il recrache le tout...

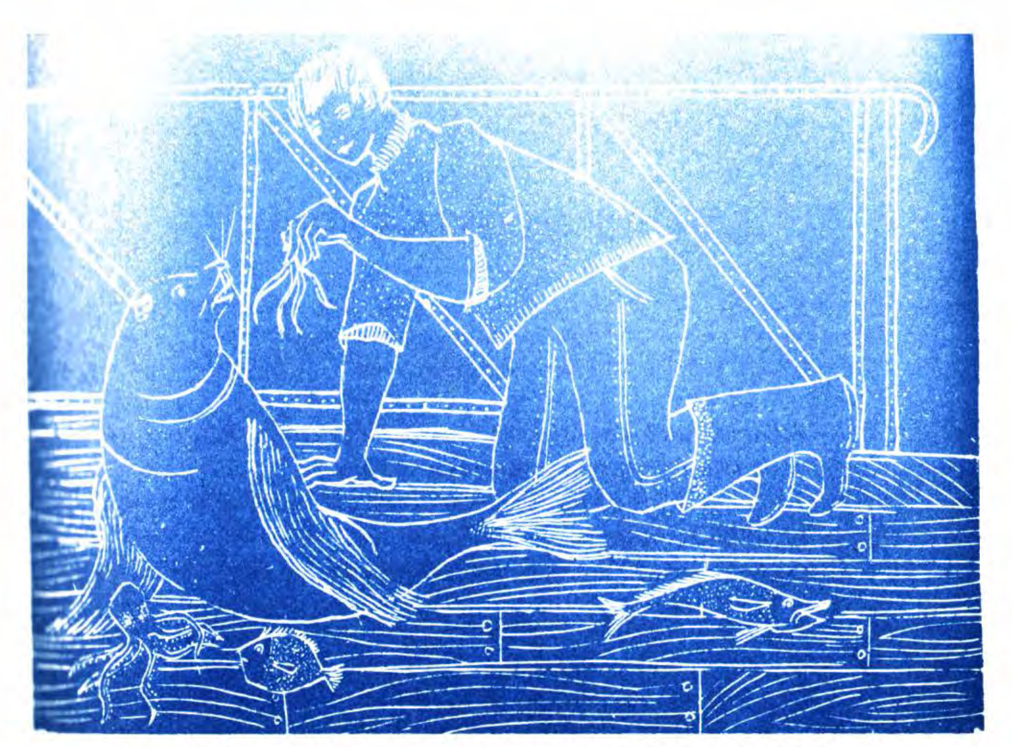
2 — Il y a six jours qu'il ne mange rien. A Casablanca, un pêcheur qui est monté à bord contemple notre malheureux nourrisson et me dit :

« Commandant, vous devriez lui donner des poulpes. Les phoques aiment beaucoup ça.

— Vous avez raison. Allez nous chercher des poulpes. »

Notre homme descend à terre, coupe une branche d'olivier, l'attache au bout d'une perche. Il agite longuement le feuillage argenté le long des blocs de pierre de **la jetée.** Pensant que les feuilles sont de petits poissons, le poulpe enroule ses tentacules autour de la branche : il n'y a plus qu'à tirer.

3 — Nous offrons les poulpes à Dumbo. Son œil brille tout de suite. Il les saisit et les avale comme **des spaghettis.** A partir de cet instant, il se jette sur tous les poissons que nous lui achetons. Il s'habitue à la compagnie des hommes et joue souvent avec eux. Lorsqu'on lui brosse le ventre il aboie de plaisir. Dès qu'il me voit,



il se roule sur le dos et aboie pour m'inviter à le caresser. Je ne peux alors le faire taire qu'en lui donnant quelques bons coups de balai.

4 — Malheureusement, la nourriture de notre jeune phoque nous coûte cher. Pendant un mois il dévore pour plus de quatre cents francs de poissons. Un simple calcul nous montre que, quand il aura grandi, il nous coûtera peut-être vingt mille francs par an... Aussi nous décidons, à **contrecœur,** d'en faire cadeau au zoo de Marseille où il est installé dans un grand bassin.

Nous lui avons rendu visite plusieurs fois !

D'après J.-Y. Cousteau.
« Le Monde du silence. »
(Editions de Paris.)

La jetée : chaussée en maçonnerie qui s'avance dans la mer.

Les spaghettis : sont des pâtes présentées en longs bâtonnets pleins.

A contrecœur : malgré nous.

QUESTIONS

1°) Les marins prennent soin du phoque : montrez-le. Mais quelles difficultés rencontrent-ils ?

2°) Comment Dumbo se décida-t-il à manger ?

3°) Dumbo devient très vite familier ; montrez-le.

4°) Mais il fallut s'en séparer, pourquoi ? Est-ce avec regret ?

106. UNE ASCENSION DIFFICILE

Deux alpinistes, le guide Zian, et Brigitte, une jeune fille, font **l'ascension** *de l'aiguille Mummery, dans le massif du Mont-Blanc. Ils sont parvenus au pied de l'aiguille, à 3 700 mètres d'altitude.*

1 — Véritable tour verticale de soixante-dix mètres de hauteur, l'aiguille Mummery se dresse au-dessus d'eux.

Zian se **hisse** sur une **fissure** verticale. Il progresse avec peine. Sa respiration est haletante :

« A vous ! crie-t-il, au bout de quelques minutes. »

2 — Brigitte à son tour **se coince** dans la fissure. Mais l'effort est trop violent. Elle écorche ses mains sur le gravier coupant. Tout son corps est **meurtri,** malgré l'épaisseur de ses vêtements de drap. A chaque fois qu'elle abandonne la lutte, elle se repose de tout son poids sur la corde d'attache qui lui scie la poitrine. Zian à l'autre bout tient cette corde tendue à l'extrême. Les espadrilles de Brigitte dérapent, ses jambes flottent dans le vide, la



corde lui coupe la respiration. Elle n'en peut plus. Très calme, Zian lui donne des conseils :

« Doucement, reposez-vous. Là... coincez le genou droit... Avancez votre main gauche. Ne craignez rien. »

Alors, **réconfortée,** elle détend son corps. Zian, qui la surveille, tire sur la corde. Et elle s'abat, épuisée, sur l'étroite corniche où se tient son guide.

3 — « Zian, je suis à bout, je n'irai jamais jusqu'au sommet !

— Que si, mademoiselle ! Regardez : il est là au-dessus de nos têtes. Encore deux longueurs de corde ! »

4 — Ce que Zian ne dit pas, c'est que les deux autres passages sont encore plus difficiles ; au contraire, il la rassure. Brigitte insiste :

« Il y a le vide, Zian... il me semble que la montagne tourne !...

— Ce n'est rien, c'est la fatigue. »

(A suivre.)

L'ascension d'une montagne consiste à gravir cette montagne, à monter avec effort.

Se hisse : s'élève, monte.

Une fissure : une fente étroite dans la roche qui permet de s'élever.

Se coince : se retient fermement, se fixe, se cale.

Le corps meurtri : couvert de « bleus » par les coups et les frottements contre les rochers.

Réconfortée : encouragée, rassurée.

QUESTIONS

1°) Le guide même peine pour se hisser sur la fissure : montrez-le.
2°) A quoi voit-on que Brigitte doit fournir un très gros effort ?
3°) Comment le guide l'encourage-t-il ? Les épreuves sont-elles terminées ?

VOCABULAIRE

A chaque fois qu'elle abandonne la lutte, elle se repose sur la corde d'attache qui lui scie la poitrine.

Parlez de ce que vous faites à chaque fois que votre tablier est sale.

107. UNE ASCENSION DIFFICILE (FIN).

1 — Zian parle, encourage la jeune fille :

« Tenez, faites comme moi ! »

Et il s'élève dans une étroite fissure. Il franchit rapidement quelques mètres, disparaît et se montre à nouveau, écartelé au-dessus du vide. Il a déjà **forcé le passage** :

« Allez-y ! » crie-t-il.

2 — Brigitte attend que la corde soit tendue entre eux ; puis elle s'élance à son tour. Zian hurle des conseils :

« N'hésitez pas à vous **projeter** dans le vide. Vous tenez. Je vous dis que vous tenez ! »

En effet, elle tient ; lentement, elle monte... La voici sur une plate-forme plus large, plus confortable. Comment est-elle venue là, elle ne saurait le dire.

« Bravo ! dit Zian. Encore un effort ! »

3 — Il repart de nouveau. Cette fois sa silhouette se détache sur le sommet. Et Brigitte grimpe derrière lui...

Il chante maintenant, debout sur la pointe de granit, la corde autour des épaules, bien **campé** sur ses jambes.

4 — Sans bien s'en rendre compte, elle franchit la dernière pente, très lisse, sans prises, fortement inclinée. Elle pose ses mains à plat sur la roche, elle appuie sur la semelle de ses espadrilles, elle **progresse**. Et Zian, d'un seul coup, la hisse près de lui.

Debout au milieu de ce vide immense, il lui dit simplement :

« Le sommet ! »

Et Brigitte éprouve tout à coup le poids des fatigues de la veille, de la nuit, de la matinée : elle fond en larmes, heureuse et fière à la fois de cette victoire.

D'après Frison-Roche.
« La Grande Crevasse. »
(Edit. Arthaud.)

Il a forcé le passage : il l'a franchi victorieusement.

Se projeter : se lancer, se porter en avant.

Campé : se tenant bien.

Elle progresse : elle avance.

QUESTIONS

1°) Brigitte franchit le 1er passage grâce à qui ?

2°) Le 2ème passage est difficilement vaincu : montrez-le.

3°) Quels sentiments éprouve Brigitte lorsqu'elle parvient au sommet ? Que pensez-vous d'elle ? et du guide ?

GRAMMAIRE

Pour trouver le sujet d'un verbe, je pose avant le verbe la question **« qui est-ce qui »**. Ex. : Qui est-ce qui dérapent ? Les espadrilles - **sujet** du verbe : **dérapent.**

Le sujet peut être :

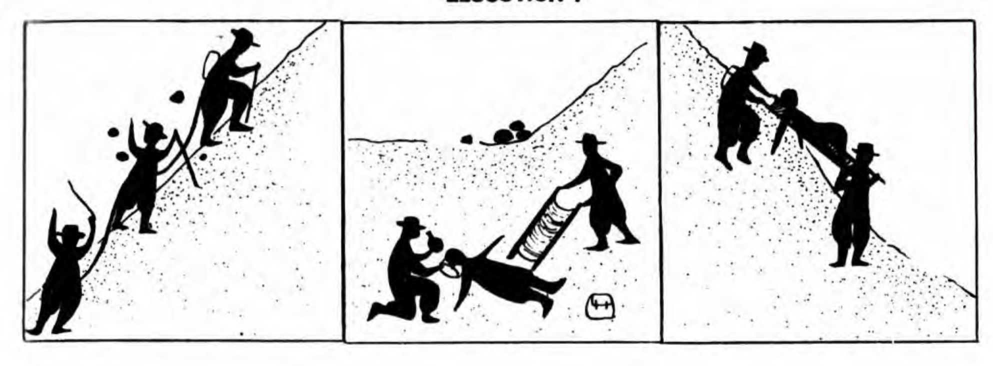
Un **nom** : la corde **casse** ;

Un **pronom** : elle pend ;

Un **groupe de mots : les fines espadrilles de Brigitte** dérapent.

Souligne les verbes en rouge. Mets un trait bleu continu sous les sujets ; deux traits sous le mot principal du groupe sujet. « Zian encourage Brigitte. Il franchit quelques mètres, puis il disparaît. Maintenant, la haute silhouette du guide se détache sur le sommet. La jeune fille grimpe derrière lui ».

ELOCUTION :



108. UN BEAU CHARIVARI

1 — Au premier étage, Zineb tapait maladroitement sur une petite derbouka en terre cuite. Je pris à peine le temps de manger, puis **je la rejoignis** rapidement, car j'avais hâte de la faire mourir de jalousie. Je trouvai deux bâtonnets, je me passai le tambour en bandoulière, et j'inventai une nouba de zorna à crever les oreilles de tous les habitants du quartier.

2 — Pour moi, ma musique me paraissait être plus belle que la sienne. Je décidai de taper plus fort. Je m'assis, mis mon tambour par terre sur ses bords, et je réussis en même temps à coincer ma trompette entre les genoux. Je tapais, je battais et je soufflais de toutes mes forces dans l'instrument.

Bruits de tambour et mugissements de trompette se mêlèrent. Zineb vint me rejoindre pour prendre part à la fête et ajouter à mes instruments le **son rythmé** de sa derbouka. Jamais un si beau concert n'avait fait résonner les murs de notre maison.

3 — Après un bon moment, les femmes, y compris ma mère, agacées par notre tapage **protestèrent.** Elles n'aimaient guère notre musique.

« Allez jouer sur la terrasse : ainsi les voisins profiteront eux aussi de votre concert... »

Je courus vers la terrasse. Zineb m'attendait, en compagnie de deux filles et d'un garçon venus des maisons voisines, chacun avec son instrument de musique. Le garçon -tenait un tambour comme les filles. Il l'abandonna pour essayer ma trompette. Il était plus âgé que moi et s'y connaissait en musique. **Il fit rugir** la trompette de façon **assourdissante.**

4 — Ce **tintamarre** nous remplissait de joie et nous étions tous en fête. Des femmes richement habillées se penchèrent sur les murs pour nous admirer. Elles riaient et nous encourageaient par des mots gentils. Certaines tapaient des mains pour nous accompagner.



5 — Nous jouâmes jusqu'au coucher du soleil. Ma mère vint me chercher :

« Omar ! tu t'es assez amusé ce soir. Il faut venir dîner, ensuite tu iras te coucher. »

Adapté de Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »
(Edit. du Seuil.)

Un charivari : bruit désagréable causé par les instruments dont se servent les enfants.

Je la rejoignis : j'allai la retrouver.

Le son rythmé : le son cadencé obtenu en frappant à intervalles réguliers.

Protestèrent : s'élevèrent contre ce bruit, réclamèrent le silence.

Il fit rugir : il fit entendre des sons qui faisaient penser au lion qui rugit.

Assourdissant : qui assourdit, qui rend comme sourd.

Tintamarre : grand bruit accompagné de désordre.

QUESTIONS

1°) Avec quoi Omar veut-il rendre Zineb jalouse ?

2°) Pensez-vous que Zineb et Omar donnaient un beau concert.

3°) Comment la mère d'Omar et les voisines se débarrassèrent-elles des enfants.

4°) Que se passa-t-il alors sur la terrasse ?

ORTHOGRAPHE

1°) Les mots commençant par **« aff »**, **« eff »**, **« off »**, prennent deux **« f »**.
Ex. : un **effort**, une **affaire**, **offrir**.
Exceptions : afin - Afrique.

2°) On peut souvent trouver la **lettre finale** d'un nom ou d'un adjectif qualificatif en le mettant au **féminin** ou en cherchant un mot de la **même famille**.
Ex. : violent (violente) ; chaud (chaude) ; le dos (le dossier).

109. LE CHIEN DECHAINE

La famille Piccolin habite la ville. Ce jour-là, le père, la mère et les enfants se promènent à la campagne. Ils passent devant une ferme.

1 — Lasse d'avoir tant marché, la famille Piccolin décide de se rafraîchir dans la ferme. M. Piccolin, du pied, pousse la barrière. Et il recule, parce qu'un chien attaché aboie, furieux, et se précipite sur lui... Il demande à la fermière, qui regarde ces visiteurs de sa porte sans se déranger :

« Est-ce qu'il mord, votre chien, ma brave femme ?

— Il mordrait s'il pouvait, dit la fermière, et, quand on le lâche la nuit, je vous promets qu'il ne faut guère **rôder** autour d'ici... Ne vous y **fiez** pas, si vous tenez à vos mollets.

— J'y tiens, dit M. Piccolin. En attendant, je vous prie de nous donner quatre tasses de lait pour moi et mà famille. »

La fermière les sert et, comme elle a autre chose à faire, elle ne s'inquiète plus d'eux.

2 — Les Piccolin, tenant du bout des doigts leurs tasses de lait qu'ils boivent par petites gorgées, se promènent dans la cour. Ils regardent les volailles. Mais ils sont inquiets ; ils jettent **fréquemment** un coup d'œil au chien, qui continue d'aboyer derrière eux.

« Te tairas-tu ? lui dit M. Piccolin ; ne sommes-nous pas encore amis ? »

3 — Ils oublient de visiter les **étables,** et ils viennent finir leurs tasses de lait devant le chien.

« A propos, comment t'appelles-tu ? » dit M. Piccolin.

Aucune réponse. M. Piccolin passe en revue des noms de chien. Aucun ne produit d'effet à ce chien, et sa fureur augmente.

« Mon gaillard, lui dit-il, tu en fais un vacarme ! Tais-toi donc, tu vas t'étrangler ! C'est heureux que ta chaîne soit solide ! »

Elle paraît si solide qu'il **l'excite,** lui jette du sable, aboie avec lui...



4 — Et le chien hurle et bave, la gueule en feu comme un enfer, et il tord si violemment sa chaîne que, tout à coup, elle casse et tombe par terre. Il est libre !

Instantanément, les Piccolin se **figent.**

Mme Piccolin dit :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

M. Piccolin, qui riait, reste bouche ouverte, comme s'il riait toujours.

Les petits Piccolin oublient de se sauver. Une tasse s'échappe et se brise, et la fermière, les bras levés, accourt.

Mais le plus stupide, c'est encore le chien. Le bond dont il allait s'élancer, il ne le fait pas. Il tourne sur place. Il flaire sa chaîne qui ne le retient plus. Comme pris en faute, avec un grognement sourd, il rentre dans sa niche.

D'après J. Renard.

Rôder : tourner autour de la ferme, en épiant, sans doute avec l'intention de voler.

Ne vous y fiez pas : ne montrez pas trop de confiance à l'égard du chien.

Fréquemment : souvent

Les étables sont les bâtiments destinés aux bestiaux : bœufs, vaches, moutons.

L'excite : le provoque, le pousse à réagir.

Se figent : restent immobiles.

QUESTIONS

1°) La fermière déclare le chien méchant, à quoi le voit-on ?
2°) Quelles précautions les Piccolin prennent-ils à son égard ? Réussissent-ils à le calmer ?
3°) Qu'est-ce qui excite le chien ?
4°) Il a rompu sa chaîne : le danger est terrible ; que font les Piccolin ? Le chien est aussi terrible qu'on l'a dit au début ?

110. LES SAUTERELLES



1 — Le fermier leva la tête. Il regarda au loin le ciel d'un air inquiet ; puis, m'apercevant à la fenêtre :

« Mauvais temps pour la culture, me dit-il, voilà le sirocco. »

En effet, à mesure que le soleil se levait, **des bouffées d'air,** brûlantes, étouffantes, nous arrivaient du Sud.

On ne savait où se mettre, que devenir. Toute la matinée se passa ainsi. Les chiens, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient de tout leur long.

2 — Tout à coup, de grands cris se firent entendre :

« Les sauterelles ! Les sauterelles ! »

Le fermier devint tout pâle comme un homme à qui on annonce **la ruine.** Nous sortîmes **précipitamment.** Tous les ouvriers s'élancèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons ou des fourches tous les ustensiles de métal qu'ils pouvaient trouver : des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Cela faisait un vacarme effrayant. Les femmes poussaient des « you ! you ! » car, souvent, il suffit d'un grand bruit pour éloigner les sauterelles et les empêcher de descendre.

3 -- Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes ? Dans le ciel étouffant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, serré, comme un nuage de grêle. C'étaient les sauterelles. Malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avançait toujours.



Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes. Puis cette grêle d'insectes tomba, épaisse et bruyante. **A perte de vue** les champs étaient couverts de sauterelles, de sauterelles énormes, grosses comme le doigt.

4 — Alors **le massacre** commença. Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait **le sol mouvant,** et plus on en tuait, plus il y en avait. Les chiens de la ferme, ceux du douar lancés à travers champs, se jetaient sur elles, les broyaient. A l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes et des fenêtres. Le lendemain, les sauterelles étaient parties ; mais quelle ruine, elles avaient laissée derrière elles ! Plus une fleur, plus un brin d'herbe.

D'après A. Daudet.
« Lettres de mon moulin. »
(Fasquelle, éditeurs.)

Des bouffées d'air : souffles de vent rapides, passagers.

La ruine : la perte de sa fortune.

Précipitamment : à la hâte.

A perte de vue : hors de la vue, très loin.

Le massacre : grande tuerie des insectes.

Le sol mouvant : le fond du sol n'est pas stable, ferme.

QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qui montre que la chaleur était extrême ?

2°) Les sauterelles arrivet : que font les gens de la ferme ; pourquoi ?

3°) Pourquoi l'auteur ne voyait-il pas les sauterelles ? A-t-on réussi à les éloigner ?

4°) Comment les combat-on ? Quelles ont été les conséquences de leur passage ?

CONJUGAISON

Analyse les verbes des phrases suivantes. Indique, pour chacun d'eux : l'infinitif, le groupe, le mode. le temps, la personne, le nombre.

« Nous sommes revenus ensemble. Le chien a sauté sur moi. J'ai eu peur ».

111. LA DENT GATEE D'ANNICK

Annick a cinq ans ; accompagnée de son grand-père, elle se rend chez le dentiste : il faut lui arracher une dent. En attendant l'heure de la visite, elle **déguste** *des gâteaux dans une pâtisserie.*

1 — Quand le grand-père s'aperçut qu'il était près de quatre heures, il poussa un gros soupir.

« Il est temps d'aller chez le dentiste, ma petite fille.

— C'est nécessaire, grand-père ?

— Ce n'est peut-être pas nécessaire, mais c'est ordonné par la famille. Comment te trouves-tu ?

— Je me trouve beaucoup mieux. Si tu veux, on n'ira pas chez le dentiste, et on mangera encore des gâteaux ! »

2 — Le départ de la pâtisserie fut triste. Annick laissait couler de grosses larmes sur ses petites joues.

Le grand-père n'était pas fier ! Je dois dire qu'il tourna trois fois autour du **pâté de maisons** avant d'oser sonner chez le dentiste.

Une bonne en tablier blanc introduisit dans le **salon d'attente** Annick et son grand-père. Le dentiste, souriant de toutes ses dents, arriva.

3 — Grand-père allait commencer à dire la vérité quand il regarda Annick. Il vit une petite figure si désolée qu'il oublia la raison de la visite :

« Eh bien !... Eh bien !... Eh bien !... voilà... je... suis venu... Je suis venu pour moi, docteur. J'ai encore quatre dents... Je crois que c'est quatre. Elles sont presque aussi vieilles que moi, et je voudrais m'en débarrasser.

— Excellente idée, dit le dentiste, qui, déjà, voyait un magnifique **dentier** à fournir. Venez, cher monsieur, le temps de vous asseoir sur mon fauteuil, et, sans douleur, **je vous délivre.** »

Pendant l'opération, Annick fut d'une sagesse, mais d'une sagesse !

4 — La rentrée fut sensationnelle.

Toute la famille attendait devant la maison, dans le petit jardin,

la rentrée de la pauvre petite :

« Eh bien, s'écrièrent la mère, la grand-mère, le père, les tantes, en se précipitant vers Annick, tu n'as pas trop souffert ?

— Pas du tout !

— Et tu vas mieux ?

— Je vais très bien !

— Tu n'as plus mal ?

— Aucun mal !

— Et la dent ? On te l'a enlevée ?

— Non, c'est à grand-père qu'on en a enlevé quatre. »

Etonnement général.

« On te confiera encore la petite pour aller chez le dentiste », s'écria sa femme.

Mais le grand-père et Annick échangèrent un regard si doux, si affectueux, si **complice** que le grand-père en fut récompensé.

D'après A. Ferrières.
« Les Contes du Bourguignon. »

Elle déguste : elle savoure, elle mange avec plaisir.

Un pâté de maisons : un groupe de maisons.

Le salon d'attente : pièce où les clients attendent que le dentiste les soigne.

Un dentier : un appareil avec des dents artificielles pour les gens qui n'ont plus de dents.

Je vous délivre : je vous soulage, je vous débarrasse des dents qui vous font mal.

Complice : leur regard dit leur accord.

QUESTIONS

1°) Annick veut-elle aller chez le dentiste ? Le grand-père la comprend-il ? A quoi le voit-on ?

2°) Chez le dentiste : pourquoi le grand-père n'a-t-il pas indiqué l'objet de sa visite ? Qu'a-t-il trouvé pour épargner les soins à la petite fille ?

3°) Le retour : à qui s'adresse-t-on ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui est amusant dans les réponses d'Annick ?

4°) Quel reproche adresse-t-on au grand-père ? Que pensez-vous de lui ?

VOCABULAIRE

Quand le grand-père s'aperçut qu'il était près de quatre heures, il poussa un gros soupir.

Que fait ta mère, le matin, quand elle s'aperçoit qu'il est sept heures ?

112. LA BRIOCHE

1 — Ils étaient deux petits enfants qui se tenaient pas la main. L'un avait sept ans et l'autre cinq. La pluie les avait mouillés, et ils marchaient dans les allées du jardin du Luxembourg, là où le soleil les chauffait. Leurs vêtements étaient en **haillons,** et leurs figures pâles montraient qu'ils avaient faim. **L'aîné** tenait une baguette de la main droite. Ils arrivèrent au grand bassin et se placèrent près de la barque des cygnes, où ils se cachèrent.

2 — Presque au même instant un homme de cinquante ans s'approchait du bassin. Il menait par la main un petit garçon de six ans, son fils sans doute. Le petit garçon avait une grosse brioche. Il y mordit, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? demande le père.

— Je n'ai plus faim, dit l'enfant ; et puis, mon gâteau est trop dur, je n'en veux plus.

— Eh bien ! si tu n'en veux plus, jette-le aux cygnes. »

Le père prit le gâteau, le jeta dans le bassin, tout près du bord. Et il s'éloigna, tenant son fils par la main.

3 — Les deux petits malheureux avaient vu, et, en même temps que les cygnes, ils s'approchèrent de la brioche qui flottait sur l'eau. Le petit la regardait avec envie, et le grand **observait** le monsieur avec inquiétude. Soudain, le grand se coucha à plat ventre sur le bord du bassin. Il s'y cramponna, penché au-dessus de l'eau, risquant d'y tomber. Les cygnes se hâtèrent, et les rides de l'eau poussèrent doucement la brioche vers laquelle se tendait la baguette de l'enfant. Au moment où les cygnes arrivaient, la baguette se posait sur la brioche. D'un coup vif l'enfant la ramena.

Le gâteau était mouillé, mais les malheureux étaient **affamés.** L'aîné en fit deux parts, une grosse et une petite, prit la petite pour lui et donna la grosse à son frère en lui disant :

« Tiens, mange ! »

D'après Victor Hugo.
« Les Misérables. »



Des haillons : des Vêtements en morceaux, déchirés.

L'aîné : le plus âgé.

Observait : examinait, regardait avec attention.

Ils étaient affamés : ils avaient faim.

QUESTIONS

1°) Les deux enfants sont pauvres et affamés. A quoi le voit-on ?

2°) Les deux malheureux ne font pas les difficiles : qu'est-ce qui le montre ?

3°) Que pensez-vous de l'aîné des deux enfants ?

GRAMMAIRE

Le verbe s'accorde en nombre et en personne avec son sujet :

Ex. : un homme s'aproch**e** - des hommes s'aproch**ent**·

Je (1re personne du singulier) : menais.

Nous (1re personne du pluriel) : menions.

Ecris les phrases suivantes au présent et fait accorder le verbe avec son sujet.

Vous (avoir) froid - De grosses gouttes de pluie (tomber) depuis un moment - Tu (faire) attention aux flaques - Moi, je (sauter) par-dessus -

Les automobiles (circuler) ; elles (aller) et (venir).

ORTHOGRAPHE

Les noms **féminins** terminés par le son **« ou »** s'écrivent **« oue »** ; sauf : la toux. Ex. : la rou**e**, la jou**e**.

113. UN CHIEN INTELLIGENT

Croc-Blanc est un jeune chien-loup, très intelligent et profondément attaché à son maître, Weedon Scott.
Chaque matin, il l'accompagne dans ses courses à cheval. Un jour, au cours d'une de ces promenades, le cheval prit peur et tomba sur Scott, lui cassant une jambe.

1 — Scott, étendu sur le sol, chercha dans ses poches un crayon et du papier, mais n'en trouva pas. Il se décida à envoyer Croc-Blanc au logis, sans autre explication.

« A la maison ! dit-il. Va à la maison ! »

Mais Croc-Blanc ne voulait pas le quitter. Il savait bien ce que voulait dire « A la maison ! » Mais il le regarda en faisant semblant de réfléchir, s'éloigna, puis revint et poussa un **gémissement**. Scott lui parla plus gentiment, mais **avec fermeté.** Croc-Blanc coucha ses oreilles, écouta et parut s'efforcer de comprendre.

2 — « Tu m'écoutes bien, vieux compagnon ! Va, va tout droit à la maison. Tu leur diras ce qui m'arrive. Va droit à la maison ! »

Croc-Blanc obéit alors et se mit à trotter, se retournant de temps en temps pour regarder son maître.

« Va ! criait Scott. Va ! »

3 — La famille prenait le frais devant la porte de la maison, lorsque Croc-Blanc arriva, haletant et poussiéreux.

« Weedon est revenu », annonça la mère de Scott en voyant l'animal.



Les enfants coururent vers Croc-Blanc et voulurent jouer avec lui. Mais il les évita et gronda sauvagement.

« Va-t'en ! Va coucher ! » ordonna le père de Scott.

Mais, au lieu d'obéir, Croc-Blanc se retourna vers la femme de son maître et saisit avec ses dents le bas de sa robe, tirant sur l'étoffe jusqu'à ce qu'il l'eût déchirée.

Alice poussa un cri de frayeur.

« J'espère qu'il n'est pas devenu enragé ! »

4 — Croc-Blanc maintenant s'était tu et ne grondait plus.

Il demeurait immobile, la tête levée, et regardant en face la famille qui l'observait. Des tremblements muets lui secouaient la gorge et tout son corps était agité.

« On croirait, dit Alice, qu'il essaie de parler ! »

A ce moment Croc-Blanc poussa un aboiement éclatant.

« Il est sans doute arrivé quelque chose à Scott », dit Alice avec décision.

Et tout le monde accompagna Croc-Blanc qui déjà descendait les marches du **perron** en regardant si on le suivait.

D'après Jack London.
« Croc-Blanc. »
(Hachette.)

Un gémissement : une plainte, un cri plaintif.

Il lui parla **avec fermeté** : il lui parla avec autorité.



Les marches du perron.

Questions :

1° Quelle était la première intention de Scott ? Il se décide à envoyer Croc-Blanc au logis. Pourquoi celui-ci ne veut-il pas le quitter ?

2° Croc-Blanc le quitte enfin, mais il est inquiet ; à quoi le voit-on ?

3° Il est préoccupé par sa mission : que fait-il ?

4° Comment arrive-t-il enfin à se faire comprendre ?



114. LE LION EVADE



Depuis un moment, Lucien est suivi par trois individus qu'il prend pour des ***malfaiteurs.*** *L'un d'eux s'approche pour lui parler.*

1 — Dites donc, monsieur, vous n'auriez pas rencontré un lion ?

— Un lion, quel lion ? répondit Lucien avec étonnement. Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire. »

Les trois hommes s'expliquèrent. Ce n'étaient pas des malfaiteurs, comme il l'avait cru, mais le propriétaire, le dompteur et le **valet de la ménagerie.** Ils possédaient un lion. Ils avaient, par **négligence,** laissé la porte de sa cage ouverte : il s'était échappé.

Lucien ne peut que leur conter son histoire de gros chien jaune. La bête **l'avait reniflé** et s'était enfuie.

Tous ensemble, les trois hommes s'écrièrent :

« Ce doit être lui, il aura eu peur. »

2 — Ils se dirigèrent tous les quatre dans la direction par où la bête s'était enfuie. Ils eurent de la chance. Au bout d'une rue, ils aperçurent dans le lointain une grosse masse noire montée sur quatre pattes et qui venait à eux.

L'un des hommes dit :

« Cachons-nous ! Car, s'il nous aperçoit, il va se sauver. »

Un autre eut une meilleure idée :

« Qu'un de vous vienne avec moi ; nous allons gagner par un détour le bout de la rue où nous sommes et nous prendrons la bête par-derrière. Restez où vous êtes, vous le tenez par-devant. »

Il ne fallut pas trop longtemps. Les chasseurs étaient divisés en deux groupes. L'instant vint où le lion fut pris entre eux. Ce fut un instant tragique.

(A suivre.)

Des malfaiteurs : des personnes qui veulent lui faire du mal ou le voler.

Le valet de la ménagerie : homme qui s'occupe de l'entretien des animaux du cirque.

Par négligence : sans faire attention ; par oubli.

L'avant reniflé : l'avait senti, flairé en faisant du bruit.

QUESTIONS

1°) Lucien a-t-il vu le lion ? Qu'a-t-il cru à ce moment-là ?

2°) Qu'est-ce-qui nous surprend dans la réponse : « Il aura eu peur.

3°) Comment les hommes compte-ils s'emparer du lion ?
Que peut-on craindre à partir de ce moment ?

CONJUGAISON

L'imparfait de l'indicatif

L'imparfait de l'indicatif exprime des actions qui ont duré dans le passé.
Ex. : « Les deux enfants **marchaient dans les allées**, le soleil les **chauffait** »

Je chantais **(ais)**	nous chantions **(ions)**
tu chatais **(ais)**	vous chantiez **(iez)**
il (elle) chantait **(ait)**	ils (elles) chantaient **(aient)**

Mets à l'imparfait les verbes entre parenthèses.

Nous (donner) des poulpes à Dumbo - Il (avaler) tous les poissons - Lorsque vous lui (brosser) le ventre, il se (rouler) sur le dos. Les matelots (le caresser).

115. LE LION EVADE (FIN).

1. — Le lion était pris entre les deux groupes. Ce fut un instant tragique.

De quelque côté qu'il se dirigeât, il se heurtait à ses chasseurs. Il essayait bien de s'enfuir en **rasant les murs,** de **se couler par un intervalle,** mais l'homme auprès duquel il passait alors, imitant le bruit de quelqu'un qui éternue, faisait : « Vchou ! » Le lion avait peur, revenait sur ses pas et ne savait plus que devenir.

2 — Les deux groupes se rapprochèrent, **l'animal fut cerné.** Le dompteur le prit solidement par la crinière. Lucien qui n'éprouvait plus aucune crainte, s'essaya lui aussi, à faire : « Vchou ! » Mais le dompteur se fâcha et lui dit :

« Vous allez l'effrayer et il s'enfuira ! »

Le plus difficile, ce fut d'entraîner le lion dans la direction de sa cage. Il était fort et résistant !

On se comporta vis-à-vis du lion comme on le fait à l'égard d'un âne **indocile.** Un homme marchait au-devant de lui, en lui tendant une poignée de nourriture. Il suivait, attiré par le repas promis.

3 — On arriva avec bonheur à l'entrée de la ménagerie. Les quatre hommes pénétrèrent à l'intérieur. L'hyène et l'ours blanc dormaient. La porte de la cage au lion était ouverte. Le valet, d'un geste large, y jeta son morceau de pain. Le lion fit un bond, sauta dessus, le saisit entre ses griffes puissantes, et poussa un rugissement terrible avant de le dévorer.

4 — Ils n'eurent d'ennui qu'avec le chien de garde, qui aboya **avec férocité** en apercevant Lucien qu'il ne connaissait pas. Grâce à Dieu, il était enchaîné. L'un des hommes dit :

« Heureusement que ce n'est pas celui-là qui s'est échappé. Il aurait certainement mordu quelqu'un. »

D'après Ch. Louis-Philippe.
« Les Contes du matin. »



En rasant les murs : en passant tout près des murs, en effleurant les murs.

Se couler par un intervalle : se glisser, s'introduire par l'espace vide entre deux hommes.

L'animal fut cerné : l'animal fut entouré.

Indocile : qui ne se laisse pas diriger, conduire.

Avec férocité : avec une sauvagerie furieuse.

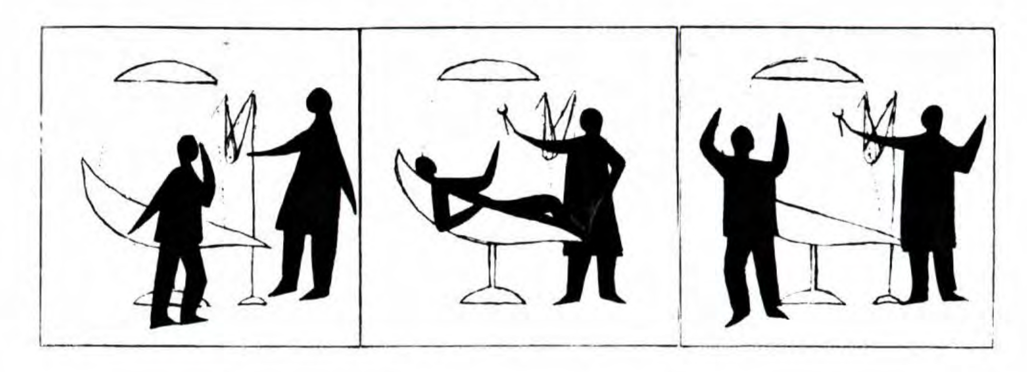
QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qu'il suffit de faire pour effrayer la bête ? Est-ce amusant ? Pourquoi ?

2°) Comment s'y est-on pris pour conduire le lion dans sa cage ?

3°) Quelle est la réflexion de l'un des hommes du cirque ? En somme, quel est, pour lui, l'animal le plus dangereux : le chien ou le lion ? Qu'est-ce qui nous amuse dans cette réflexion ?

ELOCUTION



116. LE TRAIN DE PAPA

Le petit Trott, accompagné de Jane, la servante de la maison, est allé à la gare attendre son papa et sa maman qui reviennent de voyage.

1 — Trott et Jane traversent les salles d'attente et ressortent de l'autre côté sur le quai. Oh ! que ce train est lent à venir !

Voici un homme avec une casquette qui passe.

« Est-ce que le train va bientôt arriver, monsieur ?

— Quel train ?

— Le train de papa ! »

L'homme rit.

« D'où vient-il, votre papa ?

— De Toulon. »

L'homme regarde la grande pendule.

« Le train entrera en gare dans cinq minutes. »

2 — Cinq minutes, vous croyez que ce n'est pas bien long ?

Eh bien ! Vous vous trompez. Elles n'en finissent pas ces cinq malheureuses minutes. Trott va, vient, regarde l'horloge, pose mille questions à Jane.

Ah ! voilà l'homme à la casquette blanche qui sort par une porte vitrée. Une cloche sonne.

« Voici l'heure, Trott, dit Jane. Regarde là-bas. Tu vas voir passer le train. »



3 — Au tournant de la voie ferrée, une grosse locomotive surgit, crachant et soufflant. Elle grandit, grossit avec un grondement énorme. La voilà. Un bruit de tonnerre passe devant Trott.

« Est-ce que le train ne s'arrête pas ? Ah ! enfin ! »

Aux fenêtres, voilà des têtes qui paraissent ; des vieilles dames, un bébé dans les bras de sa mère, un militaire.

« Où sont-ils donc ?

— Regarde, Trott ! regarde donc par là.

— Où ça ? »

Trott a la tête perdue. Il ne voit plus rien. Il se laisse entraîner par Jane qui court. Des gens lui cognent des valises dans le ventre.

4 — Un monsieur **s'empare** de Trott, le soulève de terre comme une plume. Une voix lui parle. Il ne répond pas. Il a oublié les belles phrases qu'il voulait dire.

D'autres bras l'enlèvent. Une peau douce se frotte contre la sienne. Maman rit et pleure à la fois. Enfin, on le repose à terre.

On passe devant l'employé qui demande les billets. La gare est traversée. Et sans trop savoir comment, Trott se trouve **cheminant** sur la route de la maison, entre son papa et sa maman qui lui donnent chacun une main.

D'après A. Lichtenberger.
« Mon petit Trott. »
(Plon, éditeur.)

Une locomotive surgit : apparut, survint brusquement.

Un monsieur s'empare de Trott : un monsieur prend Trott.

Cheminant : marchant.

QUESTIONS

1°) Trott est impatient de voir arriver ses parents : qu'est-ce qui le prouve ?
2°) Pourquoi, lorsqu'ils arrivent, ne les aperçoit-il pas aux fenêtres ?
3°) « Un monsieur s'empare de Trott ; d'autres bras l'enlèvent » : de qui s'agit-il ? Pourquoi ne dit-on pas : « son papa » ; « sa maman » ?
4°) Est-il heureux de retrouver ses parents ? Montrez-le. Qu'est-ce qui l'a étourdi, lui a fait perdre la tête ?

VOCABULAIRE

Ah ! voilà l'homme à la casquette blanche qui sort en courant par une porte vitrée.

Il est onze heures. Maman attend impatiemment la sortie des classes. Tout à coup.

117. PREMIER SIGNE DU PRINTEMPS (I).

1 — M. Servant dit à ses élèves :

« Recherchons ensemble par quels signes s'annonce le printemps. »

Aussitôt, toute la classe **entra en ébullition.** Mais les élèves de M. Servant, au lieu d'utiliser ce qu'ils avaient remarqué eux-mêmes, s'empressèrent de chercher des réponses dans leurs souvenirs scolaires.

2 — Papafil répondit le premier :

« **Les alouettes** chantent à dormir debout !

— Elles se tiennent, pour le moment, bien tranquilles », dit M. Servant. (Pif !)

Barbelote **hasarda :**

« On voit les premières violettes.

— Si tu veux, mais pas bien nombreuses, et encore faut-il les chercher dans les coins abrités. En as-tu trouvé, toi, Barbelote ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi en parles-tu ? » (Paf !)

Escatignon, dressant en l'air son bras, sa main, son doigt, comme une trompe d'éléphant, barrit :

« Les hirondelles sont revenues.

— C'est inexact. » (Pif ! Paf !)

Papafil, qui voulait prendre **sa revanche,** se risque encore à crier :

« Les grenouilles pondent à double tour !

— Elles sont encore sous la vase. » (Pif ! paf ! et pouf !)

3 — Alors toute la classe resta **bouche bée. L'arsenal** des hirondelles, des violettes et grenouilles étant épuisé, on ne voyait plus rien à produire. On n'osait hasarder les bourgeons, les oiseaux qui chantent et la disparition du rouge-gorge, faute d'être bien sûr de tout cela.

« Ainsi, dit M. Servant en secouant la tête d'un air **scandalisé,** ainsi, vous, enfants de la campagne, vous ne savez me répéter

que ce que vous avez lu dans les livres ! Eh bien, moi, j'ai remarqué ici même, dans cette salle, un signe qui, à ne pas s'y tromper, annonce que le printemps est dans l'air. Et si vous n'étiez pas si étourdis, vous l'auriez vu avant moi ! Il crève les yeux ! »

(A suivre.)

Entra en ébullition : toute la classe s'agita, chercha, fournit des réponses.

Les alouettes : oiseaux des champs à plumage brunâtre.

Hasarda : donna son opinion, mais sans en être sûr.

Voulait prendre sa revanche : voulait donner une seconde réponse, meilleure que la première.

Bouche bée : bouche grande ouverte d'étonnement.

L'arsenal : les élèves avaient épuisé dans leurs réponses tout ce qui pouvait annoncer le printemps.

Scandalisé : M. Servant est indigné, il trouve que les exemples donnés sont mal choisis.

QUESTIONS

1°) Quelle question M. Servant pose-t-il ?

2°) Quelles réponses les enfants font-ils ? Est-ce faux ? Et pourtant, M. Servant n'est pas content : Pourquoi ?

3°) Où M. Servant veut-il que les élèves recherchent les signes du printemps ?

GRAMMAIRE

Le sujet et le **verbe** peuvent former une phrase complète. Ex. : « La locomotive apparaît ». Mais le verbe a souvent besoin d'être complété par un **complément**. Ex. : Trott cherche (quoi ?) sa valise. - Il ressort (où ?) sur le quai.

« fit ».

Souligne le verbe en rouge, le sujet en bleu.
On arriva à l'entrée de la ménagerie. Le lion fit un bond énorme. Le chien aboya avec férocité. D'un geste large, le valet jeta son morceau de pain.

118. PREMIER SIGNE DU PRINTEMPS (FIN).

1 — Les élèves de M. Servant **écarquillèrent** les yeux et se mirent à les rouler dans toutes les directions pour trouver ce signe du printemps entre les quatre murs de leur salle de classe. Et les réponses de **fuser.**

« On a laissé éteindre le poêle.

M. Servant. — C'est vrai.

Printadeau. — Les carreaux des fenêtres sont plus clairs.

M. Servant. — C'est que nous les avons nettoyés.

Grisaine. — L'emploi du temps s'est décollé.

M. Servant. — On le recollera.

Coqueret. — Le facteur ne met plus son capuchon sur la tête.

M. Servant. — Mais il l'a encore dans le dos.

Papafil. — L'araignée va redescendre du plafond à pas de loup pour écouter le réveille-matin.

M. Servant. — En attendant, elle **recroqueville** encore ses pattes de loup. »

*2 — Enfin Flora fit un OOOoooh ! de surprise tellement prolongé qu'il ressemblait à l'alignement d'une douzaine d'œufs et tellement sincère que le maître s'écria :

« Je crois que Flora a trouvé ! »

Enhardie, Flora montra ce qu'elle venait de découvrir et l'on se leva en tumulte pour le reconnaître. A la base d'un des murs, là où s'ouvraient les innombrables trous du plancher utilisés par le petit rat Justin pour ses promenades, apparaissait une blanche tige de pomme de terre, s'ouvrant en deux petites feuilles d'un vert pâle.



Et on comprit ce qui s'était passé. Justin avait roulé dans **son gîte** une pomme de terre, puis avait oublié de la grignoter ; et cette pomme de terre avait germé, poussé sa tige vers la lumière, montré sa petite tête au jour :

« Et voilà ! » dit M. Servant.

L. Bourliaguet.
« Les Compagnons de l'arc. »
(Magnard.)

Ecarquillèrent : ouvrirent tout grands.

Fuser : se faire entendre bruyamment et subitement.

Recroqueville : elle se tasse, elle se pelotonne.

Enhardie : encouragée, mise en confiance.

Son gite : trou où le rat se retire.

QUESTIONS

1°) Où les élèves recherchent-ils maintenant les signes du printemps ? M. Servant est-il satisfait ?

2°) Qui a trouvé la bonne réponse ? Quelle est-elle ?

ORTHOGRAPHE

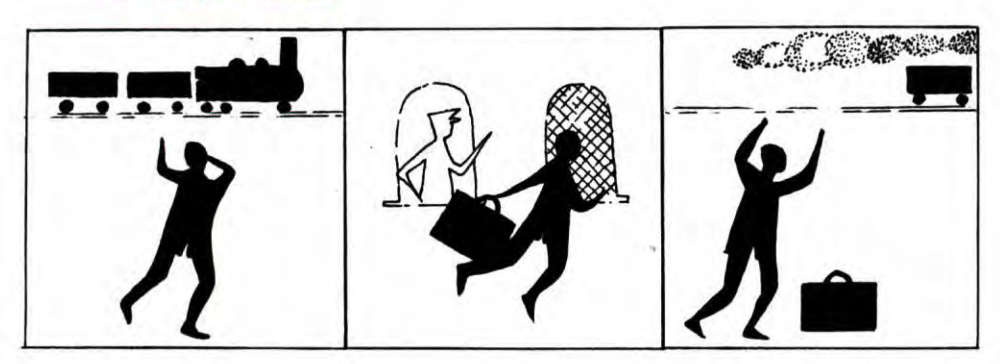
La plupart des noms terminés par le son « **en** » s'écrivent « **ent** ». Ex. : Un grondem**ent**, un serp**ent**.

Quelques exceptions : un banc ; un chant ; le temps ; l'océan.

Quand un verbe à deux sujets au singulier, il se met à la 3e personne du pluriel. Ex. : Ali et Rachid arrivent en même temps.

ELOCUTION

Un voyageur distrait :



119. FANCHON ET LES OISEAUX

1 — La mère-grand donne à Fanchon une pomme avec du pain et lui dit :

« Va, mignonne, va jouer et **goûter** dans le clos ! »

Et Fanchon va dans le clos où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs et des oiseaux. Fanchon ne croit point qu'il y ait au monde un plus joli clos.

Déjà, elle a tiré son couteau de sa poche pour couper du pain à la mode du village. Elle a d'abord croqué la pomme, ensuite elle a commencé de mordre dans le pain.

2 — Alors, un petit oiseau est venu **voltiger** près d'elle. Puis, il en est venu un second, et un troisième. Et dix, et vingt, et trente sont venus autour de Fanchon. Il y en avait des jaunes, et des verts, et des bleus. Et tous étaient jolis et ils chantaient tous.

Fanchon ne savait point d'abord ce qu'ils voulaient. Mais c'étaient aussi des chanteurs : Fanchon avait trop bon cœur pour refuser du pain à qui le payait par les chansons.

3 — Elle était une petite fille des champs. Elle ne savait pas qu'autrefois, dans **un pays** où de blancs rochers se baignent dans la mer bleue, **un vieillard** aveugle gagnait son pain en chantant aux bergers des chansons. Et ces chansons, les hommes les admirent encore aujourd'hui.

4 — Mais son cœur écouta les petits oiseaux, et elle leur jeta des miettes qui ne tombèrent point à terre, car les oiseaux les saisissaient en l'air... miette à miette, la tartine passa tout entière dans le bec des petits chanteurs. Et Fanchon rentra contente dans la maison de sa grand-mère.

A. France.
« Nos enfants. »
(Hachette.)



Va goûter : va manger ton goûter (ta pomme et ton pain).

Voltiger : voler çà et là.

Un pays : la Grèce.

Un vieillard : le poète Homère qui vécut il y a environ trois mille ans et dont vous lirez plus tard les récits.

QUESTIONS

1°) De quoi se compose le goûter de Fanchon ? Qu'a-t-elle mangé d'abord ?
2°) Pourquoi les oiseaux sont-ils venus près d'elle ? Ils plaisent à Fanchon : pourquoi ?
3°) Fanchon a-t-elle bon cœur ? A quoi le voit-on ?

CONJUGAISON

Imparfait : verbe finir

Je finissais (i.ss.ais) mon travail
tu finissais (i.ss.ais) ton travail
il (elle) finissait (i.ss.ait) son travail
nous finissions (i.ss.ions) notre travail
vous finissiez (i.ss.iez) votre travail
ils (elles) finissaient (i.ss.aient) leur travail

Ecris les verbes suivants à l'imparfait de l'indicatif 3e personne du singulier et du pluriel. Guérir, bien se nourrir, grossir, grandir.

120. LE DEPART DE TARTARIN POUR L'ALGERIE

Tartarin est le meilleur chasseur de casquettes de la ville. Il a décidé de se rendre en Algérie pour y chasser... le lion !

1 — **Enfin, le grand jour du départ arriva.**

Dès **l'aube,** tout Tarascon était debout, encombrant les rues et les alentours de la petite maison de Tartarin. Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin qui s'en allait tuer les lions.

2 — Devant la maison, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait, laissait voir quelques personnes qui se promenaient dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, **des sacs de nuit,** qu'ils **empilaient** sur les brouettes.



A chaque nouveau colis, la foule **frémissait.** On se nommait les objets à haute voix.

« Ça, ce sont les conserves... la pharmacie... les caisses d'armes... »

Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

3 — Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte grinça, puis s'ouvrit.

« C'est lui ! C'est lui ! » criait-on.

C'etait lui...

Quant il parut sur le seuil, deux cris partirent de la foule :

« C'est un tueur ! »

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru bon, en allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à bouton de métal, une large ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque chéchia. Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à sa ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur une hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

« Vive Tartarin ! Vive Tartarin ! » hurla la foule.

Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient.

4 — Le chef de gare l'attendait. Dès qu'il arriva, il lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

Tartarin et ses compagnons entrèrent dans les salles d'attente.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettait d'envoyer des peaux de lion à chacun.

Enfin, la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet.

« En voiture ! en voiture !

— Adieu, Tartarin ! Adieu, Tartarin!

— Adieu, tous ! » murmura le grand homme.

Il s'élança sur la voie, et monta dans le train.

D'après A. Daudet.
« Tartarin de Tarascon. »

Dès l'aube : dès les premières lueurs du jour.

Un sac de nuit : sac de couchage.

Empilaient : mettaient en piles, mettaient les choses les unes sur les autres.

Frémissait : tremblait de crainte.

QUESTIONS

1°) Toute la ville de Tarascon s'intéresse au départ de Tartarin : à quoi le voit-on ?

2°) Qui est-ce qui nous amuse, dans la façon dont Tartarin s'est équipé ? dans les propos qu'il tient à ses compagnons avant de partir ?

121. UNE PETITE INTERVENTION CHIRURGICALE

Ibrahim est un jeune médecin égyptien. Il se rend au Caire à bord d'un bateau qui descend le Nil jusqu'à la mer. Hofin, le patron du bateau, vient lui parler.

1 — « Docteur Ibrahim, j'emmène ma mère, qui est très malade, elle a une grosse enflure au cou. N'avez-vous pas de remède pour elle ? Elle souffre beaucoup et supplie qu'on la soulage.

— Qu'est-ce que cette grosse enflure ? demande Ibrahim.

— C'est sûrement un **furoncle,** docteur.

— Allez chercher votre mère afin que je puisse l'ausculter et lui **prescrire un traitement.**

— Ma mère est là-bas, dit l'homme. Je vais lui annoncer que nous avons un bon docteur avec nous. »

2 — Après un bon moment, la pauvre malade arriva, accompagnée de son fils qui l'aidait à marcher.

Je m'accroupis et pris les poignets de la vieille femme dans les mains. Je tournai sa figure de côté et soulevai son voile noir. Elle avait en effet sur le cou un énorme furoncle, je passai doucement ma main sur les contours de l'abcès.

« Y en a-t-il d'autres ? »

Elle secoua la tête.

« Restez là, dis-je, en lui touchant légèrement le front, pendant que je vais préparer le remède. »

3 — Je sortis ma **pharmacie.** Je lavai d'abord le furoncle avec un **désinfectant.**

« Vous ne sentirez pas grand-chose », répétai-je à la femme.

D'un geste hardi, j'ouvris le furoncle et en vidai le contenu avec un tampon de coton hydrophile. Je trempai un autre tampon dans le désinfectant et mis un pansement autour du cou.

« C'est fini, vous allez vous trouver soulagée », dis-je.

Elle remua lentement la tête dans tous les sens.

« Je suis déjà soulagée », dit-elle.



Hofin voulut me rendre l'argent que je lui avais donné pour le voyage. Je refusai :

« Une autre fois, je voyagerai gratuitement, si tu veux.

» Je suis très heureux de voir ta mère délivrée de sa souffrance! C'est une brave femme.

» Pendant plusieurs jours, ne lui donne pas de **nourriture épicée,** mais seulement du lait frais et du pain d'orge. Son sang redeviendra ainsi propre et pur, et l'enflure au cou disparaîtra. »

D'après John Knitell.
« Le Docteur Ibrahim. »
(Albin Michel, éditeur.)

Un furoncle, un abcès sont de gros boutons très douloureux. Il y a du pus dans un abcès.

Prescrire un traitement : ordonner, fixer les soins et les médicaments à prendre.

La pharmacie : petite boîte portative contenant les médicaments, dont on a besoin dans des cas urgents. (Ex. : un accident).

Un désinfectant : l'eau oxygénée, de l'alcool, la teinture d'iode sont des désinfectants.

La nourriture épicée contenant des épices : poivre noir ou rouge, cannelle, clou de girofle.

QUESTIONS

1°) De quoi souffre la malade ?
2°) Comment le docteur la rassure-t-il avant de la soigner ?
3°) Est-ce un habile médecin ? A quoi le voit-on ?
4°) Comment se comporte-t-il après l'opération ? Envers la malade ? envers Hofin ? Que pensez-vous de lui ? (de quelles qualités fait-il preuve ?).

VOCABULAIRE

« Allez chercher votre mère, afin que je puisse l'ausculter et lui prescrire un traitement ».

Votre mère voudrait préparer un couscous : « allez... ».

122. LES MARAUDEURS

1 — « Les gars ! on va à la chasse aux pommes ? » propose Iéjov, le meneur de la bande.

Et voilà les garnements qui, prudemment, attentifs à chaque bruit, s'introduisent dans le jardin du voisin. Ils en franchissent **la haie** avec précaution et, courbés en deux, se glissent vers les pommiers en jetant autour d'eux des regards craintifs.

2 — Thomas se conduisait dans ces parties de **brigandage** avec un grand courage. Mais il arriva qu'un jour il fut **happé** par les mains du capitaine Tchoumakov. Sans bruit, il s'était approché de Thom, qui avait enveloppé les pommes dans son tablier, et l'avait attrapé. Quand, plus tard, tout honteux, l'enfant se décida enfin à rentrer à la maison, son père l'accueillit avec un visage sévère :

« Thom ! c'est toi qui t'es **introduit** dans le jardin de Tchoumakov ?

— C'est moi », dit le garçon en regardant son père dans les yeux.

3 — Le père n'attendait sans doute pas une telle réponse, et il garda un silence de quelques secondes.

« Imbécile ! pourquoi as-tu fait ça ? Est-ce que tes pommes à toi ne suffisent pas ? »



Thomas baissa les yeux et ne dit rien.

« Tu vois, tu as honte ! Attends un peu, c'est ce petit Iéjov qui t'a poussé ? Je vais le corriger quand il viendra. Du reste, je mettrai fin une bonne fois à votre amitié.

— Mais j'ai fait ça tout seul, dit fermement Thomas.

— Mais pourquoi donc as-tu fait ça ? s'écria le père ?

— Parce que...

— Parce que...! répéta le père. Si tu fais quelque chose, sache au moins d'abord, toi-même, pour quelle raison. Et ensuite, sache l'expliquer aux autres... Viens ici. »

4 — Thomas s'approcha de son père qui lui posa ses mains sur les épaules et le regarda dans les yeux.

« Tu as honte ?

— Oui, fit Thomas dans un soupir.

— A quoi ça sert de voler les pommes des autres ?

— Mais je ne sais pas, fit Thomas en hésitant. On joue... on joue. On s'ennuie ! et alors...

— Hum ! je comprends ! En attendant, Thomas, fais-moi le plaisir d'abandonner ces jeux-là, sinon, je serai dur avec toi !

— Je n'irai plus voler, dit Thomas, fermement.

— C'est bien de se dénoncer soi-même. C'est ainsi qu'il faut agir. Tu as commis une faute, tu dois en supporter toi-même la honte ou la punition. »

D'après Gorki.
« Thomas Gordéiev. »

La haie : la clôture d'épines, de branchages entrelacés.

Brigandage : vol commis par des malfaiteurs réunis en bande.

Il fut happé : il fut saisi, attrapé brusquement.

C'est toi qui t'es introduit : c'est toi qui es entré, qui as pénétré.

QUESTIONS

1°) Thomas a commis une mauvaise action : laquelle ?
2°) Reconnaît-il sa faute devant son père ?
3°) Accepte-t-il de dénoncer ses camarades ?
4°) Regrette-t-il ce qu'il a fait ? A quoi le voyons-nous ? Quelles résolution prend-il ? D'après ce récit, quelles sont les qualités de Thomas ?

123. PAN ! PAN !

Tartarin est arrivé en Algérie, où, pense-t-il, il chassera le lion. A la nuit, le voici à l'affût...

1 — Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou à terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien !...

Alors, il se rappela que, dans ses livres, les grands tueurs de lions emmenaient toujours avec eux un petit chevreau et le faisaient bêler pour attirer le lion.

N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais se mit à bêler **d'une voix chevrotante** : « Mê ! Mê !... »

Il le fit d'abord très doucement, parce qu'au fond de lui-même il avait tout de même un peu peur que le lion ne l'entendît.

Puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : « Mê ! Mê !... »

Rien encore !... Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite « Mê ! Mê !... Mê !... » avec tant de force que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf !

2 — Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... C'était le lion, à n'en pas douter ! En joue ! Feu ! Pan ! Pan ! C'était fait !

Puis, tout de suite, un bondissement en arrière, et le **coutelas** de chasse au poing.

Au coup de feu, un hurlement terrible répondit :

« Touché » cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête. Mais elle en avait reçu plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant.

Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres.

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa.

« Si je faisais **un somme** en attendant le jour ? » se dit-il et il se coucha.

3 — Le lever du soleil réveilla notre tueur de lions. Il se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert !

Savez-vous où il était ? Dans un carré d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves !

« Ces gens-là sont fous, se disait-il, de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion... Car enfin, je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve. »

4 — La preuve, c'étaient des taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, le **vaillant** Tarasconnais arriva à **une mare** de sang. Et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi !

« Un lion, parbleu !

— Non ! un âne, un de ces petits ânes qui sont si communs en Algérie ! et qu'on désigne là-bas sous le nom de bourricots. »

D'après A. Daudet.
« Tartarin de Tarascon. »

D'une voix chevrotante : d'une voix qui tremblote en parlant ou en chantant, comme celle d'une chèvre.

Le coutelas : grand couteau de cuisine, de boucherie ou de chasse

Faire un somme : dormir.

Vaillant : Ferme, courageux.

Une mare de sang : une flaque de sang.

QUESTIONS

1°) Quel moyen Tartarin utilise-t-il pour attirer le lion ? Pourquoi « bêle »-t-il plus fort à la fin qu'au début ? Qu'est-ce qui fait croire à Tartarin qu'il a enfin un lion devant lui ?

2°) Tartarin tire, mais il ne poursuit pas la bête : Pourquoi ?

3°) Il se réveille : où est-il ? Où se croyait-il ? Pourquoi ne s'en était-il pas aperçu avant ?

4°) A-t-il tué un lion ? Qu'est-ce qui nous amuse dans ce texte ?

124. GILLIAT ET LA PIEUVRE

1 — Gilliat remarqua au-dessus du niveau de l'eau, **à portée de sa main,** une **fissure** horizontale dans le rocher. Un crabe était probablement là. Il y plongea le poing, le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou.

Tout à coup, il se sentit saisir le bras. Quelque chose qui était mince, **âpre,** plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu.

2 — Gilliat se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre, il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et, de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras.

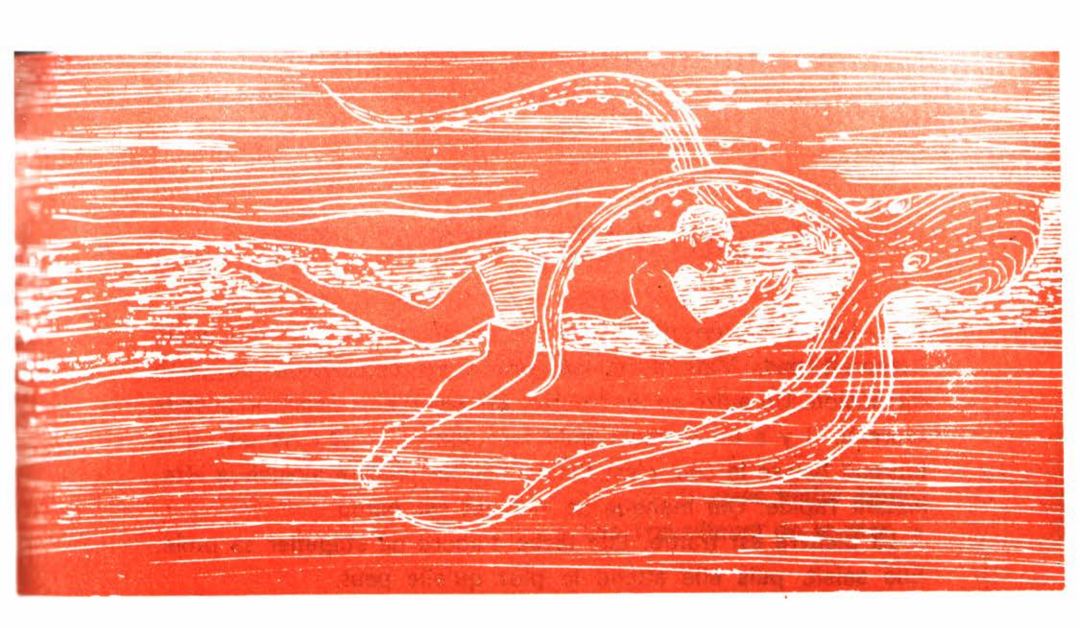
Il ne réussit qu'à exciter un peu le tentacule de la pieuvre qui se resserra. Il était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froid comme la nuit.

3 — Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliat et, tout à coup, s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, **une souffrance inouïe,** comparable à rien, soulevait les muscles de Gilliat. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

4 — Gilliat n'avait qu'une ressource, son couteau. Il n'avait de libre que la main gauche, mais il en usait puissamment. Son couteau, ouvert, était dans sa main. On ne coupe pas les antennes de la pieuvre ; c'est un cuir impossible à trancher, il glisse sous la lame.

(A suivre.)



A portée de sa main : tout près de sa main.

Une fissure : une petite crevasse, une fente légère.

Apre : rude au toucher, rugueux.

Une souffrance inouïe : une souffrance extraordinaire.

QUESTIONS

1°) Que recherchait Gilliat ? Qu'est-ce qui l'a brusquement saisi ? Ou ?
2°) Qu'essaie-t-il de faire alors ? Y réussit-il ? Où le second tentacule se pose-t-il ? Est-ce douloureux ? Qu'est-ce qui le montre ?
3°) Avec quoi pense-t-il pouvoir échapper au terrible danger ? Peut-il couper les tentacules ?

GRAMMAIRE

Le complément du verbe indique parfois sur **quoi** ou sur **qui** porte l'action exprimée par le verbe. Ex. : le médecin examine qui ?) **la malade.** Il l'ausculte (il ausculte qui ? **l',** pronom remplace : **la malade**). Il prend (quoi ?) **un gros paquet de coton hydrophile.**

Relève les compléments qui répondent aux questions **qui** ? ou **quoi** ? indique de quels verbes ils sont compléments. Ex. : « les **poulpes** : complément du verbe aiment ».

Les phoques aiment les poulpes. Notre homme coupe une branche d'olivier. Il l'attache au bout d'une perche. Il agite le feuillage argenté dans l'eau claire. Le poulpe enroule ses tentacules autour de la branche.

ORTHOGRAPHE

Les noms féminins terminés par le son « **té** » ou « **tié** » ne prennent pas de « **e** ». Ex. : la moitié, la bonté.

Exceptions : 1°) Les noms exprimant **le contenu :** Ex. : une assiettée ;
2°) Les noms suivants : la dictée, la jetée, la montée, la pâtée, la portée.

125. GILLIAT ET LA PIEUVRE (SUITE).

1 — Le poulpe, en effet, n'est **vulnérable qu'à la tête.** Gilliat ne l'ignorait pas. Mais il n'avait jamais vu de pieuvre de cette dimension. Un autre se fût troublé. Pour la pieuvre comme pour le taureau, il y a un moment qu'il faut saisir ; c'est l'instant où le taureau baisse le cou, c'est l'instant où la pieuvre avance la tête, instant rapide. Qui manque ce moment est perdu.

La pieuvre est traître. Elle tâche d'abord de **stupéfier** sa proie. Elle saisit, puis elle attend le plus qu'elle peut.

2 — Gilliat tenait son couteau. **Les succions** augmentaient. Il regardait la pieuvre qui le regardait. Tout à coup, la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliat, tâcha de lui saisir le bras gauche.

3 — En même temps, la pieuvre avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche s'appliquait sur la poitrine de Gilliat. Saigné au flanc et **les deux bras garrottés,** Gilliat était mort.

Mais Gilliat veillait. Guetté, il guettait.



4 — Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliat plongea la pointe de son couteau dans la tête **visqueuse** et plate puis, faisant un cercle autour des yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini. Toute la bête tomba.

D'après Victor Hugo.
« Les Travailleurs de la mer. »

Il n'est vulnérable qu'à la tête : on ne peut le blesser qu'à la tête.

Stupéfier : causer une grande surprise, surprendre.

Les succions : les aspirations des ventouses de la pieuvre qui suce la chair en la retenant.

Les deux bras garrotés : liés étroitement et fortement

Visqueuse : molle, gluante, glissante.

QUESTIONS

1°) Où Gilliat doit-il frapper pour être délivré ? Est-ce facile ? Pourquoi ?

2°) Que voulut faire la pieuvre ? Que se serait-il passé si elle avait réussi ?

3°) Comment Gilliat réussit-il à vaincre le monstre ? De quelles qualités fait-il preuve ?

CONJUGAISON

Imparfait

Verbe **« avoir »**	Verbe **« être »** (des garçons parlent)	(des filles parlent)
J'avais (ais) faim	J'étais (ais) attentif	J'étais (ais) attentive
tu avais (ais) faim	tu étais (ais) attentif	tu étais (ais) attentive
il, elle avait (ait) faim	il était (ait) attentif	elle était (ait) attentive
nous avions (ions) faim	nous étions (ions) attentifs	nous étions (ions) attentives
vous aviez (iez) faim	vous étiez (iez) attentifs	vous étiez (iez) attentives
ils, elles avaient (aient) faim	ils étaient (aient) attentifs	elles étaient (aient) attentives

126. DANS LA DILIGENCE

Déçu de ne pas avoir trouvé de lions à Alger, Tartarin se dirige vers le Sud.

1 — « Blida ! Blida ! » cria le conducteur.

Vaguement, à travers les vitres, Tartarin de Tarascon **entrevit** une place entourée d'arcades et plantée d'orangers. Dans un coin, une halle avec des légumes... c'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.

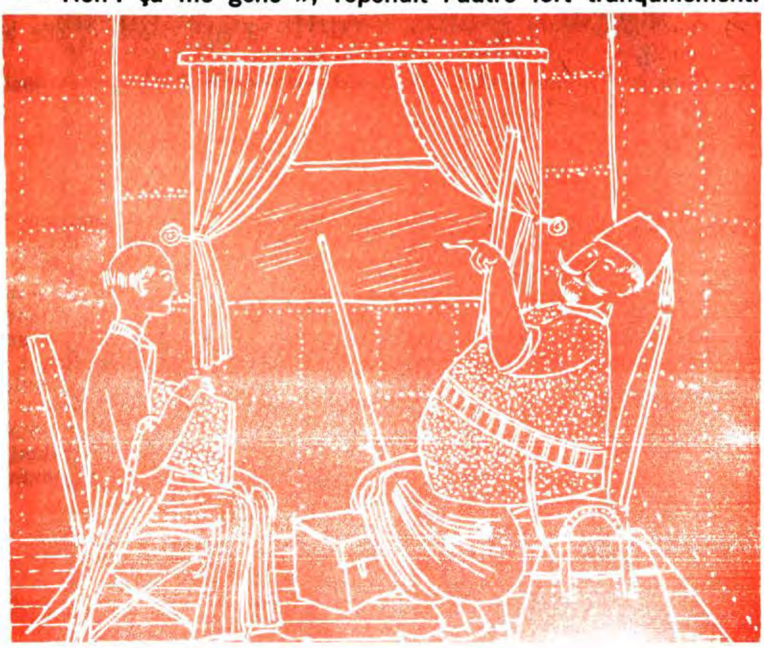
« Au sud, plus au sud ! » murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans un coin.

2 — A ce moment, la portière s'ouvrit. Un tout petit monsieur en redingote, vieux, sec, ridé, une serviette de cuir, un parapluie à la main, entra dans la diligence.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur — qui s'était assis en face — parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec insistance. A la fin, le Tarasconnais **prit la mouche** :

« Ça vous étonne ? dit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

— Non ! ça me gêne », répondit l'autre fort tranquillement.



En effet, avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place.

3 — La réponse du petit monsieur le fâcha :

« Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais aller à la chasse au lion avec votre parapluie ? » dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement ; puis, il questionna :

« Alors, monsieur vous êtes ?...

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions !... »

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur. Les dames poussèrent de petits **cris d'effroi.**

4 — Le petit monsieur lui demanda de nouveau :

« Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin ?

— Si j'en ai beaucoup tué, monsieur ? Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête. »

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

(A suivre.)

Entrevit : ne fit qu'apercevoir.

Arcades :

Prit la mouche : se fâcha.

Cris d'effroi : des cris de frayeur, d'épouvante, de terreur.

QUESTIONS

1°) Le petit monsieur donne-t-il, comme Tartarin, l'impression d'un chasseur intrépide ?

2°) Tartarin se fâche contre lui, pourquoi ?

3°) Il se vante et veut qu'on se moque de ce « petit monsieur » : que lui dit-il ?

VOCABULAIRE

Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin ?

« Si j'en ai beaucoup tué, monsieur ? Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête ».

127. DANS LA DILIGENCE (FIN).

1 — A son tour, un photographe d'Orléansville qui était parmi eux prit la parole :

« Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin ; on passe quelquefois de mauvais moments. Ainsi, ce pauvre M. Bombonnel.

— Ah ! oui, le tueur de panthères... », dit Tartarin **avec dédain.**

— Est-ce que vous le connaissez ? demanda le petit monsieur.

— Té ! pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble. »

2 — Le petit monsieur sourit :

« Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin ?

— Quelquefois, par **passe-temps** », fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque :

« Ça ne vaut pas le lion !

— En somme, dit le photographe, une panthère, ce n'est qu'un gros chat...

— Tout juste ! » fit Tartarin, tout heureux de rabaisser **la renommée** de Bombonnel, surtout devant des dames.

3 — Ici, la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière, et, s'adressant au petit vieux :

« Vous voilà arrivé, monsieur », lui dit-il d'un air respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

« Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin ?

— Lequel, monsieur ?

— Ma foi, écoutez, vous m'avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est. Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin. Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères ; mais, fi donc ! c'est un trop petit gibier pour vous. Quant aux lions, c'est fini, il n'en reste plus en Algérie. Mon ami Chassaing vient de tuer le dernier... »

Sur quoi, le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.



4 — « Conducteur, demanda Tartarin, quest-ce donc que ce bonhomme-là ?

— Comment ! vous ne le connaissez pas ? Mais c'est M. Bombonnel. »

Tartarin était mal tombé.

D'après Alphonse Daudet.
« Tartarin de Tarascon. »
(Flammarion, éditeur.)

Avec dédain : avec mépris.

Un passe-temps : occupation légère et agréable ; divertissement.

La renommée : la réputation.

QUESTIONS

1°) Tartarin continue à se vanter : qui prétend-il bien connaître ?

2°) Bombonnel : que chasse-t-il ? Pour Tartarin, cette chasse vaut-elle celle du lion ?

3°) Quel conseil le petit monsieur donne-t-il à Tartarin avant de paritr ?

4°) Qui était ce « petit monsieur » ? Pourquoi le renseignement donné par le conducteur nous fait-il rire ?

GRAMMAIRE

Le verbe est souvent complété par des compléments qui indiquent :

L'endroit : le petit monsieur entra **(où ?) dans la diligence.**

Le moment : la portière s'ouvrit **(quand ?) un moment après.**

La manière : il regarda Tartarin **(comment ?) avec insistance.** Le conducteur ouvrit **(comment ?) rapidement** la portière.

Analyse sur le modèle suivant, les mots soulignés.

Matin : nom commun, masculin singulier, mot principal du groupe du nom, complément du verbe se rend.

De bon **matin,** la servante se rend sur la **place** du marché. Aux étalages, les légumes, les fruits s'offrent en énormes **tas** colorés.

128. MALADIE D'ENFANT

1 — « Mohamed n'a rien mangé depuis son déjeuner d'hier. » Cette phrase me réveilla. La chambre était plongée dans **une demi-obscurité.** Ma mère **chuchotait.** Elle s'adressait à une personne que je n'arrivais pas à distinguer nettement. On parlait, mais je n'arrivais plus à comprendre ce qui se disait autour de moi. Ma mère revint, s'approcha sur la pointe des pieds, se pencha légèrement sur moi et resta ainsi un long moment. Elle ne faisait aucun bruit et retenait sa respiration.

2 — « Je suis réveillé, lui dis-je, mais j'ai mal.

— Cela va mieux, puisque tu me parles.

— Pourquoi fait-il si noir ? demandai-je.

— C'est le soir, répondit ma mère, je n'ai pas voulu allumer la lampe pour te laisser dormir tranquillement.

» Tu as eu la fièvre toute la nuit dernière et toute la matinée. Mes yeux n'ont pas cessé de couler. Hélas ! mes larmes ne peuvent pas te guérir.

3 — J'ai faim.

— Voilà une bonne nouvelle, Dieu soit loué ! Je vais te chercher un peu de bouillon. »

Elle me quitta un moment, et revint avec un bol fumant.



« Tiens, mon petit, essaie de t'asseoir et bois vite pendant que c'est chaud. »

Mais l'odeur de la nourriture **me soulevait le cœur.** Ma tête se mit à tourner et je lâchai le bol. Ma mère eut juste le temps de le rattraper, car le bouillon avait commencé déjà à se répandre sur les couvertures. Elle posa le bol sur la table de nuit et m'allongea avec de grandes précautions.

4 — Notre voisine, la femme du fabricant de charrues, lui cria de sa fenêtre :

« Zoubida, comment va Mohamed ? Couvre-le bien et donne-lui à boire du thé chaud, sans doute a-t-il pris froid. »

Fatma, notre voisine du dessus, ajouta à son tour :

« Je crois plutôt qu'il souffre d'**une insolation.** Il faudrait lui entourer la tête d'écorces de citron et de feuilles de menthe.

— Je ne sais laquelle de vous deux a raison. Mais je suis prête à essayer tous les remèdes pour que mon enfant guérisse vite. »

D'après Sefrioui.
« La Boîte à merveilles. »
(Ed. du Seuil.)

Une demi-obscurité : la chambre était peu éclairée

Chuchotait : prononçait à voix basse

Me soulevait le cœur : me causait du dégoût

Une insolation : maladie provoquée par l'exposition à un soleil ardent

QUESTIONS

1°) L'enfant est malade : à quoi le voit-on ?
2°) Qu'est-ce qui réjouit la mère ?
3°) L'enfant peut-il prendre son bouillon ? Est-il déjà guéri ?
4°) La maman souhaite que son enfant guérisse : quels remèdes est-elle prête à essayer ?

ORTHOGRAPHE

Le « t » se prononce souvent « ss » surtout lorsqu'il est suivi de « ion » « ie », « ia ». Ex. : la patience, des initiales, la description.

« Chaque » marque toujours le singulier. Ex. : chaque journal a un nom différent.

129. LE CHIEN DE BRISQUET

1 — Tout près d'un grand puits, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement « le fendeur à la bonne hache ».

Il vivait pauvrement **du produit de ses fagots** avec sa femme, qui s'appelait Brisquette. Ils avaient deux petits enfants, un petit garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine.

Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu. Et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres. On l'appelait la Bichonne, parce que c'était une chienne.

2 — Une année où il neigea beaucoup, il y eut des loups partout dans la forêt. Aussi, les paysans eurent grand-peine à vivre. Ce fut une terrible **désolation** dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à **la besogne** et qui ne craignait **point les loups,** à cause de sa bonne hache, dit un matin à **Brisquette :**

« **Femme,** je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. **le grand Louvetier** ne sera pas venu. Il y aurait **du danger** pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et **l'étang,** depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang **pour les préserver** des accidents. Je vous prie aussi, Brisquette, **de ne pas** laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »



3 — Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait et disait :

« Mon Dieu, qu'il est attardé !... »

Et puis elle sortait encore en criant :

« Eh ! Brisquet. »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : « N'irai-je pas ? »

4 — « Paix ! lui dit Brisquette... Ecoute, Biscotine, va jusque vers la butte pour voir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en t'assurant que des piquets ne manquent pas, et crie bien fort : « Brisquet ! Brisquet !... » Paix, la Bichonne ! »

(A suivre.)

D'après Charles Nodier.
« Contes de la veillée. »

Du produit de ses fagots : ce qu'il retirait de la vente de ses fagots.

Une désolation : une ruine entière.

A la besogne : au travail.

Le grand louvetier : officier qui organisait la chasse aux loups.

Préserver : garantir d'un mal.

QUESTIONS

1°) Pourquoi Brisquet recommande-t-il de ne pas laisser courir Biscotin et Biscotine ? Quelle précaution a-t-il prise contre les loups ?

2°) Que se passa-t-il un soir ? Qui fut envoyé pour appeler Brisquet ? Quelle recommandation la mère leur fait-elle ? Pourquoi ?

CONJUGAISON

Imparfait : verbe **attendre**

J'attendais (ais)
tu attendais (ais)
il, elle attendait (ait)

nous attendions (ions)
vous attendiez (iez)
ils, elles attendaient (aient)

130. LE CHIEN DE BRISQUET (FIN).

1 — Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte :

« Par Dieu, dit Biscotin, je retrouverai notre père, ou les loups me mangeront.

— Moi aussi », lui répondit Biscotine.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin parce qu'il avait une hottée de fagots à fournir chez Jean Pâquier qui habite de l'autre côté de la forêt.

2 — « As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ! dit Brisquet, nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

« Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette.

3 — La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue, et il avait beau crier : « Biscotin ! Biscotine ! » on ne lui répondait pas. Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

4 — Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le **fourré,** à l'endroit où il l'avait entendue, et y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort ; mais il était trop tard pour la Bichonne, elle ne vivait déjà plus.

5 — Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit jardin, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit :

« C'est ici qu'est la Bichonne,
la pauvre chienne de Brisquet. »

D'après Charles Nodier.
« Contes de la veillée. »



Le fourré : endroit de la forêt où poussent des arbustes, des broussailles.

QUESTIONS

1°) Quelle résolution les deux enfants prennent-ils ? Est-ce prudent ? Que risquent-ils ?

2°) Par où était rentré Brisquet ? Qu'a-t-il décide immédiatement à son retour ?

3°) Mais qui sauva les enfants du méchant loup ? Comment ? Qu'est-il arrivé à la pauvre Bichonne ? De quelles qualités a-t-elle fait preuve ?

CONJUGAISON (suite)

1°) Copie dans le cahier d'orthographe le verbe « attendre » à l'imparfait.

2°) Ecris négativement à l'imparfait :

« Nous vendons des œufs - tu perds ton temps - les voisins nous rendent volontiers service - vous étendez le linge au soleil - ma poule pond de beaux œufs ».

131. TIRE DU PUITS

L'auteur regarde jouer des enfants à une partie de cache-cache. Il nous raconte la scène.

1 — Les enfants commencèrent la partie ; le deuxième garçonnet devait chercher ses frères. Il se mit alors dans un coin, les mains sur les yeux, sans tricher. Les deux autres s'élancèrent et allèrent se cacher. L'aîné grimpa, avec des **mouvements prestes** et adroits, sur un grand tonneau tandis que le cadet courait drôlement autour du puits, ne sachant où aller.

« Un, cria l'aîné, deux... »

2 — Le petit, affolé, sauta sur **la margelle,** saisit la corde et mit les pieds dans le seau vide qui disparut en heurtant avec un bruit sourd **la paroi** du puits.

Pendant une seconde, je restai **pétrifié** en voyant la roue bien graissée tourner en silence, avec une rapidité vertigineuse. Mais je compris aussitôt ce qui allait arriver, et je bondis dans la cour voisine en criant :

« Il est tombé dans le puits... »

3 — Le deuxième garçon arriva sur le **lieu du drame** en même temps que moi. Le seau descendait toujours, la corde se déroulait rapidement. Il s'y accrocha, elle le souleva et lui brûla les mains.



Je réussis à la saisir à mon tour et l'aîné, qui survint alors, m'aida à remonter le seau.

4 — Nous tirâmes assez rapidement le pauvre garçon. Il était tout effrayé et pâle ; du sang coulait de sa main droite, sa joue était meurtrie, ses jambes mouillées jusqu'aux genoux.

Dès qu'il sentit qu'il était hors de danger, il eut la force de sourire et nous demanda d'une voix traînante :

« Comment suis-je tombé... ?

— Tu as perdu la tête, voilà tout ! » déclara le second des frères en l'étreignant.

Puis il sortit son mouchoir et essuya le visage ensanglanté de son frère... L'aîné hocha la tête et, me tendant la main :

« Merci ! Comme tu as été vite là ! »

D'après M. Gorki.
« Ma vie d'enfant. »
(Ed. Calmann-Lévy.)

Des mouvements prestes : agiles, lestes.

La margelle : le rebord du puits.

La paroi : le mur du puits

Pétrifié : frappé de stupeur au point de rester muet, immobile comme une pierre.

Le lieu du drame : le lieu de l'accident tragique.

QUESTIONS

1°) Où le garçon comptait-il se cacher ? Mais, à quoi n'a-t-il pas pensé ? L'auteur est inquiet : pourquoi ?

2°) Quel est le premier garçon venu à son secours ? Que lui est-il arrivé ? Pourquoi ? Grâce à qui l'enfant fut-il tiré du puits ?

3°) Le garçon s'en tire ! A-t-il quelques blessures ? A-t-on eu peur pour lui ?

VOCABULAIRE

L'aîné grimpa avec des mouvements prestes et adroits sur un grand tonneau, tandis que le cadet courait drôlement autour du puits, ne sachant où aller.

Un accident s'est produit ; les deux frères sont blessés, mais l'un plus gravement que l'autre : « l'aîné...

132. UNE BELLE OCCASION

1 — « Vous savez, mon cher, j'ai acheté une voiture.

— Vous avez acheté une voiture ?

— Oui. C'est une vieille marque, mais solide et **qui a fait ses preuves.** Une « Chenard et Walker », 14 chevaux... Viendrez-vous la voir au garage ?

— Très volontiers. »

Mazette ! pensais-je. Une voiture. Il se met bien, Mauge... Nous nous dirigeâmes tous deux vers le garage.

« A propos, je ne vous ai pas dit... C'est une occasion... »

Qu'allais-je voir, dieux justes ! Et nous découvrîmes une **guimbarde,** haute sur ses pattes, au capot très allongé, peinte d'une couleur jaune passée et écaillée. La voiture tenait **du phaéton** et de la caisse à savon.

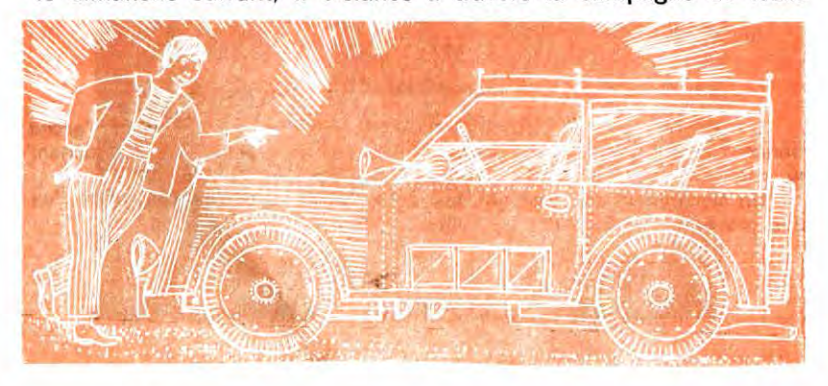
« Et le moteur est bon, dit-il. Garanti. Qu'en dites-vous ? Evidemment, je songe à la repeindre. »

2 — Contact, démarreur, démarreur, puis démarreur encore : la voiture ne part pas. Les accus sont à plat, c'est sûr. Essayons à la manivelle. Dix minutes d'efforts épuisants, de toussotements et de crachements... Moi, je ris en dedans car l'aventure commence **à me passionner.** Miracle ! L'engin se met en marche dans un cliquetis effroyable.

3 — La voiture avance par brusques saccades.

« Ce n'est rien, dit Mauge, c'est l'embrayage. Enfin, nous avançons, c'est l'essentiel. Dimanche j'irai voir mes parents en auto. Ils habitent un petit village, à quarante kilomètres d'ici. »

Et c'est avec l'orgueil d'un possesseur de « Cadillac », que, le dimanche suivant, il s'élance à travers la campagne de toute



la vitesse des trente kilomètres à l'heure, qui sont l'extrême maximum que la voiture peut atteindre.

4 — « Avez-vous fait bon voyage ? demandai-je le lundi matin à Mauge.

— Oui, cela a été à peu près. Ce n'est pas une mauvaise voiture, mais, à Saint-Barnabé, le radiateur a crevé et je n'ai pas pu continuer.

— Ah ! et comment avez-vous fait ?

— Eh bien, j'ai alerté un mécanicien, et j'ai fait les dix kilomètres restant au bout d'une corde. »

D'après Le Sidaner.
« A la Volette. »
(Edit. Julliard.)

Qui a fait ses preuves : qui a montré ses possibilités, ses qualités.

Une guimbarde : Une vieille voiture.

Du phaeton : voiture à cheval, légère et découverte, à 2 sièges parallèles tournés vers l'avant.

A me passionner : à m'intéresser vivement.

QUESTIONS

1°) Quelles qualités le propriétaire attribue-t-il à sa voiture ?

2°) Mais l'auteur n'a pas aussi bonne opinion que lui de la guimbarde. Et, bientôt, il s'aperçoit qu'elle a bien des défauts ? Lesquels ?

3°) L'opinion de l'auteur sur la voiture se trouve confirmée après le 1er voyage entrepris : que s'est-il passé ?

GRAMMAIRE

Les mots « à, de, pour, par, sur, vers etc. » qui attachent certains compléments au verbe sont des **prépositions.** Ex. : « Le garçon courut **vers** le puits ».

Les mots qui unissent deux **noms**, deux **adjectifs**, deux **verbes**, deux **équipes du nom** sont des **conjonctions de coordination** : « il monta avec des mouvements prestes et adroits (deux adjectifs unis par **et**).

Commençons à apprendre comment s'analyse une préposition.

Ex. : « sous » : préposition, attache le complément « le préau » au verbe « jouent ».

Les écoliers jouent sous le préau - la fumée monte dans l'air calme - les pastèques mûrissent en été - je passerai mes vacances à la campagne.

133. UN DROLE DE CHASSEUR

Un chasseur de la ville rentrait chez lui, sans perdreau ni lièvre dans son sac. Il avait de belles guêtres, un carnier à filet..., mais il n'avait rien tué de toute la journée.

1 — Tout à coup, comme il arrivait près d'une ferme, il aperçut, sur une petite mare, une famille de canards **domestiques.** A quelques pas de là, un paysan était assis sur un tronc d'arbre, et fumait sa pipe. La ferme semblait vide ce jour-là. En effet, personne ne se montrait ni aux portes ni aux fenêtres, qui étaient fermées.

2 — Le chasseur s'approcha alors du paysan et lui dit :

« Brave homme ! combien cela me coûterait-il pour tuer une de ces jolies bêtes qui ressemblent à des canards sauvages ?

— Je n'en sais rien, répondit l'homme en regardant à peine le chasseur et en haussant les épaules.

— Quarante sous, ce serait-il assez payé ?

— Si vous voulez ! dit l'homme qui fumait sa pipe.

— Bon ! dit le chasseur, ce n'est vraiment pas cher. »

Il posa quarante sous sur le tronc d'arbre qui servait de banc au paysan, **ajusta** son canard et le tua.

« Au revoir, l'ami !

— Au revoir, au revoir ! »

3 — Le paysan **empochait** les quarante sous, quand le chasseur qui s'éloignait, changeant d'avis tout à coup, revint sur ses pas.

« Eh, l'homme ! j'ai envie d'en tirer encore un !... Ils ne sont



pas chers. J'inviterai mes beaux-parents... Si j'en tuais encore un pour quarante sous ? »

L'homme ne répondit pas.

« Allons, laissez-moi faire... Tenez : voilà cette fois-ci trois francs... »

Et il déposa trois francs à côté du paysan qui les prit et les mit en poche.

Le chasseur tua un second canard.

4 — Puis, tout aussitôt, excité par la grande facilité de cette chasse et le prix du gibier :

« Je réfléchis, dit-il, qu'un troisième canard ferait bien mon affaire ! Ça ne vous ferait rien, dites-moi, brave homme, si je vous tuais encore un de vos canards ? »

Le paysan tira de sa pipe une bouffée et il la rejeta, en disant :

« Que voulez-vous que ça me fasse ? Ces canards ne sont pas à moi. »

D'après Jean Aicard.
« Maurin des Maures. »
(Flammarion, Edit.)

Des canards domestiques : des canards apprivoisés.

Ajusta son canard : visa son canard.

Il empochait : il mettait en poche l'argent.

QUESTIONS

1°) Pour quelles raisons le chasseur a-t-il été tenté de tuer des canards domestiques ?
2°) D'après ce que pense le chasseur, le paysan que fait-il là ?
3°) Combien de canards le chasseur a-t-il tués ? Pensait-il chaque fois être en règle avec leur propriétaire ? Pourquoi ?
4°) Et pourtant, les canards appartenaient-ils au paysan ? Pourquoi cette histoire nous fait-elle rire ?

ORTHOGRAPHE

N'oublions pas que, lorsqu'un verbe a pour sujet un **nom au singulier**, il se met à la **3e personne du singulier**. Si le **nom est au pluriel**, le verbe se met à la **3e personne du pluriel**.

Ex. : « L'aîné grimp**ait** (**3e personne du singulier**) ».
« Les enfants hésit**aient** (**3e personne du pluriel**) ».

134. UNE BETE DANS L'OREILLE (I)

Dans un car, des voyageurs se rendent à la ville. Il y a là un curé, un instituteur et quelques paysans dont l'un d'eux, nommé Belhomme, semble avoir mal à l'oreille... Assistons à la scène.

1 — Soudain, Belhomme, qui tenait toujours son mouchoir sur son oreille, se mit à gémir d'une façon **lamentable.** Il faisait : « gniau... gniau... gniau... » en tapant du pied pour exprimer sa souffrance.

« Vous avez donc mal aux dents ? » demanda le curé.

Le paysan cessa un moment de gémir pour répondre :

« Non point, monsieur le Curé, ce n'est point des dents, c'est de l'oreille, du fond de l'oreille.

— Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille ? Elle est peut-être bouchée ?

— Je ne sais point si elle est bouchée, mais je sais bien que c'est une bête qui m'est rentrée dedans pendant que je dormais dans le foin.

— Une bête, vous êtes sûr ?

— Si j'en suis sûr ? Elle me **grignote** le fond de l'oreille. Elle me mange la tête. « Oh ! Gniau... gniau... » et il se remit à taper du pied.

2 — **Il éveilla l'intérêt** de tous les voyageurs du car et chacun se préoccupait de son mal. Chacun donnait son avis.

Poiret pensait que c'était une araignée ; pour l'instituteur, c'était une chenille.

« C'est plutôt un ver », déclara le curé.

Mais Belhomme, la tête renversée de côté et appuyée contre la portière, gémissait toujours.

« Tu n'as pas vu le médecin ? demanda Caniveau.

— Eh non ! je n'en ai pas eu le temps. »

3 — Caniveau reprit en riant :

« C'est peut-être un lapin que tu as dans l'oreille ! Il aura pris



ce trou-là pour son terrier ! Attends, je vais le faire sauver. »

Et Caniveau, joignant ses deux mains autour de l'oreille de Belhomme, commença à imiter les aboiements des chiens de chasse. Il **jappait,** hurlait, **piaulait,** aboyait. Et tout le monde se mit à rire dans la voiture.

4 — Mais Belhomme se remit à gémir :

« Oh ! Gniau... gniau... gniau... Elle me gratte le fond de l'oreille. Oh ! misère... »

La voiture s'arrêtait à un café. Le curé dit :

« Si on vous coulait un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-être sortir. Voulez-vous essayer ?

— Certainement, je veux bien. »

Et tout le monde descendit pour assister à l'opération. Le curé demanda une cuvette, une serviette et un verre d'eau ; et il chargea l'instituteur de tenir bien inclinée la tête du malade ; puis dès que le liquide aurait pénétré dans l'oreille il fallait renverser brusquement la tête.

(A suivre.)

Lamentable : qui porte à la pitié.

Elle grignote : elle mange du bout des dents, par petites parcelles.

Il éveilla l'intérêt : il attira l'attention.

Il jappait : il aboyait comme un tout petit chien ou un chacal.

Il piaulait : il poussait des cris comme de petits poulets, il criaillait, se plaignait comme un tout jeune enfant.

QUESTIONS

1°) Belhomme se plaint de l'oreille : que pense-t-il avoir ?

2°) Parmi les voyageurs, certains prennent son mal au sérieux ; lesquels ? Que disent-ils ? Un autre en rit : que suppose-t-il ?

3°) Que veut tenter le curé pour soulager Belhomme ?

135. UNE BETE DANS L'OREILLE (FIN).

1 — Mais Caniveau, qui regardait déjà dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il ne découvrirait pas la bête à l'œil nu, s'écria :

« Oh ! là, là. Quelle **marmelade.** Il faut déboucher ça, mon vieux. Jamais ton lapin ne sortira dans cette confiture-là. Il s'y collerait les quatre pattes. »

2 — Ce fut l'instituteur qui nettoya l'oreille au moyen d'une allumette entourée de coton. Alors au milieu de l'inquiétude générale, le curé versa dans l'oreille bien nettoyée un demi-verre d'eau qui coula sur le visage, dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis, l'instituteur retourna vivement la tête sur la cuvette comme s'il eût voulu la dévisser.

Quelques gouttes retombèrent dans le vase blanc. Tous les voyageurs se précipitèrent. Aucune bête n'était sortie. Cependant Belhomme déclarant : « Je ne sens plus rien », le curé **triomphant** s'écria :

« Certainement, elle s'est noyée. »

Tout le monde était content. On remonta dans la voiture.

3 — Mais à peine la voiture s'était-elle remise en route que Belhomme poussa des cris terribles : la bête s'était réveillée et était devenue furieuse. Il affirmait même qu'elle était entrée dans la tête maintenant, qu'elle lui dévorait la cervelle. Il hurlait avec de telles **contorsions** que la femme de Poiret eut peur et se mit à pleurer. Puis la douleur se calmant un peu, le malade raconta qu'elle faisait le tour de son oreille. Il imitait avec son doigt le mouvement de la bête, semblait la voir, la suivre du regard :



« Tenez, la voilà qui remonte... gniau... gniau... gniau... »
Caniveau s'impatientait.

« C'est l'eau qui la rend enragée, cette bête. Elle préfère peut-être le vin. »

On se mit à rire. Mais Belhomme n'y tenait plus de douleur.

On arrêta à la première maison rencontrée. Belhomme y fut transporté ; puis, on le coucha sur la table de la cuisine pour recommencer l'opération. Caniveau conseillait toujours de mêler de **l'eau-de-vie** à l'eau afin de griser et d'endormir la bête, de la tuer peut-être. Mais le curé préféra du vinaigre.

On fit couler le mélange, goutte à goutte cette fois, afin qu'il pénétrât jusqu'au fond, puis on attendit quelques minutes.

4 — Une cuvette ayant été de nouveau apportée, Belhomme fut retourné d'un seul coup par le curé et Caniveau, tandis que l'instituteur tapait avec ses doigts sur l'oreille saine, afin de faire vider l'autre.

Et, soudain, on aperçut au fond de la cuvette un point brun. Cela remuait. C'était une puce. Des cris d'étonnement s'élevèrent, puis des rires éclatants.

« Une puce ! Ah ! Ah ! Elle était bien bonne ! »

Adapté de Guy de Maupassant.
« Contes et nouvelles. »
(Albin Michel, édit.)

Une marmelade : confiture de fruits presque réduits en bouillie.

Tromphant : qui marque la joie et la fierté.

Des contorsions : mouvements violents qui tordent les muscles, les membres.

L'eau-de-vie : boisson alcoolisée obtenue à partir de vin, du marc, du cidre du grain...

QUESTIONS

1°) Belhomme semble soulagé : que lui a-t-on fait ?
2°) Mais la douleur reprend, très vive : à quoi le voit-on ?
3°) Que tente-t-on une nouvelle fois pour soulager Belhomme ? Est-ce exactement comme la première fois ?
4°) Qu'est-ce qui causait la souffrance de Belhomme ?

136. CRACK, CHIEN EXPLOSIF

Juan et Gomez doivent creuser dans la roche un grand trou. Pour cela, ils utilisent des explosifs.

1 — Juan et Gomez fixèrent le cordon à la cartouche **d'explosif,** et l'allumèrent à l'aide d'un briquet.

Etonné, la tête penchée sur le côté, Crack, le chien, s'assit sur son derrière et regarda attentivement.

« Crack ! ici ! Crack ! viens ici ! » hurla Gomez.

Mais aujourd'hui Crack n'entendait pas. C'était si amusant de suivre en aboyant le petit point rouge de la flamme qui rampait sur le sol.

Gomez lui lança une pierre. Hélas ! Elle roula près de la cartouche de **dynamite** et le jeune chien, heureux de jouer, en deux bonds, fut sur elle.

2 — « Crack ! laisse ça ! sale chien ! »

Le sale chien semblait sourd. Il saisit, non pas la pierre, mais la cartouche d'explosif, et, pour jouer, se précipita vers son maître en **frétillant de la queue.** Les deux hommes filèrent comme le vent et Crack, surpris, s'assit de nouveau sur son derrière :

« Mon Dieu, pensa-t-il, comme Gomez est drôle de courir ainsi. »

Le patron de la ferme se demandait aussi pourquoi Gomez et Juan couraient si vite. « Ils ont dû trop boire », se dit-il. Mais quand il vit, dans la gueule du chien, la cartouche de dynamite avec le cordon enflammé, lui aussi disparut comme un éclair dans la maison.

« De mieux en mieux, se dit Crack ! Voilà le patron qui galope aussi. Tiens, allons le voir. »

3 — Il arriva à la cuisine où El Neto, le cuisinier, préparait de si bonnes choses ! Crack laissa sa cartouche, et remuant la queue demanda un os.

« El Neto ! la cartouche ! Attention à la cartouche. »

Et El Neto la vit en effet...

Jamais, dans le courant de sa vie, Crack ne vit un cuisinier aussi

gros faire un bond pareil. C'est bien simple, il s'en alla par la fenêtre.

« Ça alors ! je ne comprends plus rien, se dit le petit chien. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir de si bon cœur ? Je ne les ai jamais vu aussi gais. »

Et **dégoûté**, il ramassa son explosif, dont la mèche brûlait toujours doucement, et sortit.

4 — La grande cour de la ferme était déserte, et c'est là que Crack rencontra, un instant plus tard, son ennemi, un poulain roux. Avec un hennissement de colère, le poulain se précipita sur Crack, qui laissa tomber sa cartouche pour fuir plus vite.

Le petit chien n'a jamais compris ce qui s'est passé, car à peine avait-il laissé tomber sa proie qu'une violente explosion lui fit faire mille **cabrioles** en l'air. Il atterrit brutalement, mais sans trop de mal, et, épouvanté, **se réfugia** au fond de sa niche où il resta jusqu'à la nuit.

D'après Georges Catelin.
« Crack, chien patagon. »
(Collection Rouge et Or.)

Des explosifs : des corps destinés à faire explosion sous l'influence de la chaleur ou d'un choc.

La dynamite est un explosif.

En frétillant de la queue : en agitant la queue par des mouvements vifs et courts.

Dégoûté : découragé.

Une cabriole : saut agile que l'on fait en se retournant sur soi-même.

Se réfugia : se retira pour y être en sûreté.

QUESTIONS

1°) Le jeune chien a saisi la cartouche de dynamite : se doute-t-il qu'il y a danger pour lui et pour son maître : à quoi le voit-on ?

2°) Quels sont les personnages qui détalent en le voyant ? Pourquoi ? Crack en est-il surpris ? Montrez-le.

3°) Comment l'aventure s'est-elle terminée ?

VOCABULAIRE

« Le chien n'a jamais compris ce qui s'est passé, car à peine avait-il laissé tomber sa proie qu'une violente explosion lui fit faire mille cabrioles en l'air ».

137. DANS L'ELEPHANT

Gavroche passe ses nuits à l'intérieur d'une vieille construction en pierre qui représente un é l é p h a n t. Cette construction tombe en ruine. Il a emmené avec lui les deux garçons sans famille qu'il a rencontrés. Par un trou entre les pierres, les enfants entrent dans le ventre de l'éléphant, et s'installent pour dormir sur une natte de paille. Gavroche éteint sa bougie.

1 — A peine la lumière était-elle éteinte qu'un **tremblement singulier** commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C'étaient des frottements sourds, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre. Cela était accompagné de petits cris aigus.

2 — Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête, et glacé de peur, poussa du coude son frère aîné, mais celui-ci dormait déjà. Alors, le petit appela Gavroche, mais tout bas, en retenant son haleine :

« Monsieur ?

— Hein ? fit Gavroche qui venait de fermer les paupières.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— C'est les rats », répondit Gavroche.

Et il remit sa tête sur la natte. Les rats, en effet, **pullulaient** par milliers à l'intérieur de cette vieille bâtisse en ruine.

Tant que la flamme de la bougie avait brillé, ils s'étaient tenus éloignés. Mais, dès que la petite lumière fut éteinte, ils s'étaient **rués** en foule sur la tente de Gavroche. Ils avaient grimpé au sommet et en mordaient les mailles.

3 — Cependant, le petit ne s'endormit pas :

« Monsieur ! reprit-il.

— Hein ? fit Gavroche.

— Qu'est-ce que c'est donc les rats ?

— C'est des souris. »

Cette explication **rassura** un peu l'enfant. Il avait vu dans sa vie des souris, et il n'en avait pas peur. Pourtant, il éleva encore la voix :

« Monsieur ?

— Hein ? dit encore Gavroche.

— Pourquoi n'avez-vous pas un chat ?

— J'en ai eu un, répondit Gavroche, j'en ai apporté un, mais ils me l'ont mangé. »

4 — Cette seconde explication fit trembler de nouveau le petit. Et le dialogue entre lui et Gavroche reprit pour la quatrième fois.

« Monsieur ?

— Hein !

— Qui ça qui a été mangé ?

— Le chat

— Qui ça qui a mangé le chat ?

— Les rats.

— Les souris ?

— Oui, les rats. »

L'enfant **consterné** de ces souris qui mangent les chats poursuivit :

« Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là ?

— Pardi ! fit Gavroche. »

— **La terreur de l'enfant était à son comble.** Mais Gavroche ajouta :

« N'aie pas peur ! Ils ne peuvent pas entrer. Et puis, je suis là. Tiens, prends ma main. Tais-toi, et dors ! »

Gavroche, en même temps, prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré.

D'après Victor Hugo.
« Les Misérables. »

Un tremblement singulier : un tremblement bizarre.

Les rats pullulaient : les rats abondaient, étaient en grand nombre.

Ils s'étaient rués : ils s'étaient jetés impétueusement, avec violence et rapidité.

Rassura : rendit la confiance, la tranquillité.

Consterné : stupéfait, abattu.

La terreur de l'enfant était à son comble : la frayeur de l'enfant était extrême.

QUESTIONS

1°) Qu'est-ce qui empêche le petit garçon de dormir ?

2°) Quelle explication Gavroche lui donne-t-il d'abord pour le rassurer ? Qu'en pensez-vous ?

3°) Mais, la frayeur n'est pas apaisée : qu'elle est « la seconde explication » qui le fait trembler de nouveau ?

4°) Surtout, quelle est l'idée qui le terrorise encore d'avantage ? Comment Gavroche le calme-t-il ? Que pensez-vous de Gavroche ?

GRAMMAIRE

Une phrase peut comprendre :

— Un **sujet** et un **verbe** : l'animal approche ;

— Un **sujet**, un **verbe** et des **compléments** : « à un moment/devant la cuisine/**le patron**/aperçoit la cartouche et le cordon enflammé » :
(compl. — compl.)
2 compléments unis par la conjonction de coordination : « **et** ».

Les mots principaux sont : le **nom** et le **verbe**.

Le nom a deux compagnons : l'article et l'adjectif.

Le verbe a deux compagnons : le **pronom de conjugaison** et l'**adverbe.**

Les **prépositions** attachent certains compléments au verbe : nous jouons **sous** le préau ».

Les **conjonctions de coordination** unissent deux mots semblables : « les garçons et les filles jouent dans la cour ».

138. DEUX FOIS EN DANGER

Deux jeunes gens, Martens et l'auteur, sont partis pour un long voyage, à bord d'une vieille automobile.

1 — Vers le soir, nous arrivons à une large rivière traversée par un pont très haut. Nous décidons de camper sur l'autre bord. Martens donne **pleins gaz** pour franchir plus facilement ce dernier obstacle de la journée. Nous hurlons et sifflons pour encourager le moteur comme s'il était un cheval de course. Nous grimpons donc le pont avec des hurlements à soixante kilomètres à l'heure. Mais la vitesse diminue, trente, vingt, quinze kilomètres.

2 — Martens passe en deuxième vitesse. Nous avançons de plus en plus lentement. Dix kilomètres. Martens passe en première. Le moteur **trépigne.**

« Ho, hisse ! Ho, hisse ! » hurlons-nous.

Mais l'auto ralentit toujours et le moteur s'arrête à deux mètres du sommet.

3 — Nous reculons même et redescendons. Martens s'accroche aux freins, les roues grincent, mais nous glissons en arrière, de plus en plus vite.

Vlan ! nous heurtons le **parapet** de gauche, il s'écroule comme un mur de carton et tombe dans le vide. Martens tourne avec violence le volant. Vlan ! c'est le tour du parapet de droite. Nous entendons les pierres rebondir dans le torrent.

Des deux côtés, les parapets se sont affondrés. Nous redescendons la bande étroite du pont plus vite que nous ne sommes montés.

Martens se cramponne au volant. Nous sommes prêts à sauter Martens redonne brusquement des gaz et met la voiture en première vitesse, tandis que nous roulons à toute allure en arrière.

Le moteur et les roues grincent, mais la voiture s'arrête. Elle est presque en travers du pont, avec une roue au-dessus du **gouffre.**



4 — Mais voilà qu'un nuage de fumée sort du moteur. Des flammes s'élèvent.

— « Le feu au moteur !

— De l'eau !

— Nous n'en avons plus !

— De la terre, du sable ! »

Nous jetons avec nos mains la poussière de la route sur **le foyer**, nous allons chercher du sable dans nos gamelles.

« Etouffons le feu ! »

Nos couvertures, nos vestes y passent ! Tout dessus ! Et quand elles prennent feu nous les retirons vivement ! Pourvu que le feu n'arrive pas au réservoir : la voiture sauterait.

Nous avons formé une chaîne jusqu'à la rive sablonneuse. Des marmites et de vieux bidons d'essence pleins de sable volent de main en main.

Enfin, Martens nous fait signe : assez, et nous nous laissons tomber à terre, morts de fatigue. Le feu est éteint.

Pleins gaz : donne de la vitesse à la voiture en appuyant au maximum sur l'accélérateur.

Trépigne : s'agite de secousses brusques.

Le parapet : mur à hauteur d'appui, pour servir de garde-fou à un pont

Un gouffre : un précipice.

Le foyer : ici il s'agit du moteur en feu.

QUESTIONS

1°) Quel obstacle la voiture s'apprête-t-elle à franchir ?

2°) Arrivé presque en haut du pont que se produit-il ? Comment la voiture roule-t-elle ?

3°) Les deux parapets se sont effondrés : quel danger les menace ? Comment y échappent-ils ?

4°) Quel autre danger surgit ? Comment les voyageurs s'en tirent-ils ? S'ils n'avaient pas réussi à éteindre le feu, qu'aurait-il pu se produire ?

139. LA CULOTTE DE BLANCHARD

1 — « Hé ! Blanchard ! Viens voir ! »

La fermière, qui rentrait du marché, appelait ainsi son mari. Lui, Blanchard, ramenait des champs un tombereau de betteraves. Il laissa son attelage dans la cour et s'avança vers sa femme.

« Eh bien ? fit-il en levant la tête.

— Je t'ai acheté une **culotte.** Tu vas l'essayer, pour voir si elle te va ! »

Blanchard posa son fouet devant la porte et entra dans la maison. La fermière sortit avec précaution la culotte, enveloppée dans un papier de soie. Blanchard **palpa** l'étoffe, un velours marron, et dit :

« Ça paraît solide ! »

2 — Il posa ses souliers avant d'enfiler sa culotte, agrafa sa ceinture et baissa les yeux pour se **contempler.**

Alors il s'aperçut que les jambes étaient trop longues.

« Il faudrait la raccourcir pour demain matin, dit Blanchard. Je voudrais **l'étrenner** pour aller à la réunion du Conseil municipal. »

Le soir, après le dîner, il s'inquiéta :

« Et ma culotte ?



3 — Ma foi ! dit la fermière, j'ai fait le pain toute la journée, et je suis si fatiguée que je vais me mettre au lit.

— Comme ça, fit Blanchard d'un air mécontent, je n'aurai pas ma culotte pour demain ? »

4 — Et se tournant vers sa belle-mère :

« Voyons ! vous, mère Jeanne, vous n'êtes pas fatiguée. Vous ne pourriez pas...

— Mon pauvre garçon, si vous m'aviez dit cela plus tôt, je l'aurais fait volontiers. Mais je n'ai plus de bons yeux, vous le savez, et, à la chandelle, je ferais du mauvais travail. J'aime mieux vous dire de ne pas compter sur moi ! »

5 — Il voulut tenter une dernière démarche auprès de sa fille Francine, qui allait avoir douze ans et qui savait parfaitement coudre et raccommoder.

« Allons, ma Francine, dit-il, c'est toi la meilleure ! Tu me raccourciras bien ma culotte de deux doigts, puisque ta mère et ta grand-mère sont si peu **complaisantes !** »

Francine **fit la moue :**

« C'est que... je ne peux pas !

— Pourquoi ?

— J'ai des devoirs à faire, et maman ne veut pas que je brûle la chandelle après huit heures !

— C'est bon, fit Blanchard. Vous êtes trois femmes dans la maison et il n'y en a pas une des trois qui serait capable de me rendre un petit service. »

(A suivre.)

La culotte : autrefois ce mot désignait le pantalon.

Palpa : toucha pour en reconnaître la qualité, l'examiner.

Contempler : se regarder avec soin et admiration.

L'étrenner : la mettre pour la première fois.

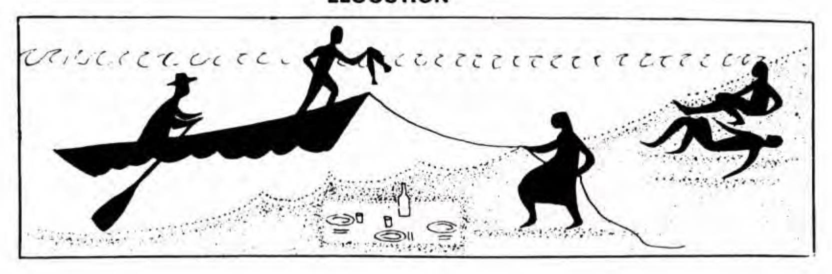
Elles sont si peu complaisantes : elles sont si peu serviables, aimables.

Fit la moue : fit la grimace par mécontentement, en allongeant les lèvres.

QUESTIONS

1°) La culotte va-t-elle bien à Blanchard ? Que faut-il y faire ?
2°) A qui s'adresse-t-il pour cela ? Que lui répond-on chaque fois ?
3°) Blanchard espère-t-il que sa culotte sera retouchée pour le lendemain ?

ELOCUTION



140. LA CULOTTE DE BLANCHARD (SUITE).

1 — Très mécontent de ne pouvoir mettre le lendemain sa culotte neuve, Blanchard alla se coucher.

La mère Jeanne était toujours levée la première et couchée la dernière. Elle donnait un coup d'œil par-ci, un coup d'œil par-là... Ce soir-là, son travail terminé, elle allait se mettre au lit, lorsqu'elle aperçut, sur le dossier d'une chaise, la culotte de son **gendre.**

« Ce pauvre Blanchard ! fit-elle. Il n'y a pas de meilleur homme ! Il rendrait service à tout le monde. Comment pourrait-on refuser de lui donner une petite satisfaction ? »

Et prenant une paire de ciseaux, ajustant ses lunettes sur son nez, la brave femme tailla, **rogna, ourla,** borda la culotte. Puis, satisfaite de son travail, elle gagna son lit.

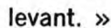
2 — Francine, dans sa chambre, se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir fermer l'œil.

« D'où lui venait cette **insomnie ?...** Quelque chose lui troublait l'esprit : peut-être bien cette culotte de son père qu'elle aurait pu lui réparer ? Oui ! c'était cela qui la tenait en éveil ! »

Alors elle se leva, alluma la bougie, et, très doucement, sans faire de bruit, elle tailla, rogna, ourla, borda la culotte.

Elle la remit en place, avec un gentil sourire qui voulait dire :

« Là ! le papa Blanchard sera bien content demain en se levant. »





Et, toute contente de la surprise qu'elle allait lui faire, elle s'endormit.

3 — Dès que les premiers coqs commencèrent à saluer l'aube de leur cocorico, la fermière s'éveilla.

« Pauvre Blanchard ! murmura-t-elle. S'il pouvait mettre sa culotte neuve aujourd'hui comme il serait heureux ! Bah ! ce ne sera pas long ! »

Elle poussa doucement le volet, et, dans une demi-clarté, elle tailla, rogna, ourla, borda la culotte.

4 — Blanchard, en se réveillant, fut fort surpris de voir autour de son lit sa femme, sa fille et sa belle-mère. A peine eut-il ouvert les yeux que toutes les trois lui dire presque en même temps :

« Essaie donc ta culotte ! »

Mais elles se regardèrent aussi avec étonnement.

Cependant Blanchard, tout joyeux, passait l'une après l'autre les jambes de sa culotte. Un cri s'échappa soudain de toutes les bouches. Les trois femmes **navrées** se regardèrent tour à tour, tandis que Blanchard ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, examinait avec stupeur sa belle culotte neuve, qui la veille traînait sur ses pieds, et qui, ce matin, ne lui venait plus qu'aux genoux !

D'après Hugues Lapaire.
(Journal « Le Matin » 1913.)

Son gendre : le mari de sa fille.

Rogna : enleva un morceau du pantalon.

Ourla : fit un repli cousu au bord du pantalon.

Insomnie : Francine n'avait pas sommeil : elle ne pouvait pas s'endormir.

Navrées : chagrinées, peinées.

QUESTIONS

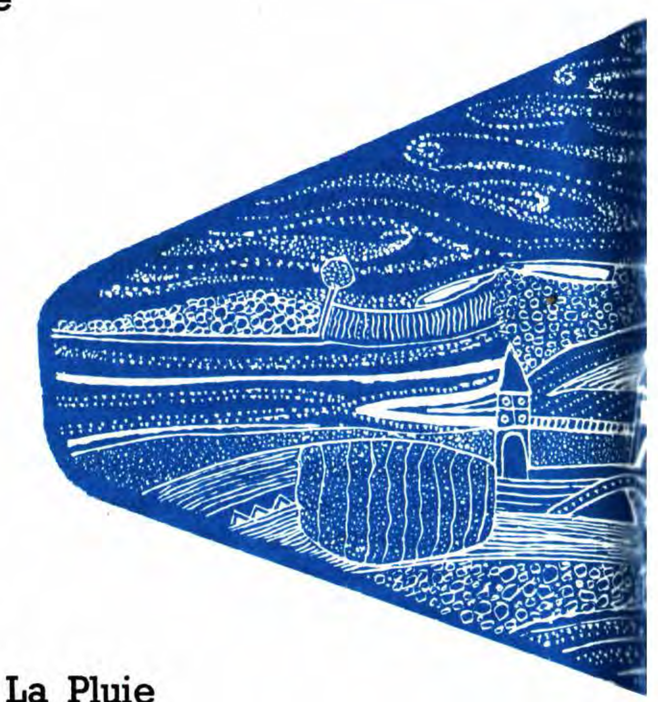
1°) A quel moment la mère Jeanne effectue-t-elle la retouche demandée par Blanchard ? Pour quelle raison se décide-t-elle ?

2°) Et Francine ? Et la fermière ? Quand ont-elles travaillé ?

3°) Mais, qu'arrive-t-il à la culotte de Blanchard ? Expliquez ce qui s'est passé.

PAYSAGES

Plaine sous la neige



Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre,
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Paul Verlaine (Extraits).
« Ariettes oubliées. »
(Ed. Messein.)

La Pluie

La pluie tombe infinie. Les horizons s'enfuient. Où vont-ils ces coteaux, ces coteaux sous la pluie, qui portent sur leur dos ces forêts qui s'ennuient ?

Où donc est Andely, Andely-le-Petit ? Son coteau ? Son château ? Je les voyais tantôt. Les horizons s'enfuient. La pluie tombe infinie.

Paysage d'hiver

Grêle et vent. La ramée Tord ses bras rabougris.
Là-bas fuit la fumée Blanche sur le ciel gris.

Victor Hugo (Extraits).
« Les Chansons des rues et des bois. »



Clair de lune

C'était dans la nuit brune
Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil
Dans l'ombre
Ta face et ton profil.

A. de Musset.

Jardin, dans le soir

La fenêtre est ouverte et le jardin s'endort,
Longuement, avec des bruits d'eau et des murmures
D'invisibles oiseaux, blottis dans les ramures
Que le soir a tiédies de sa caresse d'or.

La fenêtre est ouverte... et le jardin n'est plus
Qu'une chose confuse et doucement lointaine
Où l'on entend parfois, aux rumeurs des fontaines,
Bouger les ailes des oiseaux qui se sont tus.

Francis Carco.
« Premier vers. »

CORTEGE DE BETES

J'aime l'âne

J'aime l'âne si doux,
Marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles,
Et bouge ses oreilles.

Il a fait son devoir,
Ses yeux sont en velours.

Il a fait son devoir
Du matin jusqu'au soir.

Francis Jammes.



La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend et s'enfle, et se travaille,

Pour égaler l'animal en grosseur.
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

La Fontaine.
« Fables. »

Le Petit Lièvre

Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper du buisson...

N'entend-il pas quelqu'un ?
Non : ce n'est que la brise
Qui caresse et qui grise
Son petit corps à jeûn.

Maurice Rollinat.

L'Araignée

Araignée grise,
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.

Toile d'araignée,
— Emerveillement —
Lourde de rosée
Dans le matin blanc !

Ouvrage subtil
Qui frissonne et ploie,
O maison de fil,
Escalier de soie !

Araignée grise,
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.

Madeleine Ley.
« Petites Voix. »
(Ed. Stock.)



Les Éléphants (Extrait)

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Leconte de Lisle.
« Poèmes barbares. »
(Ed. Lemerre).

GRISAILLE

Chant d'automne

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres.
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber, avec des chocs funèbres,
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Charles Baudelaire.
« Les Fleurs du mal. »

Le Vent

Sur la bruyère longue, infiniment,
Voici le vent cornant novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre.
En souffles lourds battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient...

Emile Verhaeren (Extrait).
« La Multiple Splendeur. »
(Mercure de France.)



Hiver

La bise fait le bruit d'un géant qui soupire ;
La fenêtre palpite et la porte respire ;
Le vent d'hiver glapit sous les tuiles des toits ;
Le feu fait à mon âtre une pâle dorure ;
Le trou de ma serrure
Me souffle sur les doigts.

Victor Hugo.

Le Froid

Les fleurs de la gelée
Sur la vitre étoilée
Courent en rameaux blancs.
Et mon chat qui grelotte
Se ramasse en pelote
Près des tisons croulants.

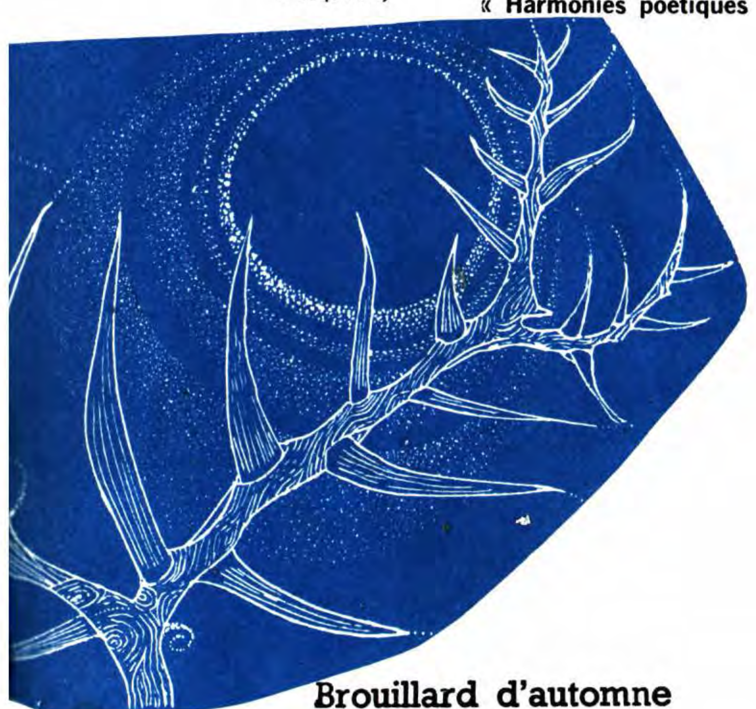
Théophile Gautier.
« Intérieurs. »
(Fasquelle.)

Automne

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon.

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais.

Lamartine.
« Harmonies poétiques et religieuses. »



Brouillard d'automne

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son bœuf, lentement, dans le brouillard d'automne,
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux.

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne.

Oh ! l'automne, l'automne a fait mourir l'été !
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises.

Guillaume Apollinaire.
« Alcools. »
(N. R. F.)

LUMIERE

Un printemps encore

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe
A repris l'essor.

Théophile Gautier.
« Premières Poésies. »
(Charpentier.)



Été

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Leconte de Lisle.
« Poèmes antiques. »
(Lemerre.)

Mars

Les prés ont une odeur d'herbe verte et mouillée.
Un frais soleil pénètre en l'épaisseur des bois,
Toute chose étincelle, et la jeune feuillée
Et les nids palpitants s'éveillent à la fois.

Leconte de Lisle.
« Poèmes antiques. »
(Er. Lemerre.)



Premiers soleils

Déjà les beaux jours, la poussière,
Un ciel d'azur et de lumière,
Les murs enflammés, les longs soirs ;
Et rien de vert : à peine encore
Un reflet rougeâtre décore
Les grands arbres aux rameaux noirs.

Gérard de Nerval.
« Poésies. »

Soirs d'été

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Charles Baudelaire.
« Harmonies du soir. »

LES HOMMES

Le Pêcheur

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson.

Victor Hugo (Extraits).
« La Légende des siècles. »

Le Semeur

Dans les terres, de nuits baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence.

Victor Hugo (Extraits).
« Chansons des rues et des bois. »

L'Effort

Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteur.
De hennissants et clairs et pesants attelages,
Et vous, bûcherons roux des bois pleins de senteurs,
Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages.

Et vous encor, mineurs qui cheminez sous terre,
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

Je vous sens en mon cœur puissants et fraternels.

Emile Verhaeren (Extraits).
« La Multiple splendeur. »

Le Pâtre

Souvent, je me souviens d'avoir été berger...
J'ai rompu la galette,
J'ai partagé les figues,
Mes filles j'ai bien marié.
Il n'est point de pareil
Au fusil, à l'ouvrage,
Que mon fils aîné.
Ma femme est la plus belle de la vallée.

Malek Haddad.



Le Vagabond

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !
Suivant le hasard qui l'emporte
Il chemine de porte en porte.

J. Richepin.
« La Chanson des gueux. »

Gentils enfants d'Aubervilliers,
Vous plongez la tête la première
Dans les eaux grasses de la misère
Où flottent les vieux morceaux de liège
Avec les pauvres chats crevés.

Mais votre jeunesse vous protège
Et vous êtes les privilégiés
D'un monde hostile et sans pitié :
Le triste monde d'Aubervilliers,

Où, sans cesse, vos pères et vos mères
Ont toujours travaillé,
Pour échapper à la misère,
A la misère d'Aubervilliers
A la misère du monde entier.

Prévert.
« Spectacles. »
(N. R. F.)

CHANSONS

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte,
Un oiseau, sur l'arbre qu'on voit,
Chante sa plainte.

Paul Verlaine (Extraits).
« Sagesse, 1881. »
(Ed. Fasquelle.)



Mélancolie

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie.

Paul Verlaine (Extrait).
« Romances sans paroles. »

O lac ! (Extrait)

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence :
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Lamartine (Extrait.)
« Le Lac. Méditations poétiques 1820. »

Il a plu

Il a plu. Soir de juin. Ecoute,
Par la fenêtre large ouverte,
Tomber le reste de l'averse
De feuille en feuille, goutte à goutte.

Charles Guérin.

cheval blanc
dans le mauvais temps, qu'il
rage ! C'était un petit cheval
et lui devant
allait poursuivant sa belle
sauvage. C'est alors qu'il était
re, et lui devant.
uvais temps un jour qu'il
par un éclair blanc trois derrière
P. Fort

Mer calme

Apaisement, silence.
La brise ne balance
Que le bruit endormant
De la mer qui chantonne.
Ciel de miel. Ciel d'automne.
Silence. Apaisement.

Jean Richepin.
« La Mer. »

Le Bonheur

Le bouheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite. Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux te rattraper, cours-y vite, cours-y vite. Si tu veux le rattraper. Cours-y vite. Il va filer.

Paul Fort.

LIBERTE

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom.

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom.

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie.
Je suis né pour te connaître,
Pour te nommer :

Liberté.

Paul Eluard.
Extrait « Poésie et Vérité. »
(Ed. de la Baconnière.)



Table des Matières